

Le Samedi

VOL. IX. No 40
MONTREAL, 5 MARS 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

JOUR D'HIVER



LA PROMENADE EN FORÊT

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesurée agut.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 5 MARS 1898



FEU MGR CLEARY, ARCHEVÊQUE DE KINGSTON.
Né le 18 septembre 1828, mort le 21 février 1898.

PENSÉES ET MAXIMES

La colère n'est-elle pas une vraie bête féroce ?

x

Rien de tel qu'un voleur pour en attraper un autre.

x

La prose ne soulage pas le cœur à l'égal de la poésie.

x

De tous les désirs ennemis du repos, la curiosité est le plus fort.

x

Dans la controverse et la discussion, la chaleur est en proportion du manque de vrai savoir.

x

Qu'est-ce que la vie de l'homme ? N'est-ce point se tourner sur un côté et puis sur l'autre ? Passer d'un chagrin à un chagrin ? Boutonner une cause de vexation et en déboutonner une autre ?

x

Avant qu'une affliction ait été digérée, les consolations viennent toujours trop tôt, et après qu'elle est digérée, elles viennent trop tard, en sorte que le consolateur n'a pour point de mire, entre ces deux extrêmes, qu'une marque presque aussi fine qu'un cheveu.

UN SOLITAIRE.

LA CHOSE LA PLUS DURE

Bouleau. — Il est reconnu que, dans la nature, le corps le plus dur c'est le diamant.

Rouleau. — Oui, à avoir.

SA RÉPONSE

Bouleau. — Mlle de la Haute-gomme a l'intelligence un peu épaisse.

Rouleau. — A quel propos dites-vous cela ?

Bouleau. — Hier soir je lui demandais si je pouvais être son valentin et sa réponse prouve bien qu'elle n'a pas compris, mais du tout, le sentiment qu'il y avait dans ma demande.

Rouleau. — Que vous a-t-elle donc répondu ?

Bouleau. — Quelle ne s'occupait pas d'avoir des valentins comiques.

LA DIFFÉRENCE

Muzodor. — Quant est-ce qu'un homme et une femme ne sont pas satisfaits ?

Billentoc. — ?... ?... !

Muzodor. — Un homme n'est pas satisfait aussi longtemps qu'il a besoin de quelque chose. Une femme n'est pas satisfaite aussi longtemps qu'il existe quelque chose qu'elle n'a pas.

UN ANIMAL CHANCEUX



Trompela-mort. — Ils disent que le chameau est un animal qui peut marcher neuf jours sans éprouver le besoin de manger !

Fildacier. — Ça c'est un animal chanceux ! Être dispensé de faire travailler ses mâchoires pendant neuf longs jours !

PAS CORRECT

La maman (fâchée). — Emile, voilà déjà quatre fois que je te le dis et tu n'as pas l'air de me comprendre. Veux-tu que je te le dise une seconde fois.

ENTENDU AU PATINOIR MONTAGNARD

Une Trilby. — Ah ! un Chinois ! Un vrai, ... t'as pas honte, dis, de venir rigoler au patinoir pendant que les puissances vont se partager ton pays ?

QUESTION FINANCIÈRE

Bouleau. — Vous savez, entre nous, je crois bien que ce pauvre Muzodor n'est pas fin du tout.

Rouleau. — Pas fin ! Muzodor ! Il peut vous dire, de suite, ce qu'il a payé ou ce qu'il doit et cela sans se tromper d'un centin.

Bouleau. — Demandez lui donc combien sa femme lui coûte par an.

DEUX CHANCES

Catherine. — Comme il paraît m'aimer ! Il parle sans cesse d'aller au Klondyke pour l'amour de moi.

Albina. — Eh bien, qu'il parte ! cela te donnera deux chances. Il peut revenir avec une fortune ou ne pas revenir du tout.

Une grappe de raisin est un chef-d'œuvre de la nature mille fois plus parfait et bien certainement plus précieux qu'un roman. Pourquoi honore-t-on plus un conteur qu'un vigneron ? — UN PHILOSOPHE.

FANCHON LA VIELLEUSE

Roman inédit — Par JULES MARY

Avec de nombreuses illustrations dans le texte, sera, PROCHAINEMENT, publié dans le "Samedi"

Voici un roman inédit, avec des illustrations également inédites, dues au crayon du célèbre artiste Louis Timayre, que les lecteurs et surtout les lectrices du SAMEDI suivront avec le plus grand intérêt. En effet, c'est une exquise et touchante histoire, racontée avec une émotion, une variété d'intérêts, une intensité dramatique rarement atteintes même dans les plus remarquables œuvres de l'écrivain, aimé du public, qu'est monsieur Jules Mary.

FANCHON LA VIELLEUSE, c'est l'enfant aux prises avec la vie dans ce qu'elle a de plus ardu, de plus difficile. C'est la douce fillette à l'adorable simplicité d'âme, au clair regard, au prestigieux sourire. C'est la jeune fille dans ce qu'elle a de plus charmant, de plus radieux, de plus poétique.

Contre FANCHON LA VIELLEUSE vont se liquer les bandits les plus pervers, les dangers les plus terribles. Bandits qu'elle vaincra, dangers qu'elle traversera sans y perdre un rayon de sa gloire, une lueur de son sourire : en pleine beauté, en plein bonheur. C'est, enfin, une histoire vibrante de jeunesse et d'amour, pouvant être lue dans n'importe lequel de nos foyers canadiens, par la mère la plus sévère, comme par la plus chaste jeune fille.

FANCHON LA VIELLEUSE sera le plus intéressant roman de toute la série qu'a publié le "Samedi".

Emaux et Camées

POURQUOI IL LE PENSAIT

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXX

LA REVANCHE DES BÊTES

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne,
Tu mets un mors à ton cheval ;
Féroce ment tu fais un sceptre de ta canne,
Homme, roi du règne animal.
Quand tu trouves un veau, tu lui rôties le foie,
Et bourres son nez de persil ;
Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants sur le grill ;
Le mouton t'apparaît comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet ;
Le pigeon de Vénus te devient une cible,
Et tu jugules le poulet...
Oh ! le naïf poulet qui, dès l'aube, caquette !
Oh ! le doux canard coïncinant !
Oh ! le dindon qui gousse, ignorant qu'on apprête
Les truffes de l'embaumement !
Oh ! le porc dévasté dont tu fais un eunuque,
Et que tu traites de cochon,
Tandis qu'un mot quadruple et fatal le relègue :
Mané ! Thécel ! Pharès ! Jambon !
Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
Tu tamises les lacs lointains
C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves,
Et tant de brochets orphelins !
Tu restes insensible aux larmes des sardines
Et des soles au ventre plat !
Tu déjeunes d'un meurtre, et d'un meurtre tu dînes,
Va souper d'un assassinat !
Massacre dans les airs la caille et la bécasse...
Sombre destinée : un salmis !
Tandis qu'un chou cruel guette d'un air bonasse
Le cadavre de la perdrix.
Mais est-ce pour manger seulement, que tu frappes,
Dur ensanglantement de couteaux ?
Non ! les ours, les renards, les castors pris aux trap-
Sont une mine à paletots ; (pes,
Tu saisis le lion, ce roi des noctambules
Dont le désert s'enorgueillit,

Pour faire de sa peau sous tes pieds ridicules
Une humble descente de lit.
Mais le meurtre c'est peu, le supplice raille
Tes plaisirs de Dieu malade ;
Et le lapin, nous dit *Le livre de cuisine*,
Demande qu'on l'écorche vif !
Et l'écrivain aura, vivo, dans l'eau bouillante,
L'inférial baiser du carmin ;
Et, morne, enterrement l'huile glisse vivante
Au sépulcre de l'abdomen.
Mais il viendra le jour lugubre des revanches,
Et l'âpre nuit du Châtiment !
Quand tu seras là-bas entre les quatre planches
Cloué pour éternellement !
Oh ! l'animalité te réserve la peine
De tous les maux jadis soufferts ;
Elle mettra sa joie à te rendre la haine
Dont tu fatigues l'Univers.
Or, elle choisira le plus petit des êtres,
Le plus vil, le plus odieux ;
Un ver qui s'en ira pratiquer des fenêtres
Dans les orbites de tes yeux.
Il mangera ta lèvre ardente et sensuelle,
Ta langue et ton palais exquis ;
Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
Et tes intestins mal acquis ;
Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
Dévorer lambeau par lambeau
Ce qui fut ton orgueil et tes belles visées,
Les cellules de ton cerveau.
L'âne s'esclaffera, voyant l'homme de proie
Devenu Rien dans le grand Tout,
Le pourceau dans son bouge infect aura la joie
D'apprendre ce qu'est le dégoût,
Et les bêtes riront dans la langue des bêtes
De ce cadavre saccagé
Par la dent des impurs fabricants de squelettes...
Quand le mangeur sera mangé.

EMILE GOUDEAU.



Elle.—Bon, voilà que je me rappelle avoir oublié quelque chose.
Lui.—C'est justement ce que je pensais.
Elle.—Et pourquoi le pensais-tu ?
Lui.—Parce que tu as de l'argent de resto.

INSTANTANÉS

LI
MATINÉE D'AUTOMNE

La matinée est brumeuse et fraîche, mais, derrière le brouillard, — tout là haut dans le ciel, — il y a des transparences d'un bleu splendide.
Sur la colline, au fond, se profilent les ruines d'une vieille chapelle ; bien banales ces ruines, mais empruntant une note pittoresque à la pénombre vaporeuse.

La brise automnale souffle, âpre et piquante, éparpillant, aux environs, les feuilles tourbillonnantes. Mais voilà que des rumeurs s'éveillent au bas, dans la plaine ; ce sont des cris de laboureurs, des meuglements de bœufs, des hennissements de chevaux avec, comme un appel strident, plusieurs fois répété, le bruyant cocoriro d'un coq.

Mais, au sommet de la côte, les vapeurs se déchirent peu à peu, tandis que des fusées de soleil filent le long des collines boisées.

Puis le ciel bleuit de plus en plus, les rais de soleil descendent, descendent toujours, toujours plus bas, dans les courbes mordorées.

Des fils de la Vierge, s'enchevêtrant en un soyeux filet, ondulent, — mollement, — sur les friches.

Encore quelques minutes et le soleil va enfin triompher des nuées. Une lumière éblouissante, — d'or pur, — baigne les terres labourées, les prés fraîchement fauchés, les futaies rougies — aux teintes de cuivre — les jachères aux exquis tons violets.

Clic, Clac ! Un coup de fouet dans la plaine dont le bruit monte, répercuté dans les rochers et, — tout près, — à l'orée d'un petit bois de chênes, le gazouillis d'un rouge-gorge auquel semble répondre — en plein ciel, — des centaines d'alouettes jetant aux échos leur semillante cavatine.

SILVIO.

AU CERCLE

—Sais-tu, Gontran, Gaston se marie.
—Pas possible, et contre qui ?

BETISIANAS

Bouleau.—Je vous assure que je ne le connais ni d'Eve ni d'Adam !

Rouleau.—C'est étonnant : vous lui ressemblez à ce point que je vous croyais au moins son beau-frère !

QUESTION INSOLUBLE

La petite Marie (qui n'était jamais allée à la campagne et qui voit une bande de poules dont une noire).—Ah ! maman, regarde donc ces oiseaux là, qu'est ce que c'est, dis maman ?

La maman.—Ce sont des poules, mon enfant.

La petite Marie.—Des poules ! C'est ces bêtes là qui font les œufs, dis ?

La maman.—Oui, ma chérie.

La petite Marie.—Pourquoi, dis, maman, qu'il n'y en a-t-il qu'une qui est en deuil et les autres pas.

SES VUES ASTRONOMIQUES

Bidou (7 ans).—Moi, vois-tu, maman, je pense que le bon Dieu était déjà bien fatigué quand il a fait le soleil et la lune.

La maman.—Et qui te fais penser cela ?

Bidou.—Oui, quand il les a eu finis il a jeté le reste, ça s'est répandu et c'est ce qui a fait les étoiles.

ELLE EN A VU DE PLUS INTELLIGENTS

M. Duda.—Voyez-vous, mademoiselle la Flèche, mon chien est une bête extraordinaire. Il en connaît tout autant que moi.

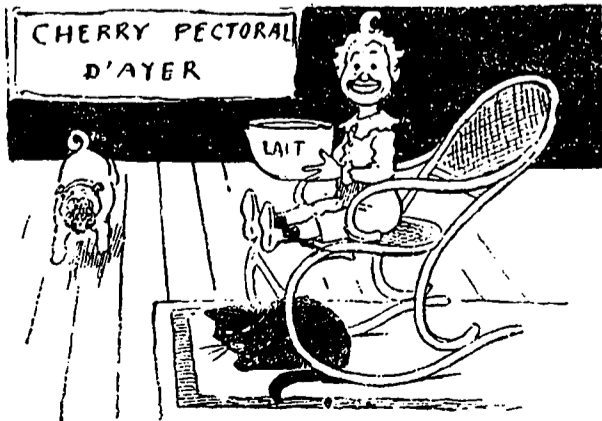
Mlle La Flèche.—S'ai pourtant vu des chiens plus intelligents que lui.

SA MÈRE NE VOUDRA JAMAIS

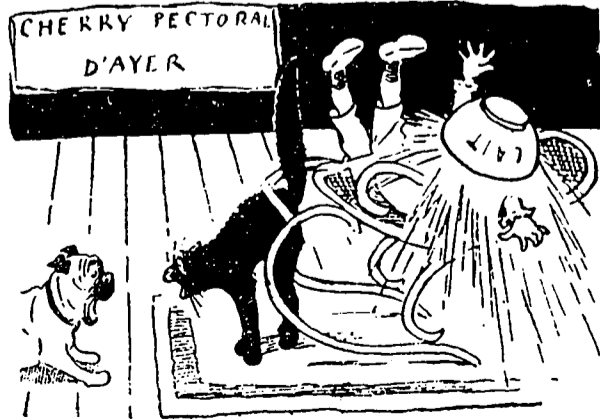
L'instituteur.—Paul, si vous n'étudiez pas mieux vos leçons, il serait aussi bien que vous ne paraissiez pas du tout à l'école, croyez-moi !

Le petit Paul.—Maman ne voudra jamais de la vie faire ça, m'sieu.

ENTRE CHIEN ET CHAT



I
Un chat était bien tranquille sous la chaise de son petit maître, absorbant son lait. Survient un chien...



II
...dont la présence a complètement changé la face de l'affaire.

FRUIT VOLÉ N'EST PAS TOUJOURS BON



I

Pat senior. — A-t-on jamais vu, un crapaud qui n'est pas plus haut qu'une botte et qui fume le cigare ! Allons, donne-moi ça tout de suite ou tu vas en manger une soignée.

LES ÉPAVES

Dans l'âtre souille des hivers,
Pareilles à des noyés livés,
Voici venir du fond des mers
Les tristes, les vieilles épaves...

Et c'étaient jadis des vaisseaux,
Des vaisseaux bruns aux blanches voiles,
Que bercait l'infini des eaux
Avec la chanson des étoiles ;

C'étaient des briks aux mâts hautains,
Aux flancs rebondis comme l'Arche,
Et qui semblaient dans les lointains,
Un peuple de clochers en marche !

L'Océan vaste, avec lenteur,
Les promenait sur son épaupe,
Des soleils lourds de l'Équateur
Aux frissonnantes nuits du pôle.

Et le soir, les marins assis,
Balancés dans les vergues noires,
Se racontaient de longs récits,
Vieux refrains et vieilles histoires ;

Et les mousses, rudes enfants,
Dans leur sommeil pleins de chimères,
Rêvaient des retours triomphants
Vers le pays où sont les mères.

Il est là-bas, le pays vert,
Au bord des galets, dans la brume.
Ils reviendront... Le seuil ouvert
À l'air d'attendre, et l'âtre fume.

Ils reviendront... Ils ont écrit,
Ceux du moins qui savent écrire.
Ils reviendront... La mer tourit
De son mystérieux sourire...

A LE BRAZ.

CONSERVATEUR DE L'OBELISQUE

Un de ces gens qu'on a vus une fois, on ne sait où, et qui se disent vos amis, a apporté hier matin à notre confrère Sganarelle une pétition qu'il se propose d'adresser au ministre des beaux arts, le priant de l'apostiller. C'est un service qu'on ne refuse guère à Paris, quand la demande a le sens commun et que le solliciteur ne sort pas de la prison de Poissy. Il est vrai que les ministres ne tiennent pas grand compte de ces apostilles.

— Et que demandez vous ? lui dit Sganarelle.

— Je voudrais être nommé conservateur du monolithe de la place de la Concorde, à 1,500 ou 2,000 francs d'appointments par an.

DEVINETTE



— Eh, l'ami ! un cheval berçant est tombé de votre voiture !
— Où est-il, monsieur ?

— Pardon ! reprit notre confrère, ne seriez-vous point un petit cousin d'Alphonse Allais ?

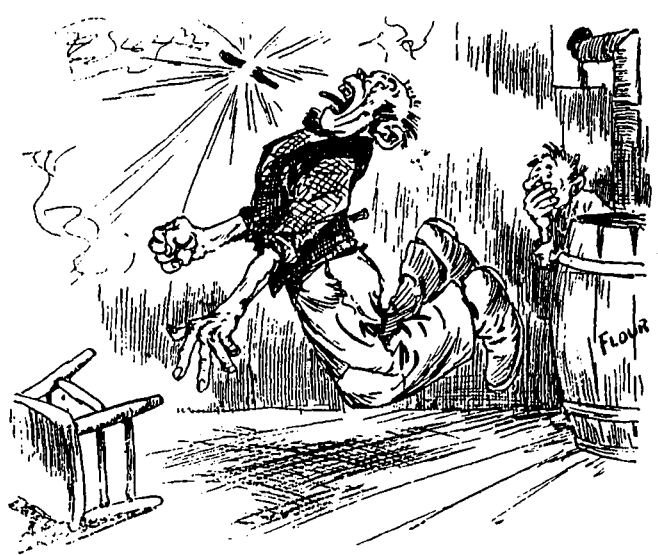
Il eut un air si candidement étonné que Sganarelle rougit de sa supposition.

— Est-ce qu'il y a jamais eu, demanda-t-il, un conservateur du monolithe de la place de la Concorde ?

— Jamais, dit le visiteur ; c'est un emploi nouveau à créer, et c'est même ce qui fait ma force. Je n'ai pas de concurrent.

Sganarelle commençait à être intéressé :

— Comment, reprit-il, cette idée, que j'ose qualifier de biscornue, vous est-elle tombée en cervelle de solliciter cette place de conservateur de monolithe ? Jamais je ne me serais avisé de tirer cette carotte au budget.



II

Il était chargé.

— C'est que vous n'étudiez pas le budget d'assez près. Moi, monsieur, je l'épluche. Vous ne vous doutez pas de tout ce qu'on y trouve. Ainsi, moi, dans celui du ministère des beaux-arts, j'ai mis le doigt sur trois alinéas qui éveilleront sans doute votre attention comme ils ont excité la mienne :

1^o Traitement du conservateur de la colonne de Juillet, 1,500 francs d'appointments ;

2^o Traitement du conservateur de la colonne de Boulogne-sur-Mer, 5,000 francs d'appointments ;

3^o Traitement du conservateur des blocs de marbre donnés par l'Etat aux artistes pauvres, 5,000 francs d'appointments ;

— Eh bien, qu'en dites vous, ajouta-t-il triomphant.

— Ainsi, s'écrie Sganarelle, il y a un monsieur qu'on paye 1,500 francs par an pour rendre de temps à autre une petite visite à la colonne de Juillet et voir si elle est toujours à sa place ?

— Dame ! Il paraît.

— Et l'on donne 5,000 francs à un autre monsieur qui s'en va, une ou deux fois par an, regarder si le Napoléon de Bozio se dresse toujours en pied sur la colonne de Boulogne-sur-Mer ?

— Voyez plutôt au budget.

— Mais la colonne de Boulogne-sur-Mer date de 1854 ; à 5,000 francs par an, elle a coûté plus cher à conserver qu'à bâtir. Dans un siècle, je n'ose penser à quel prix en reviendra la conservation.

— Heureusement, dit le postulant du ton le plus paisible, qu'il n'y a jamais rien à y faire. Car, s'il fallait ajouter aux appointments du conservateur des frais de wagon ou de marbrier, ce serait à dégouter des colonnes ; la France ne serait plus assez riche pour se payer ce luxe.

— Et alors, vous demandez à conserver le monolithe ?

— Naturellement. Ce seront 1,500 francs bien placés, je vous jure, car j'en ai le plus extrême besoin.

— Ne pourriez-vous y joindre la conservation de la colonne Vendôme ?

— Oh ! ce serait du cumul, dit-il modestement. Il en faut pour tout le monde.

M. Rambaud est donc averti qu'il recevra, un de ces jours, une pétition à l'effet d'obtenir, pour un bachelier sans emploi, l'inspection du monolithe.

Un rat de plus dans le fromage !

X...

IL A DISPARU

Un de nos encanteurs montréalais vendait à l'encan, la semaine dernière ; parmi les objets hétéroclites livrés au feu des enchères, se trouvait un orgue de barbarie que l'encanteur, pour amuser le public, faisait jouer avec verve.

Pendant qu'il tournait la manivelle et que le public, s'égayant fort, jetait des sous, un loustic lui cria : — Vous devriez avoir un singe, il ne vous manquerait plus rien.

— Certainement, répondit l'encanteur sans se déconcerter, cela irait beaucoup mieux. Ayez donc l'obligeance de monter sur la plateforme avec moi !

Le loustic n'a fait qu'un saut et... a disparu au plus coupant.

LE PRESTIGE DES BANK-NOTES

I

Lorsque James arriva dans nos murs, il possédait quinze louis en tout. Il eût pu subsister deux mois et chercher une place en battant le pavé, qui ne se tient jamais pour battu.

Il préféra embrasser, dès l'abord, une carrière élégante et difficile, qui demande beaucoup d'ingéniosité et divers autres dons de nature, la carrière absorbante entre toutes, qui ne laisse ni loisirs, ni vacances. Il se consacra bravement à l'oisiveté.

II

Il se procura un complet de voyage, une belle malle d'occasion, couverte d'étiquettes d'hôtels suisses ou méditerranéens, et vingt sous de vieux papiers, pour rendre cette malle pesante. Puis, il héla un fiacre à galerie, et se fit conduire, lui et son bagage, dans un hôtel fashionable, l'Hôtel des Princes noirs et des Tigres de Norvège.

Y ayant retenu un petit appartement bien exposé, il allongea aux valets trente francs de pourboire, sur les cinquante qui lui restaient. Il résolut de prendre pension au restaurant Jimmy.

Il se commanda chez Duval's, l'excellent tailleur canadien, une dizaine de vêtements, redingotes, jaquettes, smoking, vestons, habit de soirée, culottes de cycle, culottes de cheval, tâta minutieusement les étoffes, et discuta la coupe avec un air hiératique.

Si le prince de Galles eût vu les cravates et les chemises que James se commanda chez Teminore, il eût, dans le désespoir de la défaite, abdicqué toute prétention à l'élégance, et se fût habillé, séance tenante, en ouvrier ferblantier. Feu Brummel lui-même, en voyant les belles chaussures vernies de James, eût laissé échapper une érucation bruyante, si cette marque d'intempérance ou de dépit n'était interdite à ceux dont l'estomac a des raisons posthumes pour ne fonctionner plus.

III

Contre la somme de trois francs, un employé du Télégraphe remit à James dix cartes ouvertes. James en écrivit la suscription d'une écriture chaque fois différente. Puis, il se les adressa à son hôtel, à des heures où il se doutait bien qu'il n'y était pas.

ETUDES DE MAISONS DE PENSIONS



Une antique manière de procéder au dépeçage.

IL A VU



Hier, nous recevons le mot suivant d'un de nos vieux abonnés :

Mon cher rédacteur,

Si le mariage est une bonne chose pour quelques-uns, j'avoue, moi, qu'il ne me va pas du tout. J'ai une femme qui est trop active. Ainsi, c'est aujourd'hui le jour du grand barda et elle m'a positivement dit que si je montrais mon nez avant minuit, je le regretterais. Envoyez au plus tôt votre artiste spécial et vous verrez par vous-même. (Notre artiste y est allé et il a vu.)

Jusqu'à sa rentrée, ces cartes traînent sur le bureau — à portée de l'œil indiscret de la patronne.

D'une écriture nette et posée :

« Cher monsieur James,

« Votre enclère n'est pas couverte. Le château et ses dépendances vous restent, ainsi que les cent soixante-dix bœufs.

« VINAIGRET, notaire. »

Et ces quelques mots, en caractères hâtifs, mais princiers :

« Cher James,

« On ne vous voit plus. Venez donc déjeuner.

« DUC DE LA ROCHE-TREMBLÉE. »

IV

Un après-midi, James passa chez son tailleur.

— Auriez-vous mille francs dans votre caisse ? Je vous les rendrai à cinq heures et vous m'éviterez la peine d'aller jusqu'à la Banque.

Voilà des choses qu'il ne faut jamais dire à des gastralgiques. Le visage de l'excellent Duval's devint terreux comme un soulier de jardinier. Mais il rélléchit qu'il s'est enfoncé à fond en livrant une commande de trois mille francs de vêtements. Refuser de prêter cinquante louis. Ce serait s'avouer à lui-même qu'il a fait une affaire hasardeuse. Et les mauvaises affaires sont très mauvaises pour l'estomac. Il préfère allonger les mille francs sans ardeur.

James passe alors au bureau de son hôtel : « Avez-vous des lettres pour moi, madame Tibère ? » Puis, négligent, tirant son portefeuille : « Faites-moi donc chercher la monnaie de mille francs, des billets et des louis. »

Il entre une demi-heure après, comme par hasard, chez son chemisier. Brillant morceau de critique sur les derniers cols livrés. Puis, désinvolte, tirant son portefeuille et des louis : « Donnez moi donc un billet de mille pour toute cette monnaie, qui m'embarrasse. » Le chemisier dit, en riant basement : « Il y en a bien d'autres qui voudraient être embarrassés comme vous. »

James entre, l'instant d'après, chez Odessa. Élégie, reprise en chœur, sur ce thème : la fragilité des bottines vernies. Puis James, machinal, tirant son portefeuille : « Auriez-vous deux billets de cinq cents pour un de mille ? »

Au restaurant, maintenant. Il y pénètre d'un air distrait. La dame de la caisse, sur sa demande, lui remet dix billets de cent francs pour ses deux billets de cinq cents.

A cinq heures moins le quart, il rapporte les cinquante louis au tailleur, qui en agonise de joie et s'excuse d'une voix défaillante :

— Pourquoi vous être pressé ? Vous m'auriez remis la somme un de ces jours. Enfin !

V

James, satisfait d'avoir consolidé son crédit, s'offre en supplément à son dîner une bouteille de champagne que la dame de la caisse inscrira, joyeusement, à son compte.

TRISTAN BERNARD.

METTANT EN PRATIQUE

La maman. — Dis, Marie, pourrais-tu me dire qui a mangé la grappe de raisin qui restait dans le compotier ?

Marie (tournant rapidement les feuilles de son livre). — Tu me disais, hier, maman, qu'il existait des choses qu'il était bon de ne pas dire. Ne supposes-tu pas qui c'en est une, celle-là ?

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



HARRAR, CAPITALE DE L'ABYSSINIE.



Les regards de l'Europe sont, en ce moment, tournés vers l'Afrique centrale où se placent, peu à peu, comme sur un immense échiquier, les pièces vivantes qui y figurent les jeux respectifs des influences françaises et anglaises :

L'expédition anglo-égyptienne destinée à chasser les Derviches ; celle, pacifique jusqu'à ce jour, dirigée par le commandant Marchand.

Beaucoup semblent croire que si cette dernière expédition a pu, dans sa marche hardie et rapide puissamment secondée par le travail modeste mais utile de colonnes de sous ordre, atteindre les bords du Nil, ce qui semble prouvé à l'heure où paraîtront ces lignes, c'est en vertu d'un vaste plan d'ensemble dont les éléments, partis de points si éloignés avaient un objectif commun, Karthoum.

De Djibouti, poste français sur la Mer Rouge aux établissements de la Côte Ouest africaine, les explorateurs se sont donnés la main, déjouant, par la rapidité de leur marche et la précision de leurs mouvements, tous les calculs de la politique anglaise.

Cela ne s'est pas passé sans récriminations et s'il fallait en croire les feuilles ultra-chauvines de Londres, la guerre ne peut manquer d'éclater à bref délai. Nous ne sommes pas aussi pessimiste et croyons, bien fermement, que cette horrible calamité sera épargnée au monde civilisé à propos de quelques lieues de ce pays nègre que les puissances ont mis en coupe réglée.

Si la Grèce entière, suivant la brutale expression du chancelier de fer, ne valait pas les os d'un grenadier poméranien il semble bien que la plaine est assez vaste sur le continent africain pour que les convoitises, quelque soit leur appétit, trouvent à s'y exercer sans nécessiter l'effusion du sang humain.

Il est sans doute regrettable de voir des plans si bien ourdis percés à jour et réduits à néant, mais, encore une fois, il y a de quoi consoler les plus avides dans cet immense gâteau qui constitue le continent noir.

Plusieurs points restent obscurs, néanmoins, l'expédition du sirdar Kitchener a-t-elle, pour objectif, la complète occupation de la vallée du Nil ?

Les Derviches sont-ils, comme l'affirment leurs adversaires, une quantité quasi-négligeable ?

Le traité d'alliance, récemment conclu par la Grande-Bretagne, avec le Négus d'Abyssinie est-il, comme le prétend le contractant anglais, tellement avantageux pour les occupants actuels de l'Egypte, que leur expédition du Soudan puisse être considérée comme une chose faite ?

Autant de questions, autant de problèmes.

Le puissant empereur abyssinien qui, après avoir montré tant de mansuétude vis-à-vis de l'invasisseur italien, s'est réveillé d'une façon aussi terrible, n'a-t-il pas su démêler le tissu serré dans les mailles duquel on voulait l'enserrer ?

Cela est peu probable, vu la parfaite compréhension des choses qui a été la caractéristique du monarque noir. Où les rusés italiens ont échoués — et de quelle pitoyable façon, — la cauteleuse Albion a-t-elle réussi ? Nous ne le croyons pas et Ménélick, tout en gardant les meilleurs rapports politiques avec l'Angleterre, a dû y réfléchir à deux fois avant de lui laisser table rase, sinon lui prêter la main, pour l'anéantissement de ses turbulents voisins les Derviches.

Il est plus probable qu'une alliance entre le vainqueur des italiens et les susdits Derviches est intervenue et quelle sera la barrière où viendront échouer les projets absorbants de l'Angleterre.

La possession de Massaouah, passe encore, mais l'occupation de l'Egypte prolongée jusqu'à Aden, ce serait, à bref délai, la mise en cage du lion abyssinien. Nous ne croyons pas qu'on lui ait encore coupé les griffes.

Les lecteurs du SAMEDI trouveront, dans cette étude, les portraits du Négus d'Abyssinie, Ménélick Ier et de son épouse Ahaï Itu, ainsi que la capitale de l'Empire, Harrar, où les débris de l'armée italienne, après avoir été gardés pendant tant de mois dans une captivité ignominieuse pour la mère-patrie, ont laissé de nombreuses ramifications, soldats laboureurs ou marchands, préférant l'existence dans le jeune royaume, au retour dans la Rome de signor Crispi.

* * *

Java ! Ce nom, mystérieux comme les jungles, éveille en notre esprit tout un monde bizarre. Des lianes immenses, des arbres gigantesques, une flore brillante charmant à la fois l'œil et l'odorat ; une faune, plus bizarre encore d'animaux terrible, panthères noires, serpents, etc.

Java est aussi et surtout la terre promise des amateurs de nids d'hirondelles. Personne n'ignore que le nec plus ultra de la gastronomie chinoise, c'est le potage où figurent les nids de l'hirondelle appelée salangane, à la taille de colibri et qui fourmille dans l'île.

Que celui qui n'en a jamais mangé se console.

Le potage tant prisé, conquis si péniblement et coûtant si cher n'est, pour nos gossiers délicats, que la plus affreuse ratatouille qu'on puisse imaginer. Le nid d'hirondelle, composé, prétend-t-on, de certains fucus, renferme 99% de matière animale, sorte de mucilage provenant du frai de poisson et qui, à certaines époques, flotte par nappes immenses sur les mers de Chine.

Les deux grands territoires de chasse sont l'Annam et les Indes néerlandaises. A Java, notamment, on rencontre des quantités immenses de ces nids, à Sarabaya, à Probolingo, à Besoeké, dans l'état de Djogjakarta etc., etc., tantôt à l'intérieur des terres mais, le plus souvent, au bord de la mer.

Les Hollandais, gens très pratiques et commerçants avisés, ont su en tirer un excellent parti car, depuis trois siècles bientôt, ils ont réglementé la chasse aux nids d'oiseaux.

Au budget de 1894, les nids d'hirondelles figuraient aux recettes pour 153,000 florins. Ceci n'est que pour l'impôt bien entendu, quand au commerce, c'est par millions de francs qu'il se chiffre, au profit des Hollandais bien entendu et au détriment des Fils du ciel, si friands de ce régal qu'ils savent alterner, dans leur infernale cuisine, avec le chien comestible, les nageoires d'esturgeon, les œufs couvés et les pousses de bambou, le tout dûment arrosé de petits verres d'huile de ricin.

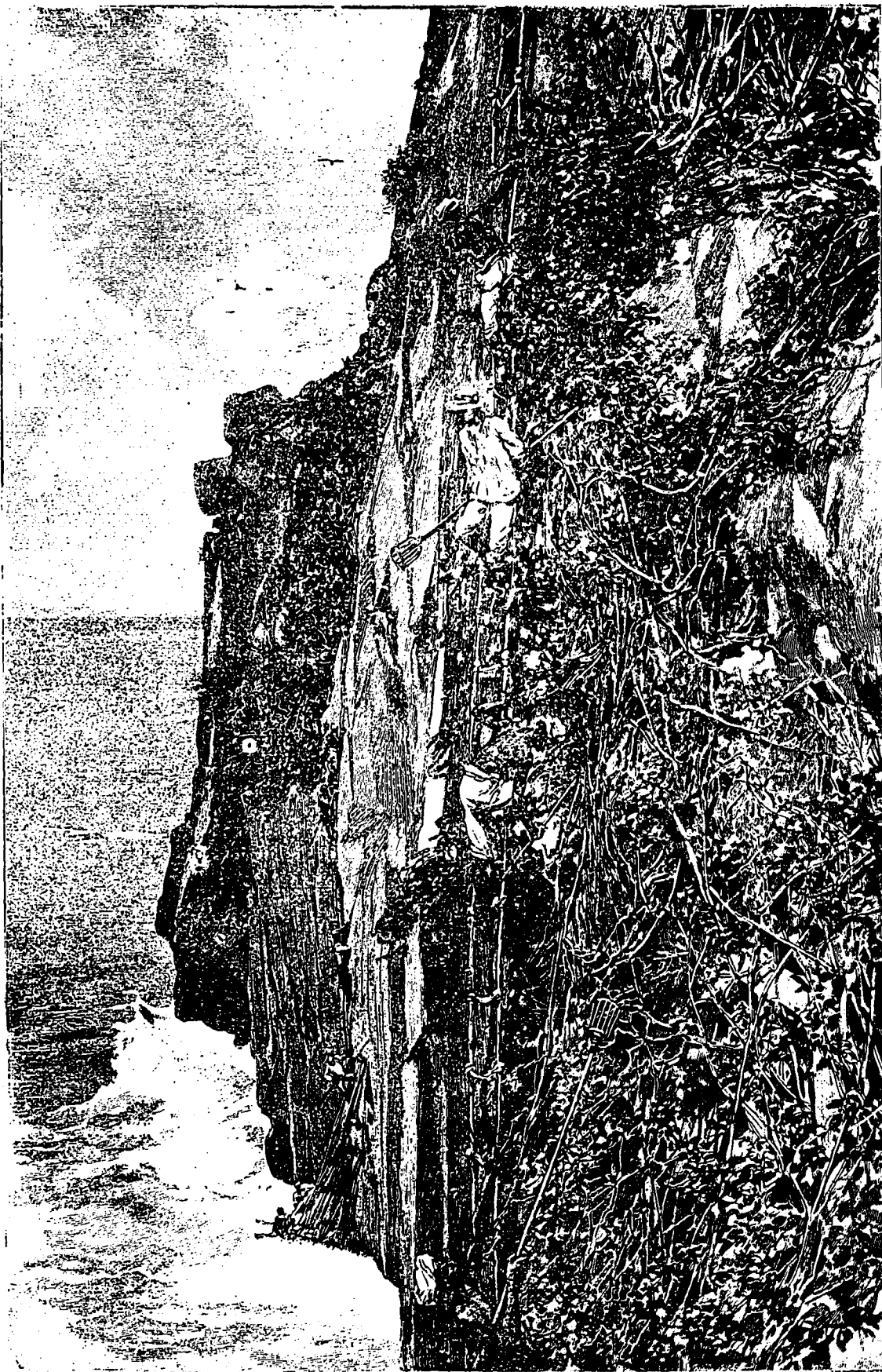
Comment fait-on un potage aux nids d'hirondelles ?

Ménagères canadiennes, voici la recette : lavage à grande eau, décoction prolongée dans l'eau bouillante, cuisson au bain-marie ordinairement avec un ou plusieurs pigeons, ou comme condiment, quelques graines de nénéphar, suivant qu'on le préfère au gras ou au maigre.

MÉNELICK,
Empereur d'Abyssinie.AHAÏ ITU,
Impératrice d'Abyssinie.

Vérité ici, erreur au delà. Ces nids que nous dédaignons flattent le palais des gourmets chinois beaucoup plus que nos truffes et nos foies gras les plus délicats et, ... coûtent extrêmement cher.

Ce qu'il faut de peine pour conquérir ce comestible est énorme, car la salangane, semblant défier la gourmandise des hommes, huche son nid dans des endroits quasi-inaccessibles. On ne peut y atteindre ni par terre,



LES CHASSEURS DE NIDS D'HIRONDELLE A JAVA.

ni par mer, mais bien par les airs au moyen de souples échelles confectionnées en lianes tennes, solidement liées aux troncs d'arbre et sur lesquelles de hardis chasseurs se suspendent dans le vide.

Au-dessus de l'abîme où battent les vagues et à des hauteurs vertigineuses sont les grottes souterraines, les anfractuosités de rocher où nichent les oiseaux et l'appât du lucre est si fort que des légions de créatures humaines disputent, journellement, à la mort qui tôt ou tard les attend dans ces chasses périlleuses, les quelques nids qu'ils récoltent au profit de puissantes compagnies.

A Java, c'est à Djogjakarta que la chasse est la plus pittoresque.

Au nord sont des falaises et des grottes à nids d'une grande richesse. La falaise est à pic ; les grottes, un peu au-dessus de la mer, s'enfoncent profondément dans le sol.

On y accède d'en haut où une simple cabane, couverte en chaume, renferme les agrès des chasseurs.

Les échelles, souvent renouvelées car elles s'usent rapidement sur les aspérités aiguës des rochers, sont, séance tenante, confectionnées par les indigènes. Au fur et à mesure de leur fabrication elles sont glissées dans l'abîme, fixées solidement aux arbres, puis des grappes d'hommes armés de pics et d'une sorte de filet fixé au bout d'un long manche, s'y suspendent

hardiment à différentes hauteurs. La chasse commence ; on détache les nids, on les mets dans des sacs qui sont hissés à mesure et l'opération continue, souvent interrompue par la chute d'un de ces malheureux ; chute toujours mortelle mais qui n'interrompt même pas la cueillette.

C'est une de ces chasses, absolument émouvantes, que représente notre gravure.

LOUIS FERRON.

EXCELLENTE PRÉCAUTION

Billentoc. — Que prétendez-vous donc en répétant tous les jours que vous ne pensez jamais pouvoir me remettre les \$50 00 que je vous ai prêtées ?

Muzodor. — Simplement vous tranquilliser et vous empêcher de vous troubler inutilement.

UN QUI SOUBLIE

Monsieur. — Quel homme affreux ! Je crois que, de ma vie, je n'ai vu un animal aussi laid !

Madame. — Tais toi donc ! Peux-t-on s'oublier à ce point !

UNE RÉPONSE A VOLTAIRE

Voltaire était à Londres, chez un lord, où se trouvaient le célèbre docteur *Young* et quelques gens de lettres. Jaloux de tous les poètes épiques, il avait l'audace de rabaisser *Milton*, même dans sa patrie ; il frondait surtout, dans le poème du *Paradis perdu*, la Mort, le Pêché et le Diable personnifiés. *Young*, indigné, lui adressa sur-le-champ une épigramme que l'on peut traduire ainsi :

Ton esprit, ta laideur et ton corps desséché
Font voir en toi la mort, le diable et le péché.

Voltaire déconcerté resta court et prit la porte.

REFLÉCHISSEZ AVANT DE PARLER

Monsieur Dude. — Vous rappelez-vous, mademoiselle, de votre ancienne amie Sophie ?

Mademoiselle Lagaŕe. — Oh, oui. Quelle horreur de fille. Laide à faire peur au diable.

Monsieur Dude (s'inclinant). — Charmé que vous vous souveniez d'elle. C'est aujourd'hui ma femme.

UNE STATISTIQUE PIQUANTE

Notre confrère des *Débats* raconte qu'un statisticien anglais vient de se livrer à des calculs, aussi piquants que scientifiques, sur les déclarations d'amour et les gestes des intéressés au moment de la déclaration. Voici les résultats de ses recherches. Inutile d'ajouter que nous n'en garantis-

sons pas l'exactitude. En tous cas, ils ne se rapportent qu'aux amoureux anglais. Les chiffres qu'on obtiendrait, en se livrant à un calcul analogue sur ce qui se passe en France, en Allemagne ou en Italie, seraient, sans doute, tout différents. 36% des Anglais serrent l'objet aimé dans leurs bras, tout en faisant leur déclaration ; 67% entremêlent leurs propos enflammés de baisers sur la bouche ; 1% de baisers sur les cheveux ; 2% de baisers sur les mains. (N.B. — Le "baiser sur les mains" qui joue un si grand rôle dans le roman anglais, n'est donc qu'un artifice littéraire. Nous nous en doutions.) 3% des amoureux font leur déclaration en se tenant sur un pied seulement ; 2% tombent à genoux en cet instant solennel ; 20% avalent fébrilement "quelque chose qui leur est resté dans la gorge" ; 10% ouvrent et ferment la bouche nerveusement, sans arriver à émettre la moindre parole. Quant aux femmes, 81% tombent "sans phrase" dans les bras de leur interlocuteur ; 68% rougissent et cachent leur figure ; une pour cent, tout au plus, — dit le statisticien anglais, — tombe, très émue, dans un fauteuil ; 4% sont véritablement étonnées en entendant la déclaration de leur adorateur ; 80% savaient très bien ce qui allait se passer ; 60% regardent leur amoureux dans les yeux, et une pour cent s'enfuit avant la fin de la tirade, pour raconter la nouvelle à ses amies. Statistique, statistique, que de temps perdu en ton nom !

PRIS AU MOT



Le jeune Silverstein — Che bense gue fotre fille faut son besant t'or !
Le vieux Goldstein (virement). — Agecbdé, mon ger ! Fous boufez l'afair bour ze prix là avec tix bour cent t'esgompide bour tu gompdant.

SIDI-FERRUCH

Deux fermes, un café, cinq ou six maisonnettes
 De pêcheurs, le vieux fort où semblent endormis
 Les canons, las d'attendre en vain des ennemis,
 Et dont les alluts sont tout blancs de pâquerettes...

Seuls les bruits de la mer battant les rochers gris
 Et les oris stridents des oiselles inquiètes
 Troublent le grand silence (ô dédaigneux ascètes,
 Dites-moi si la mer existe au Paradis).

J'aimais à promener ma tristesse et mon rêve
 Parmi le sable humide et souple de ta grève,
 Sous l'ombre de tes pins immobiles où rien

Ne bouge, et par tes frais sentiers pleins de mystère,
 Sidi-Ferruch, ô coin si paisible de terre !

— Parfois mon pied heurtait, dans l'herbe, un biscaien.

PAUL MILIANE.

LA GRAPHOLOGIE

C'était chez un juge d'instruction chargé d'instruire une ténébreuse affaire. Le juge et le prévenu n'étaient pas parvenus à s'entendre, ce qui est assez naturel ; le premier, exaspéré, s'écria : — Vous ne voulez pas répondre à mes questions ?... mais il y a là une pièce de vous... je vais la faire analyser par un expert graphologue !

L'expert fut donc appelé. C'était un des premiers de sa profession, il se présenta gravement.

— Monsieur l'expert, lui dit le magistrat, prenez cette pièce et veuillez nous dire, à première inspection, ce que vous pensez généralement du prévenu que voilà ?

— Volontiers, fit l'artiste... j'ai toujours ma loupe sur moi.

Et il se mit silencieusement à examiner le papier, puis, de temps à autre, la figure du prévenu.

Au bout de quelques minutes, il trépigait, poussait de petits glossements, interrompus par des mots brifs, saccadés :

— Oh... oh... bien cela... à la forme des "t" je crois bien apercevoir des choses épouvantables...

Ah... ah... voilà qui est encore meilleur !

— Des assassinats... nombreux... la nuit... clair de lune... neige... en pleine campagne... ah... ah...

Et regardant fixement le prévenu, qui suivait, l'œil abruti, les investigations du graphologue, il lui cria tout à coup :

— Pas à se cacher... à la forme du "P" je vois un orgueil... démesuré.

Cet homme est un de ceux qui se courbent en passant sous la Porte St-Denis... pour ne pas se bleuir le front... Oh... oh... ces liaisons !... A leur forme, déliée, aigre, grêle... je vois une femme, oui, une femme... voilée encore... elle se dévoile... horreur, elle est laide... mais laide... là, à faire peur. Et s'épongeant le front, frémissant comme la Sybille de Cumes sur son trépied, l'expert continua, brandissant son papier d'une main, sa loupe de l'autre : — Et les "f" ! leur moulage indique des goûts de rapine, de vol... les pires excès... affreux ! C'est l'alcoolisme, l'abrutissement... les goûts féroces d'un fauve... C'est l'idiotisme... puis la folie furieuse à bref délai. Du reste... après avoir regardé l'écriture, il suffit d'examiner le prévenu pour...

Le prévenu (furieux). — Allez vous bien vous taire, à la fin ! En voilà un crétin...

L'expert (suffoqué). — Crétin !

Le prévenu. — Oui, crétin ! Ça n'est pas mon écriture, ça, c'est celle du juge d'instruction... moi je ne sais pas écrire, je n'ai mis que ma croix au bas !

L'expert est mort foudroyé et le juge a eu une congestion cérébrale ; on désespère de le sauver.

PARISIEN.

UN OBSERVATEUR

Boireau. — J'ai enfin découvert quelque chose qui me tenait à cœur depuis longtemps.

Bolivard. — Quoi donc ?

Boireau. — Pourquoi il y a tant de personnes pauvres en ce pays.

Bolivard. — Comment cela ?

Boireau. — C'est parce qu'elles achètent des choses dont elles n'ont nul besoin, dépassant leurs moyens et cela pour se faire admirer de personnes qui n'y font nulle attention.

UNE FIÈVRE DANGEREUSE

Rouleau. — Avez-vous entendu parler de ce pauvre Laripète ? Il est très malade.

Bouleau. — Bah ! Je n'en savais rien du tout. Et quelle est sa maladie ?

Rouleau. — La fièvre.

Bouleau. — Quelle fièvre, la fièvre typhoïde ?

Rouleau. — Non, du Klondyke.

RAISON SUFFISANTE

Pitouche. — Dis, maman, quand le bon Dieu t'envoie un bébé, pourquoi n'en choisis-t-il pas de plus beau que mon petit frère ?

La maman. — Mon pauvre enfant, tu penses bien que de pauvres gens comme nous n'ont pas le droit de choisir. On prend ce qu'on nous donne.

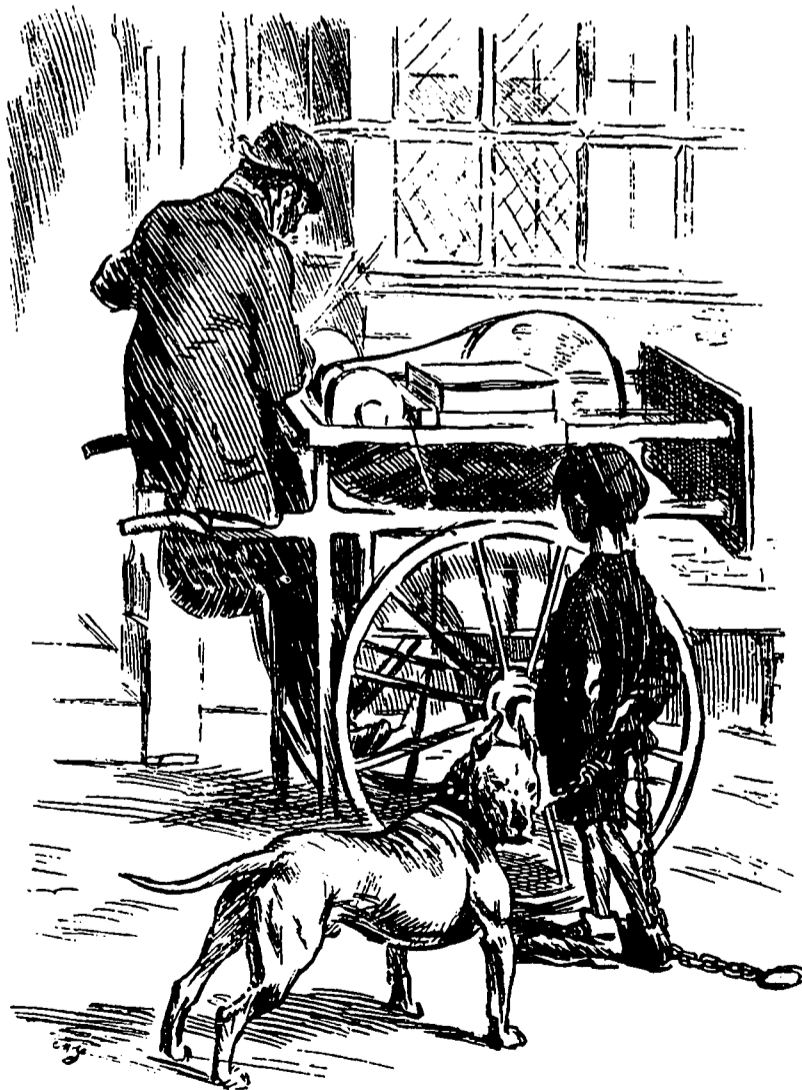
CE QU'IL A APPRIS

Madame Smith. — Mon mari était si découragé, si ennuyé de tout, qu'il est allé, hier, chez le docteur afin de connaître ce qu'il avait.

Madame Pasfine. — Et le médecin lui a-t-il fait savoir ce qui le troublait ?

Madame Smith. — Oh ! de suite. Il lui a dit que son compte se montait à \$178.

LE PAPA ÉTAIT EN GRÈVE



Le remouleur. — Dis, petit, vas donc demander à ta maman si elle a quelque chose à repasser. Elle doit bien avoir des couteaux ?

Bitou. — Penses pas ! Papa est en grève et personne ne mange de viande à la maison excepté le chien. Il n'a pas besoin de couteau, lui !

CONVOITISE

Mme Martin avait à un haut degré le sentiment de ses responsabilités ; quand elle s'engageait à repasser un bonnet ou une chemise pour une date fixe — elle était repassouse de son état — c'était toujours d'un ton solennel qui donnait à ses paroles le caractère d'une promesse sacrée.

On conçoit quels avaient dû être ses crupules quand, après la mort de son mari, il lui avait fallu se décider à accepter de prendre un nourrisson. Il y avait eu des hésitations sans fin, malgré les encouragements des commères du voisinage que tant de modestie faisait sourire.

« Voyons, ma petite, faut vous faire une raison, répétaient les bonnes femmes ; deux enfants ne donnent guère plus de peine à élever qu'un seul, et puisque vous avez déjà votre Charlot... »

Dans le fait, ce n'avait pas été une affaire bien avantageuse pour la pauvre Mme Martin, que d'élever le jeune Frédéric Robineau ; cet intéressant marmot ne lui laissait guère le temps de s'adonner à son métier — car l'instinct de reconnaître ceux dont il peut abuser est un des premiers qui s'éveillent chez l'être humain : — non content de compromettre le travail de ses jours, il troublait encore le repos de ses nuits ; mais Mme Martin trouvait le moyen de lui en savoir gré, se réjouissait de sa turbulence comme d'une preuve de bonne santé, aimait à l'entendre crier afin d'être rassurée sur la vigueur de ses poumons et ne trouvait jamais trop tyranniques les caprices du poupon.

Un matin de juin Mme Martin reçut une dépêche qui la jeta en de grandes perplexités. Sa sœur, qui devait subir le jour même une petite opération aux yeux, réclamait sa présence pendant cette angoissante minute ; elle avait d'abord compté sur leur mère, mais celle-ci était retenue par un accès de rhumatisme.

Mme Martin ne pouvait hésiter, mais que faire de Frédéric, qu'elle n'avait jamais quitté depuis les deux ans qu'il était confié à ses soins, de Frédéric qui jetait des cris de paon si elle passait dans une chambre voisine sans le prendre avec elle ? L'emmener ? elle n'y pouvait songer : bien qu'il n'eût que deux ans, son intelligence était déjà assez développée pour qu'il pût comprendre et s'effrayer. Puis il crierait, troublerait tout le monde, enfin c'était inadmissible. Le laisser à la maison ? sous la garde de quelqu'un qui ne connaissait point ses petites manies, qui ne comprendrait pas son langage ?

La scrupuleuse Mme Martin se demandait si elle en avait bien le droit. Il n'y avait point d'autre parti à prendre cependant, et quand elle en fut bien persuadée, elle courut chez la plus douce et la plus soigneuse de ses voisines. C'était la saison des foins, il faisait un temps superbe, mais une chaleur accablante, un peu lourde ; on craignait de la pluie pour le lendemain, et tout le monde était aux champs, pressé d'abriter sa récolte. Mme

Martin allait affolée de maison en maison, entraînait même, — car on ne prend pas la peine, dans les villages, de fermer sa porte quand on laisse son logis désert, — personne ne répondait à ses appels.

Le temps pressait, il fallait qu'elle prit le train dans moins d'une heure si elle voulait arriver au moment utile, et elle se désespérait, quand une idée lui vint, toute simple : puisqu'il fallait confier Frédéric à quelqu'un, pourquoi ne pas le confier à Charlot ? Charlot n'avait que douze ans il est vrai, mais il était fort avisé pour son âge, dressé à l'obéissance, car elle l'avait bien élevé aussi tendrement mais avec plus de fermeté que le petit Frédéric. Et puis lui aussi adorait ce poupon qu'il appelait son petit frère, il savait son langage, comprendrait ses désirs. Décidément Charlot valait bien la voisine soigneuse et douce à laquelle elle avait d'abord pensé.

Mme Martin partit tranquillement, confiante dans la bonne volonté de son fils dans le moyen qu'elle avait imaginé pour apaiser les douleurs de la séparation dans le cœur de Frédéric. Ce baume consolateur, sur l'efficacité duquel elle comptait à bon droit, consistait en un livre de cerises qu'elle fit peser chez l'épicier et remit entre les mains de Charlot avec toutes sortes de recommandations sur la manière de les dispenser :

« Tu comprends bien, toutes les fois qu'il pensera à moi, qu'il m'appellera, que tu le verras prêt à pleurer, donne-lui-en une, pas plus, afin qu'il en reste jusqu'à ce soir. Et prends bien soin qu'il n'avalé pas les noyaux surtout ! »

— Oui », répondait Charlot plein de bonnes intentions.

Mais Frédéric fit bon marché de ce sage programme. Mme Martin

n'était pas partie depuis une heure qu'il exigeait avec cris et larmes tout le sac de cerises, inquiet peut-être des regards expressifs que son gardien attachait sur sa propriété.

Charlot se résigna, peut-être parce qu'il était peu sûr de sa force d'âme ; la tentation toutefois lui suggéra une ruse de Peau Rouge :

« C'est celui qui porte le sac qui donne des cerises à l'autre, tu sais, insinua-t-il, espérant intéresser Frédéric à ce jeu ; alors, si tu veux, ce sera à chacun notre tour de le porter... »

— Non ! non ! je veux tout... cria le bébé qui ne comprenait rien à ces subtilités.

— Oh ! tu fais le méchant, je serai obligé de te punir, et dame pour te punir... pour te punir il faudra bien que je mange une de tes cerises. Tu es prévenu, sois gentil si tu veux les garder toutes. »

Mais déjà Frédéric, peu habitué à être contrarié, trépignait de rage.

« Allons, ce n'est pas ma faute, je t'ai averti, » soupira Charlot en saisissant une cerise. Et comme les cris du bébé redoublaient :

« Naturellement, plus tu crieras fort, plus je serai obligé d'en manger... Sois sage tout de suite, et je te les laisse. »

Ces raisonnements étaient, par malheur, plus propres à endormir la conscience de Charlot qu'à convaincre Frédéric, suffoqué par la colère et l'indignation.

Hélas ! quand son exaspération fut apaisée, quand il comprit son imprudence, il était trop tard ; Charlot avait rempli son rôle de justicier avec un zèle si empressé qu'il ne restait plus des cerises que les queues et les noyaux.

Par exemple, il n'était guère moins penaud que Frédéric, sentant



Il exigea tout le sac de cerises. (P. 9, col. 2.)

fort bien au fond de son cœur que la justice n'était pour rien dans l'affaire et que ces vertueux prétextes ne l'excusaient point d'avoir dépouillé le pauvre marmot auquel il fallait avant tout maintenant faire oublier sa mésaventure ; car les excuses et les remords ne l'eussent point touché.

Il y parvint, car il était ce jour-là en veine d'inventions, et le sentiment de ses torts le disposait à la patience. A découvrir des nids dans les haies, à ramasser des fraises sous le taillis, à courir dans l'herbe plus haute que lui, parmi les coquelicots et les grandes marguerites en fleur, à boire l'eau claire du ruisseau dans les calices des grandes fleurs de mauves. Frédéric se grisait si bien d'air, de joie et de rires qu'il ne pensa pas une seule fois à réclamer sa maman Martin ; son cœur de bébé n'avait point gardé rancune à Charlot de sa trahison du matin. Mais celui-ci ne se pardonnait point si vite. Et tout en s'efforçant de distraire sa victime, repassait dans son esprit avec confusion les vilains détails de sa conduite ; il se trouvait hypocrite, lâche, bien plus encore que s'il eût abusé de sa force et de son âge pour satisfaire sa gourmandise au détriment de Frédéric, puisqu'il avait par surcroît cherché à couvrir sa faute sous une apparence de justice. La première chose qu'il fit, au retour de sa mère, fut de lui confesser son crime et ses regrets ; elle ne gronda point, tant de franchise et de repentir méritant bien quelque indulgence, même elle eut bien un peu envie de rire en entendant l'aveu, car elle était d'humeur joyeuse et prédisposée à l'indulgence, l'opération de sa sœur ayant très bien réussi, et la mine rose et satisfaite de Frédéric ne laissant aucun doute sur la manière dont il avait supporté son absence.

« C'est étonnant, maman, conclut Charlot, j'ai eu bien plus de chagrin

et de honte après que je n'avais eu de plaisir à croquer les cerises, qui étaient bien bonnes pourtant.

—C'est toujours ainsi quand on ne fait pas son devoir, chéri ; tu n'as pas perdu ton temps si tu as découvert cette grande vérité là en gardant ton petit frère au lieu d'aller à l'école."

Et elle l'embrassa, tout fière de le sentir si sincère et bon.

LE COMTE.

Les pellicules, qui causent la démangeaison du cuir chevelu, sont guéries par l'emploi du Rénovateur des Cheveux, de Hall. C'est un tonique qui fait disparaître les glandes donnant naissance aux pellicules.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

CINQUIÈME PARTIE

XXII

(Suite)

—Vous allez pouvoir faire votre cour à Maximilienne... monsieur de Montgarin, l'amour est un maître souverain ; le cœur de Maximilienne répondra aux sollicitations du vôtre et vous aurez vaincu bientôt ses dernières hésitations.

Le marquis et la marquise de Coulange, avaient été peut-être un peu étonnés de la démarche faite près d'eux par madame de Neuville. Toutefois, ils avaient répondu :

—Ne nous en reconnaissant pas le droit, nous ne voulons repousser aucun de ceux qui peuvent aimer Maximilienne et la rechercher en mariage. M. le comte de Montgarin sera d'autant mieux accueilli par nous, que c'est vous, madame la marquise, qui nous le présentez. Nous avons une entière confiance en Maximilienne. Si elle aime M. le comte de Montgarin, il sera son mari.

Quand le marquis annonça à Eugène que, sous les auspices de la marquise de Neuville, le comte de Montgarin demandait l'entrée de la maison comme un prétendant à la main de sa sœur, le jeune homme eut un froncement de sourcils significatif.

—Maximilienne a-t-elle été consultée ? demanda-t-il.

—La démarche de la marquise a été autorisée par elle.

—Ah ! fit le jeune homme avec une sorte de dépit.

—Eugène, tu as l'air contrarié ?

—Non, mon père, je suis seulement surpris.

—Aurais-tu quelque grief contre le comte de Montgarin ?

—Non, mon père ; d'ailleurs je le connais à peine.

—Enfin, tu n'es pas satisfait ?

—Ma sœur a autorisé la demande de M. de Montgarin, mon père ; je m'incline devant sa volonté, je n'ai rien à dire.

DEUXIÈME PARTIE

I

Bien accueilli par le marquis et la marquise de Coulange, poussé d'un côté par José Basco, encouragé de l'autre par madame de Neuville et animé surtout par son amour, le comte de Montgarin faisait vaillamment sa cour à Maximilienne. Il laissait rarement passer un jour sans se présenter à l'hôtel de Coulange. Là, inspiré seulement par son cœur, il se montrait aimable, bon, gai, spirituel, enthousiaste. Toujours réservé et respectueux, il y avait dans ses attentions, ses petits soins, sa sollicitude pour mademoiselle de Coulange, comme dans toutes ses paroles, une délicatesse exquise, dont la jeune fille était profondément touchée.

Certes, Maximilienne ne pouvait s'y tromper : elle sentait qu'elle était aimée comme elle désirait l'être.

Du reste, le comte de Montgarin se montrait si parfait en tout, qu'il avait su conquérir l'affection du marquis et de la marquise et la sympathie de la plupart des amis de la famille.

La jeune fille ne s'était pas encore prononcée d'une manière définitive ; mais on était certain qu'elle n'abuserait pas outre mesure de la patience du soupirant en prolongeant le temps de l'épreuve à laquelle elle avait cru devoir soumettre son cœur.

En somme, le comte de Montgarin pouvait se féliciter de son succès, et José Basco se frottait les mains en songeant à son triomphe prochain. Le comte de Montgarin occupait une forte position

à l'hôtel de Coulange. Devant lui, reconnaissant la lutte impossible, tous les autres prétendants avaient successivement battu en retraite.

Cependant le comte de Montgarin n'avait pas l'amitié de tout le monde à l'hôtel de Coulange ; malgré tous ses efforts, il n'avait pu vaincre une sorte d'antipathie que le frère de Maximilienne ressentait pour lui.

Il ne se montrait pas ouvertement hostile, mais sa raideur et sa froide réserve disaient suffisamment quelle était sa pensée. Il était trop bien élevé, d'ailleurs, pour oublier d'être poli, et il avait assez d'empire sur lui-même pour se contenir. Toutefois, le comte de Montgarin sentait très bien que d'un moment à l'autre, le frère de celle qu'il aimait pouvait être pour lui un adversaire redoutable. Eugène ne lui avait jamais tendu la main : il se contentait de le saluer avec une froideur marquée ; il évitait, autant que possible, de se trouver en sa présence et ne lui adressait la parole ou ne lui répondait que quand il était contraint et forcé.

Cette attitude du jeune comte de Coulange, que rien ne paraissait justifier, avait d'abord assez sérieusement inquiété le comte de Montgarin pour qu'il crût devoir parler de ses craintes à José Basco.

Celui-ci s'était empressé de le rassurer, mais avec un froncement de sourcils qui indiquait son mécontentement.

—Sans doute, avait-il répondu à Ludovic, je désirerais comme vous que le frère de Maximilienne fût votre ami ; mais du moment qu'il plaît à ce jeune homme d'avoir d'autres idées que les nôtres, nous nous passerons de son amitié. Soyez, d'ailleurs, absolument tranquille ; il ne peut rien contre nos projets. Il ne vous aime point soit ; mais de là à se déclarer votre ennemi il y a loin. Je ne crois pas que, maintenant, il puisse vous nuire. Dans tous les cas, s'il osait élever la voix, nous saurions lui imposer silence.

Maximilienne, de son côté, s'était vite aperçue que le comte de Montgarin n'était pas sympathique à son frère ; mais, croyant en connaître la véritable cause, elle ne s'était pas trop émue. Par exemple, ce qui l'affligeait réellement, c'est qu'Eugène n'était plus le même avec elle.

Sans doute, il lui témoignait toujours la même affection, il avait pour elle la même tendresse ; mais ce n'était plus leur bonne intimité d'autrefois.

Eugène avait perdu une partie de sa gaieté : il était devenu soucieux, morose. Près de sa sœur, il paraissait embarrassé.

—Il est contrarié, et il ne veut point le dire, pensait Maximilienne.

Néanmoins elle se rassurait et essayait de se consoler en se disant :

—Bientôt il reviendra de ses préventions, il reconnaîtra qu'il a tort.

En attendant, si Maximilienne restait hésitante, c'est Eugène qui l'arrêtait. Eugène était placé comme une barrière entre Maximilienne et Ludovic. C'est ainsi que, à son insu, le frère protégeait sa sœur contre les monstrueux projets de José Basco et de Sosthène de Perny.

Un soir, le comte de Montgarin rentra chez lui le front rayonnant. Il avait passé une partie de l'après-midi à l'hôtel de Coulange.

—Vous avez l'air bien joyeux, lui dit José Basco.

—Oui, la joie inonde mon cœur.

—Alors vous avez quelque chose de bon à m'apprendre ; parlez vite, mon cher Ludovic.

—Elle m'aime, mon ami, elle m'aime ; maintenant j'en suis certain.

—Enfin, vous savez maintenant à quoi vous en tenir. N'avez-vous que cela à m'apprendre ? Ce qui m'intéresse davantage, c'est le mariage ; avez-vous eu le courage d'aborder ce sujet ?

—J'espère que, demain, mademoiselle de Coulange m'autorisera à demander sa main à son père.

—Enfin ! s'écria José. Morbleu ! celle-là ne pourra pas dire qu'on ne lui a pas donné le temps de réfléchir. Si j'eusse été à votre place, mon cher Ludovic, je vous assure que j'aurais mené plus rondement l'affaire.

—Vous ne connaissez pas Maximilienne, de Rogas ; elle a une volonté et sait la faire respecter. Il faut craindre constamment de contrarier ses idées et de froisser ses sentiments.

—Sous ce rapport, elle n'a pas à se plaindre de vous, répliqua José d'un ton railleur.

—Je ne l'aimerais point comme elle mérite de l'être, si mon amour n'était pas profondément respectueux.

—C'est bien, j'ai mes idées, mes convictions et vous avez les vôtres ; j'aime le chemin le plus court et vous préférez prendre celui des écoliers. Mais, qu'importe ? L'essentiel est que vous arriviez au but. D'après ce que vous venez de me dire, vous y touchez ; je n'ai plus à vous reprocher votre lenteur. Il faut absolument en finir. Vous devez agir de telle façon, que demain l'époque de votre mariage soit fixée.

—Vous devez bien penser, de Rogas, que mon impatience est égale à la vôtre.

—En somme, que vous a dit mademoiselle de Coulange ?

—J'ai eu le rare bonheur de me trouver un instant seul avec elle. Encouragé par un de ses adorables regards, je parvins à vaincre la timidité qui s'empare de moi dès que je suis près d'elle, je me mis à lui parler de mon dévouement, de mon amour, avec une hardiesse dont je m'étonnais moi-même. Mais ma voix était oppressée et vibrante ; mais j'étais éloquent quand même, car toutes mes paroles étaient dictées par mon cœur. Ses beaux yeux baissés, elle m'écoutait. Elle était vivement impressionnée.

A mesure que je parlais, son émotion augmentait. Soudain, elle laissa échapper un soupir, sa tête charmante se redressa lentement et ses yeux se fixèrent sur moi. Ah ! de Rogas, qu'elle était belle ! rien ne saurait résister à l'émotion d'une femme ; c'est une force, c'est une puissance qu'il faut subir, et il n'y a ni barbare, ni sauvage qui puisse lutter contre elle !

Je fus saisi d'une telle admiration que la voix me manqua subitement. J'étais ébloui par les rayons qui sillonnaient son regard. A ce moment il y avait en elle quelque chose de céleste, et elle m'apparaissait comme une divinité. Je fus retenu par la crainte de l'offenser ou de lui déplaire.

Le Portugais haussa les épaules.

—Ses yeux étaient mouillés de larmes, continua Ludovic ; oui, de Rogas, Maximilienne pleurait. . . Oh ! les belles, les délicieuses larmes ! Je les voyais couler le long de ses joues et j'aurais voulu les recueillir sur mes lèvres !

—Eh bien, il fallait le faire, dit José d'un ton rude.

—Vous ne comprenez pas, fit tristement le jeune homme.

—Je comprends que vous êtes un grand enfant. Il faut que je vous le dise encore, mon cher comte : Prenez garde, vous aimez trop mademoiselle de Coulange.

—Soit, je l'aime trop ; mais c'est ainsi que je veux l'aimer, c'est ainsi qu'elle doit être aimée.

Après tout, c'est vous qui l'avez voulu, poursuivit Ludovic. Vous m'avez dit : " Il faut que vous aimiez mademoiselle de Coulange. " C'était un ordre ; je vous ai obéi. Vous m'avez dit encore : " Je veux vous transformer et faire de vous un autre homme. " Eh bien, vous avez réussi. La métamorphose est complète. Certes, vous devriez vous montrer plus satisfait. Oui, le comte de Montgarin d'aujourd'hui n'est plus le comte de Montgarin d'autrefois.

J'ai peut-être été un peu au-delà de ce que vous espériez, continua le jeune homme, devenant ironique à son tour ; mais cela prouve que j'ai été extrêmement docile et que vous êtes un excellent maître. Vous m'avez tiré du fond de l'abîme où j'étais englouti ; Pour cela et pour d'autres choses je suis ce que je vous dois et je ne songe pas à l'oublier. Mais sachez bien, de Rogas, que le jour où vous m'avez aidé à relever la tête, j'ai retrouvé ma dignité et reconquis ma fierté. Ce jour-là, je me suis senti un homme ! Cela, vous le vouliez aussi. Que vous dirais-je encore, ô mon maître ! j'étais un misérable ; vous avez sermoné le pécheur, et il s'est converti. Mon cœur était froid, une flamme l'a réchauffé. Cette flamme c'est l'amour. Et en le ranimant, en le faisant renaître, l'amour l'a purifié.

—Hé, mon cher comte, répondit José avec aigreur, soyez pur autant qu'il vous plaira ; je n'ai rien à y voir, du moment que vous ne vous écartez pas de ce qui est convenu.

Mais nous voilà loin de notre sujet et de l'intéressante situation dont vous me traciez le ravissant tableau. Ainsi, sous le coup de l'émotion que vous aviez fait naître en elle, mademoiselle de Coulange pleurait et vous avez vu couler ses larmes. Vous plaît-il de me dire ce qui s'est passé ensuite ?

—Je n'ai aucune raison de vous le cacher. J'étais moi-même en proie à une violente émotion ; mon cœur battait à se briser. Je m'approchai d'elle et je m'emparai d'une de ses mains qu'elle laissa dans la sienne. Nos regards se croisaient.

" Ah ! vous m'aimez, vous m'aimez ! " m'écriai-je ivre de bonheur.

Elle ne répondit pas ; mais sa main serra doucement la mienne.

" Mademoiselle Maximilienne, repris-je, ma vie toute entière vous appartient et vous avez le pouvoir de me faire mourir ou vivre. . . Vous n'avez qu'à prononcer un mot pour me rendre le plus fier et le plus heureux des hommes ; oh ! dites-le, ce mot délicieux, je vous en prie, dites-moi que vous m'aimez ! "

En même temps je portai sa main à mes lèvres.

—Parfait, très bien, approuva José.

—Alors, elle se dressa debout et resta un moment silencieuse, me regardant avec une expression indéfinissable. Moi, je l'enveloppais de mon regard brûlant d'amour. Droite, immobile, la tête haute, les yeux illuminés et les deux mains croisées sur sa poitrine, comme si elle eût voulu comprimer les battements de son cœur, sa merveilleuse beauté me parut plus rayonnante que jamais. Elle était superbe de noblesse et de grandeur !

Enfin, parvenant à vaincre son émotion, elle me dit :

" Monsieur le comte, je crois à la sincérité de votre affection ; c'est vous dire que je n'y suis pas insensible. Je crois aussi que

vous pouvez me rendre heureuse et que c'est votre unique désir. Je veux le bonheur, monsieur le comte, mais je le veux complet, sans aucun mélange d'amertume. C'est bien sérieux, le mariage, et une jeune fille ne saurait trop réfléchir avant de s'engager pour la vie.

" Ne vous étonnez donc pas si, en ce moment encore, je suis hésitante. Cependant revenez demain ; oui, demain j'espère pouvoir vous dire : Monsieur le comte de Montgarin, je vous autorise à demander ma main à mon père. "

Après ces paroles, je compris que je devais me retirer.

Nous nous séparâmes en nous disant :

" A demain ! "

José Basco avait le front soucieux.

—Tout cela me semble bizarre, pensait-il ; décidément cette petite fille réfléchit trop.

Il reprit à haute voix :

—Enfin, attendons demain.

II

Le comte de Montgarin avait rapporté exactement à José Basco les paroles de Maximilienne. La jeune fille avait dit à Ludovic : " Je suis encore hésitante " ; mais elle s'était bien gardée de lui faire connaître la véritable cause de son hésitation.

Maximilienne voulait aimer et être aimée ; mais elle voulait aussi le bonheur complet sans un grain d'amertume. Elle avait été attirée vers le comte de Montgarin et, parmi tant d'autres, son cœur l'avait choisi seul ; le jeune homme plaisait également au marquis et à la marquise. Pourtant, Maximilienne ne trouvait pas que cela fût suffisamment ; il fallait encore que son choix fût approuvé par son frère.

Or, c'est en pensant à Eugène qu'elle avait fait au comte de Montgarin la réponse que nous connaissons. En même temps elle prenait la ferme résolution d'avoir avec son frère une explication franche et nette.

Après le départ du comte de Montgarin, Maximilienne fit appeler le valet de chambre d'Eugène.

—Dès que mon frère rentrera, lui dit-elle ; je vous prie de lui dire que je désire le voir ; il me trouvera dans ma chambre.

Un quart d'heure après Maximilienne entendit frapper doucement à la porte de sa chambre. Elle ouvrit elle-même, Eugène entra.

—Je rentre à l'instant, dit-il, et, tu le vois, je m'empresse de me rendre à tes ordres.

—Je te remercie, répondit-elle, en lui tendant la main.

—Eh bien, qu'as-tu à me dire ?

Puis s'apercevant qu'elle avait les yeux rouges, il reprit avec inquiétude :

—Qu'as-tu donc, Maximilienne ? On dirait que tu as pleuré ? On t'a fait de la peine : qui ? Je veux le savoir, reprit Eugène d'un ton animé.

—Mon frère, c'est peut-être toi.

—Moi, moi ! exclama-t-il. Je ne comprends pas, Maximilienne ! je t'en prie, explique-toi. Comment, je t'ai fait de la peine, moi ; Allons, dis-moi ce que tu as sur le cœur, ne me cache rien.

Les yeux de la jeune fille s'étaient remplis de larmes.

—Mais tu pleures encore ! s'écria Eugène ; ah ! il faut que je la connaisse la cause de tes larmes !

Ses deux bras entourèrent Maximilienne, et en la serrant contre son cœur, il lui mit un baiser sur le front.

—Ah ! je le sens, tu m'aimes toujours ; s'écria-t-elle.

—En aurais-tu douté ? répliqua-t-il avec étonnement. Oh ! c'était mal, cela, bien mal. Douer de ton frère ! A ton tour, Maximilienne, tu me causes un véritable chagrin.

—Eugène, j'avais tort, je le reconnais ; pardonne-moi.

—Quoi qu'il arrive jamais, ma sœur chérie, ne doute plus de ma tendresse. J'aime beaucoup Emmeline, n'est-ce pas ? Eh bien, ta place dans mon cœur est au moins aussi grande que la sienne. Je te le dis sincèrement, vous êtes toutes deux nécessaires à mon bonheur ; je vis pour toi et pour elle ; si je perdais ma sœur bien aimée je ne pourrais plus être heureux avec Emmeline.

—Va, mon cœur est digne du tien, répondit Maximilienne ; nos sentiments sont les mêmes, et je pense absolument comme toi. Sans mon frère, le bonheur ne saurait exister pour moi.

—Sois tranquille, Maximilienne, ton frère ne te manquera jamais. Maintenant, continua-t-il, asseyons-nous et causons. Tu as certainement quelque chose à me dire, et j'ai hâte de savoir. . .

—Oui, je désire causer un instant avec toi, sérieusement.

—Je t'écoute, dit Eugène.

—D'abord, dit la jeune fille, il faut que tu saches pourquoi j'ai pu supposer que tu n'avais plus pour moi autant d'affection, et tu conviendras que j'avais au moins le droit d'être inquiète. Eugène, tu ne t'en apercevais peut-être pas, mais tu n'étais plus le même avec moi. Tu me montrais constamment un visage contrarié, tu me parlais à peine et tu faisais tout ton possible pour ne jamais te

trouver seul avec moi de sorte que, moi, qui avais tant de choses à te dire, j'étais forcée de les renfermer en moi.

—J'ai peut-être eu tort d'agir comme je l'ai fait, mais tu en sais la cause.

—Je n'ai pas eu de peine à le deviner. Ton attitude vis-à-vis M. de Montgarin me disait assez quelles étaient tes pensées.

—Je ne sais pas déguiser mes sentiments ; d'ailleurs, j'ai horreur de tout ce qui est faux. C'est du comte de Montgarin que tu veux me parler, soit, parlons de lui. Il ne m'est pas sympathique, je puis même ajouter qu'il me déplaît. Au lieu de m'attirer il me repousse. C'est évidemment un homme intelligent et qui ne manque pas de distinction : mais, tout en reconnaissant ses qualités, je ne puis m'empêcher de voir en lui un homme funeste, il y a en moi comme un pressentiment de malheurs causés par lui.

—Tu es bien sévère, Eugène, dit tristement la jeune fille ; toi si bon, si généreux, je ne te reconnais plus.

—Si je parlais contre ma pensée, c'est alors que tu aurais le droit de dire : je ne te reconnais plus. Non, je ne suis pas changé. Je suis d'autant plus sévère en ce moment qu'il s'agit de toi, ma sœur, de ton avenir, de ton bonheur. Mais, entendons-nous bien, tu es libre, et je ne veux exercer aucune influence ni sur ton cœur, ni sur ta raison ; ce que tu feras je l'accepterai en m'inclinant devant ta volonté.

—Ah ! ce n'est pas cela que je veux ! s'écria Maximilienne d'un ton douloureux.

—Où en sont les choses aujourd'hui, je ne puis pas te tenir un autre langage.

—Mais il fallait me dire cela plus tôt. Ah ! tu vas me faire croire à ton indifférence.

—Ne crois qu'à la profonde amitié de ton frère. Déjà tu as pu croire que je t'aimais moins, et tu as éprouvé du chagrin parce que j'ai laissé voir que les assiduités de M. de Montgarin me déplaisaient. J'aurais voulu pouvoir me contraindre : il paraît que cette force me manque. Si je n'ai rien dit, c'est que je respectais ta volonté. D'ailleurs, quand madame de Neuville a présenté M. de Montgarin, avais-je le droit de parler ? N'aurais-je pas eu l'air, en effet, de protester en faveur de mon ami Lucien de Reille ? Sachant combien est grand l'amour que tu lui as inspiré, j'ai désiré ardemment que Lucien fût aimé, car il me semblait que tu ne pouvais pas faire un meilleur choix...

Je n'ai pas besoin de te faire son éloge, tu le connais aussi bien que moi. Malgré son rare mérite et ses brillantes qualités, il n'a pas eu le talent de se faire aimer ; je ne puis que le regretter. Je te dis cela aujourd'hui parce que je veux que tu saches bien tout ce que je pense ; je viens de te parler pour la dernière fois de Lucien de Reille. Après tout, qu'est-ce que je désire, moi ? Qu'est-ce que je veux ? que tu sois heureuse !

Pendant que son frère parlait, Maximilienne était devenue songeuse.

—Tu ne m'écoutes pas, dit Eugène ; on croirait que ta pensée est ailleurs.

—Je t'écoute, au contraire, avec la plus grande attention. Tu me parlais de ton ami Lucien, en ayant l'air de me dire que j'ai eu tort de ne pas l'aimer.

—Manifester un regret n'est pas adresser un reproche...

—Eugène, le reproche est peut-être dans ta pensée.

Voyons, crois-tu que M. de Reille m'aime réellement ?

—Si je le crois ! Mais toi-même tu en es sûre !

Maximilienne devint très rouge.

—Pourquoi donc, alors, demanda-t-elle, M. Lucien a-t-il cessé complètement de venir ici ?

—Il a compris qu'il n'avait rien à espérer, et, croyant t'être agréable ainsi, il a cédé la place à M. de Montgarin.

—C'est là une singulière manière de prouver qu'on aime. Va, ce n'est pas un amour bien fort que celui qui se sauve de la lutte et abandonne sans combat la personne qu'il aime à un rival.

—Lucien a agi ainsi par excès de délicatesse.

—Non, M. de Reille ne m'aimait pas : Voilà la vérité.

Le vois-tu toujours ?

—Rarement, maintenant.

—Vous êtes restés amis ?

—Oui, mais il est devenu avec moi très réservé, presque froid.

—Tu lui as demandé pourquoi il ne venait plus nous voir ?

—Certainement.

—Qu'a-t-il répondu ?

—Presque rien. Il a paru, d'ailleurs, très embarrassé.

—J'ai fini par comprendre que je poursuivais une chimère, m'a-t-il dit ; mademoiselle de Coulange ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais ; ensuite elle est beaucoup trop riche pour moi. J'ai ma fierté ; je ne veux pas qu'on dise de moi : c'est un coureur de dot !

—C'est tout ce qu'il t'a dit ?

—Oui. Mais j'ai cru m'apercevoir qu'il subissait un peu l'influence de son père, qui est, comme tu le sais, un homme extrêmement rigide sur les principes et les choses qui touchent à l'honneur.

—N'importe ; je sais maintenant ce que je voulais savoir : M. de Reille ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée.

Le jeune homme protesta par un mouvement de tête.

—Si tu veux bien, Eugène, revenons à M. le comte de Montgarin. Il est venu tantôt ; nous avons causé assez longuement ; il m'a prié de l'autoriser à demander ma main.

Le jeune homme pâlit légèrement.

—Je me trouvais dans une situation assez difficile ; il fallait dire quelque chose.

—Et tu l'as autorisé ?

—Non. Avant, je voulais causer avec toi, avoir ton avis ; je lui ai dit qu'il aurait une réponse demain.

Ecoute, reprit Maximilienne, je sais bien que je suis libre de disposer de moi ; mais ce n'est pas assez que mon choix soit approuvé par nos parents, il me faut aussi ton consentement.

Le jeune homme resta tout interdit.

—Quoi ! tu veux... balbutia-t-il.

—Je veux que mon frère aime mon mari.

—Mais tu l'aimes donc, cet homme ?

—Je ne le déteste pas, répondit-elle avec un sourire doux et triste. Si tu me demandais si je l'aime plus ou seulement autant que toi, je te répondrais hardiment : Non.

—Ah ! fit-il.

Et toute la tendresse de son cœur passa dans son regard.

—Je ne sais pas bien encore ce que c'est que l'amour, reprit Maximilienne. Mais je n'éprouve certainement pas pour M. de Montgarin ce qu'Emmeline éprouve pour toi. Quoi qu'il en soit, M. de Montgarin ne me déplaît pas ; il a peut-être des défauts que j'ignore ; mais il possède des qualités dont il faut lui tenir compte.

Je ne m'ennuie jamais en sa société et je l'écoute avec plaisir. Il a pour moi une infinité d'attentions charmantes, il est prévenant et attentif, sans être servile, et se montre constamment aimable, soumis et respectueux ; on voit qu'il serait désolé de me causer un ennui. Enfin, il est bon et il a beaucoup de cœur. Ce n'est pas tout, Eugène, je suis convaincue qu'il a pour moi une affection sincère, un amour profond et que je suis aimée, pour moi-même. C'est ce que j'ai toujours voulu. Que te dirai-je encore ? je crois que je serais heureuse avec lui.

—Ah ! tu l'aimes ! tu l'aimes ! exclama le comte de Coulange.

—Il faut bien que cela soit, répondit Maximilienne d'un ton adorable, puisque je songe à devenir sa femme.

Voyant que son frère restait silencieux :

—M. de Montgarin viendra demain, que faudra-t-il lui répondre ?

—Mais encore une fois, s'écria-t-il, je n'ai pas de conseil à te donner !

Il se leva brusquement et fit le tour de la chambre d'un pas saccadé. Puis, revenant près de Maximilienne :

—Je ne connais pas le comte de Montgarin, moi, dit-il, avec agitation ; il faut qu'il ait des qualités qui me sont inconnues puisque tu l'aimes et que tu veux l'épouser !... Voyons, franchement, est-ce que je puis me mettre en opposition avec ton cœur ?

Le comte de Montgarin ne m'est pas sympathique, tu le sais : tu prétends que ce sont des préventions ; c'est possible. En effet, je n'ai aucun grief contre lui. Il t'aime, cela n'est pas douteux, comme toi, j'en suis convaincu. Reste à savoir si son amour est aussi désintéressé que tu le supposes. Est-ce une de mes préventions ? Je crois, moi, que son amour est né d'un calcul et que c'est ta dot, ta fortune qu'il convoite.

—Oh ! Eugène fit Maximilienne.

—Tu veux que je parle, je te dis ce que je pense. Toutefois, je t'accorde que je puis me tromper ; du reste, on ne doit jamais juger sans preuve. Tu le vois, je tourne constamment dans le même cercle et suis toujours à me demander : le comte de Montgarin est-il ou n'est-il pas ce qui paraît être ? Pourquoi ai-je ces préventions ou ces doutes qui ne sont basés sur rien ? Parce que près du comte de Montgarin il y a un autre personnage, le comte de Rogas. C'est de l'aversion, une sorte de haine que j'ai pour cet homme. Ses manières cauteleuses cachent son hypocrisie ; il n'a de l'honnête homme que la face. Rien ne m'ôtera de l'idée que ce Portugais est un homme fatal, je n'ose pas dire un misérable !

—Cette fois, mon frère, je suis un peu de ton avis ; je ne vais pas aussi loin que toi, mais j'avoue que le comte de Rogas ne m'inspire aucune sympathie.

—Il est fâcheux pour le comte de Montgarin que cet homme soit son parent, cette parenté lui fait tort. Qui sait ? peut-être serais-je devenu son ami, si le comte de Rogas n'eût pas été là ?

—Allons, dit Maximilienne en souriant, si tu ne peux lui reprocher que cela, tu lui pardonneras facilement d'avoir un cousin que tu détestes.

—Il faudra bien que je prenne aussi ma résolution, répondit tristement le jeune comte.

—Eugène, je devine ta pensée, merci... Ah ! tu es bon !

—Je t'aime, Maximilienne, et, bon gré mal gré, il faut que j'aime ceux que tu aimes.

Il y eut un moment de silence.

—Est-ce que ton intention est de te marier immédiatement ? demanda le jeune homme.

—Non pas. Oh ! je ne suis pas si pressée que cela, je veux me marier le même jour que toi et Emmeline.

—Il est probable que M. de Montgarin ne trouvera pas de son goût d'attendre si longtemps.

—Il le faudra, pourtant, car c'est encore une décision que j'ai prise.

—Eh bien, je t'approuve ; oui, tu as raison de vouloir attendre.

—Eugène, n'as-tu pas une arrière-pensée ?

—Peut-être, répondit-il.

—Voyons, que penses-tu ?

—Eh bien, je pense qu'il est bon que l'amour du comte de Montgarin soit soumis à une épreuve sérieuse et complète.

III

Le lendemain, vers deux heures, le comte de Montgarin arriva à l'hôtel de Coulange. Dans son impatience, il avait avancé de beaucoup l'heure habituelle de ses visites. Il dut attendre un instant dans le petit salon, pendant qu'on prévenait la marquise et Maximilienne. La jeune fille était avec sa mère ; elles venaient d'avoir une assez longue conférence au sujet de M. de Montgarin.

La marquise avait dit à sa fille.

—Ma chère enfant, il s'agit de ton avenir, de ton bonheur ; dans cette circonstance, il n'y a pas de meilleur juge que ton cœur ; c'est lui surtout, que tu dois consulter. Tu crois que tu seras heureuse avec M. de Montgarin ; c'est l'époux de ton choix ; prends-le ; ton père et moi nous l'acceptons.

Maximilienne quitta sa mère et se rendit dans le petit salon.

—J'arrive peut-être trop tôt, lui dit Ludovic.

—Du tout. Vous avez bien fait, au contraire, de venir de bonne heure, car nous aurons probablement aujourd'hui beaucoup de visites.

Après être restée un moment silencieuse, Maximilienne reprit :

—Depuis hier, j'ai beaucoup réfléchi.

—Eh bien ? fit-il avec anxiété.

—Monsieur le comte, je vous donne l'autorisation que vous m'avez demandée.

Il ne put retenir une exclamation de joie.

—Vous pouvez donc demain ou aujourd'hui même faire votre demande à mon père et à ma mère.

—Ah ! s'écria-t-il avec transport, je jure de vous consacrer ma vie tout entière ! Sur mon honneur devant Dieu, je fais le serment de vous rendre heureuse !

—Maintenant, monsieur le comte, écoutez-moi : j'ai compris que pour vous, pour ma famille, pour moi et pour le monde, votre situation ici ne devait plus rester la même ; nous ne devons pas donner lieu à de fausses interprétations ; il faut qu'on sache que vous êtes mon fiancé. Toutefois, je me réserve le droit de fixer l'époque de notre mariage. J'espère que vous aurez la patience d'attendre et que ce sacrifice, fait pour moi, ne vous coûtera pas trop.

—J'attendrai, mademoiselle ; pour moi votre volonté sera toujours une loi. Si mon cœur est impatient, je saurai modérer ses ardeurs. Je veux me montrer digne de vous. Ah ! je ne saurais trop faire pour vous mériter ?

—Merci, monsieur le comte. Il est donc bien convenu que, quant à présent, on ne parlera point de fixer l'époque de notre mariage.

—Je vous promets, mademoiselle, que cette question sera réservée.

Le même jour, à huit heures du soir, le comte de Montgarin, revint à l'hôtel de Coulange accompagné du faux comte de Rogas.

L'audacieux coquin, jouant son rôle de parent, prit un ton solennel et demanda pour son cousin, le comte Ludovic de Montgarin, la main de mademoiselle Maximilienne de Coulange.

Sous le doux regard de sa sœur, Eugène tendit sa main à Ludovic pour la première fois.

—Monsieur le comte, dit le fiancé de Maximilienne d'une voix émue, vous pouvez compter sur ma sincère amitié ; c'est un frère que vous avez en moi.

—Monsieur de Montgarin, répondit Eugène, je tâcherai que mon amitié réponde à la vôtre.

Ces paroles échangées, José Basco put s'approcher de Ludovic et il lui dit rapidement à l'oreille :

—Vous vous avancez trop ; pas de protestations.

Le jeune homme lui tourna le dos brusquement, pendant que les traits de son visage se contractaient légèrement. Le joug qu'il portait commençait à le blesser.

On était réuni dans le boudoir de la marquise. On causa jusqu'à dix heures. Alors Ludovic et José se retirèrent.

Le marquis avait parlé d'un voyage qu'il allait faire avec son fils dans le nord de la France et en Belgique, lequel avait pour but de visiter quelques importantes mines de houille, entre autres celles

de Frameries, en Belgique, dont M. de Coulange était un des principaux actionnaires.

Le marquis avait désigné le jour où son fils et lui quitteraient Paris ; il avait tracé d'avance leur itinéraire et calculé le temps qu'ils devraient passer dans chaque localité. En outre, il était convenu que chaque jour la marquise recevait une lettre afin qu'elle pût suivre les voyageurs dans leurs explorations.

Au jour fixé, le marquis et son fils se mirent en route.

Le deuxième jour après leur départ, la marquise reçut sa lettre quotidienne datée de la veille. Celle-ci était écrite par Eugène. Le jeune homme était dans le ravissement, il ne voyait que des choses merveilleuses. Il annonçait à la marquise que le soir il serait à Frameries.

—Nos chers voyageurs vont nous revenir bientôt dit madame de Coulange à sa fille, ils sont aujourd'hui à Frameries, ce soir ils seront à Bruxelles où ils doivent rester deux jours pour se reposer de leurs fatigues, et c'est là qu'ils prendront le train direct qui doit les ramener à Paris.

Trois heures sonnèrent à la pendule.

—M. de Montgarin est en retard aujourd'hui, dit la marquise.

—Quelque chose l'a retenu, sans doute, répondit la jeune fille.

—Il me semble qu'il n'a pas pour son cousin, une grande amitié. Depuis bientôt trois semaines que M. de Rogas est parti pour Lisbonne, c'est à peine s'il nous a parlé de lui.

—M. de Montgarin ne peut pas nous donner des nouvelles de son cousin, puisque depuis son départ de Paris il ne lui a pas écrit une seule lettre.

—N'importe, depuis que M. de Rogas est absent, je le trouve plus gai ; il n'a pas cet air soucieux et préoccupé que j'ai remarqué souvent. Je crois, — je me trompe peut-être, — que ce n'est pas un bonheur pour M. de Montgarin d'avoir son cousin près de lui.

A ce moment on frappa deux petits coups à la porte du salon.

—Entrez, dit la marquise.

La porte s'ouvrit et une femme de chambre entra, tenant à la main un petit plateau de vermeil.

—Une lettre ? dit la marquise.

—Non, madame, c'est une dépêche télégraphique.

La femme de chambre s'était avancée. La marquise prit le télégramme et, d'un mouvement de tête elle renvoya la domestique.

Les yeux de madame de Coulange restaient fixés sur l'enveloppe bleue dont elle venait de lire la suscription. Soulain sa main trembla et Maximilienne la vit pâlir.

—Chère mère, qu'as-tu donc ? demanda la jeune fille effrayée.

—Je viens d'être frappée d'un noir pressentiment. Ce télégramme nous apporte une mauvaise nouvelle.

—Mais non, chère mère, rassure-toi.

—Ah ! mes pressentiments ne me trompent jamais dit la marquise d'une voix troublée.

Et d'une main fébrile elle déchira l'enveloppe.

Aussitôt sa pâleur s'accrut, ses yeux s'ouvrirent démesurément et elle laissa échapper un cri rauque.

—Mon Dieu, mon Dieu, qu'y a-t-il ? gémit Maximilienne.

Elle s'empara du télégramme et lut rapidement ce qui suit :

“Explosion de feu grisou. Beaucoup de victimes. Mon père et moi sauvés par miracle. Pas blessés. Serons demain à Paris.”

La marquise, blanche comme un lis, les yeux atones, restait immobile comme si elle avait été subitement pétrifiée.

Maximilienne avait bondi vers elle et l'entourant de ses bras :

—Mais tu as donc mal lu ? s'écria-t-elle ; il sont sauvés et ne sont même pas blessés. Tiens lis, lis encore, disait-elle, tu verras qu'ils sont sauvés !

Au bout d'un instant, la marquise sortit de son effrayante immobilité, ce qui rassura un peu Maximilienne.

—Oui, murmura la marquise, ils sont sauvés ! Un miracle. Dieu le protège. Mais c'est le crime, toujours le crime !

—Il n'y a pas de crime, maman, puisque c'est le feu grisou, répliqua la jeune fille, ce n'en est pas moins un malheur épouvantable. La marquise reprit le télégramme, et plaçant son doigt sous ces mots : “ beaucoup de victimes ” :

—Vois, vois, dit-elle d'une voix étranglée.

La marquise voila son visage de ses deux mains. Au bout d'un instant, ses bras retombèrent lourdement et elle promena autour d'elle ses yeux hagards. Elle était en proie à une grande agitation et elle semblait avoir oublié que sa fille était près d'elle.

—Monstre ! monstre ! prononça-t-elle sourdement.

Puis elle se dressa sur ses jambes comme par un ressort.

Les bras en croix, la tête renversée en arrière et les yeux au ciel, elle reprit avec égarement :

—Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur pardonnez-moi !

Maximilienne la regardait avec un douloureux étonnement. Après être restée debout un instant, la marquise s'affaissa sur son fauteuil, en poussant un sourd gémissement. Elle continuait à regarder autour d'elle avec une sorte d'épouvante.

La jeune fille ne savait plus que penser ; elle était terrifiée. Sans

doute la marquise était très-impressionnable ; mais la dépêche d'Eugène n'était-elle pas tout à fait rassurante ? Maximilienne ne voyait rien dans la catastrophe de Frameries qui fût de nature à troubler sa raison au point de lui faire dire les paroles incompréhensibles et étranges qu'elle venait d'entendre.

Lasse d'attendre un mot ou un regard la jeune fille s'avança lentement, s'agenouilla devant sa mère, lui prit les deux mains et lui dit d'une voix pleine de larmes :

—Maman, calme-toi, reviens à toi... C'est ta petite Maximilienne, ta fille, que tu aimes, qui est près de toi !...

A la voix de sa fille, la marquise sursauta comme une personne qu'on arrache brusquement au sommeil. Presqu'aussitôt un sanglot sortit de sa gorge serrée, des larmes abondantes jaillirent de ses yeux.

—Ma fille, ma chérie ! s'écria-t-elle.

Sa tête s'inclina et ses lèvres se collèrent sur le front de l'enfant.

Un instant après, quand le comte de Montgarin arriva, il surprit la mère et la fille essayant précipitamment leurs larmes. En les voyant émues et troublées, il resta tout interdit ; il ne savait pas s'il devait s'approcher ou se retirer.

—Monsieur le comte, asseyez-vous, lui dit la marquise ; il vous est permis de voir nos larmes. Nous venons de remercier Dieu de nous avoir conservé, à moi mon époux et mon fils, à ma fille son père et son frère.

—Mais qu'est-il donc arrivé ? demanda vivement le jeune homme.

La marquise prit la dépêche qui était sur un guéridon et la tendit à Ludovic.

—Oh ! fit-il après l'avoir lue.

Son regard exprimait la stupeur.

—Ah ! je partage votre émotion, dit-il d'une voix frémissante, et je comprends vos pleurs ; ce sont des larmes de reconnaissance adressées à Dieu.

La marquise lui tendit silencieusement la main.

Ludovic manifesta l'intention de partir immédiatement pour Frameries. Mais madame de Coulange n'eut pas de peine à lui faire comprendre que le marquis et Eugène devant rentrer à Paris le lendemain, ce serait un voyage inutile. Néanmoins, Ludovic venait d'avoir un bon mouvement qui avait profondément touché la mère et la fille.

Sentant que la marquise et Maximilienne pouvaient désirer être seules le jeune homme ne prolongea point sa visite ; il se retira au bout d'une heure.

Après son départ, la marquise et sa fille causèrent encore un instant, puis elle restèrent silencieuses. Peu à peu madame de Coulange s'enfonça dans un dédale de sombres pensées. La pauvre femme gardait le souvenir de ses longues souffrances, et chaque fois qu'elle éprouvait une commotion un peu forte, elle voyait surgir tout à coup devant elle tous les effroyables fantômes du passé.

Hélas ! depuis le coup de fusil tiré sur le marquis, elle avait senti renaître toutes ses anciennes terreurs, augmentées de nouvelles angoisses, elle vivait dans des appréhensions continuelles.

On comprend le coup terrible qu'elle venait de recevoir en lisant la dépêche d'Eugène. Elle restait convaincue qu'une seconde fois on avait voulu tuer le marquis, et sans hésiter, elle accusait Sosthène de ce nouvel attentat.

IV

Le lendemain matin les journaux de Belgique apportèrent à Paris le triste récit de la catastrophe. C'était navrant. On ne pouvait dire encore le nombre des victimes, mais on craignait qu'il ne fût considérable. Plus de cent cinquante ouvriers étaient enfermés au milieu des éboulements qui avaient eu lieu à la suite de plusieurs explosions successives. Beaucoup d'ingénieurs étaient sur le lieu du sinistre et tous les moyens de sauvetage usités en pareil cas étaient employés.

Comme toujours, la catastrophe était attribuée à l'imprudence d'un mineur

Un des journaux disait :

« La première explosion s'est produite vers une heure de l'après-midi, pendant que M. le marquis de Coulange, un des forts actionnaires de la Compagnie, visitait la mine. M. le marquis de Coulange, était accompagné de son fils, élève ingénieur à l'École des mines de Paris. C'est précisément dans la galerie où se trouvaient alors les deux Français que le gaz s'est enflammé tout à coup. C'est grâce à la présence d'esprit et à l'énergie de l'élève ingénieur que son père et lui ont été sauvés. En effet, le jeune homme eut le temps de pousser son père au fond d'une excavation et de se blottir près de lui avant l'épouvantable éboulement sous lequel ils allaient être écrasés. Par un hasard providentiel, le chemin était resté libre devant le marquis et son fils, ils ont pu revenir au puits en même temps qu'une trentaine de mineurs, et ils sont remontés au jour par des échelles. »

Le comte de Montgarin se leva de bonne heure, sortit de chez lui à pied et se dirigea vers les boulevards. Il acheta quelques jour-

naux belges où il trouva, comme il l'espérait, le récit de la catastrophe de Frameries.

Aussitôt, la pensée lui vint de porter le journal à la marquise. Il franchit rapidement la distance qui le séparait de l'hôtel de Coulange. Dans la cour il trouva un domestique occupé à répandre et à niveler du sable.

—Je ne veux pas déranger madame la marquise, lui dit-il ; j'apporte ce journal que je vous prie de lui faire remettre.

Savez-vous si elle a reçu aujourd'hui une lettre de M. le marquis.

—Madame la marquise n'a pas reçu de lettre ; mais elle pense que M. le marquis et M. le comte seront ici pour midi.

Ludovic remit le journal au domestique et sortit de la cour de l'hôtel. A l'angle de la rue de Babylone il s'arrêta et regarda sa montre. Il n'était pas encore dix heures.

—Au fait, se dit-il, pourquoi n'irais-je pas attendre M. de Coulange et Eugène à la gare du Nord ? J'aurai ainsi le plaisir de leur serrer la main dès leur arrivée à Paris et je serai le premier à les féliciter d'avoir échappé à la mort.

Ludovic en pénétrant dans la vaste cour de la gare du côté de l'arrivée, se dirigea vers les salles d'attente.

Tout à coup il poussa un oh ! de surprise, et, les yeux fixés sur deux individus qui venaient de sortir d'une salle d'attente, il resta immobile comme pétrifié.

Les deux hommes passèrent à quelques pas de lui, sans le voir probablement, et allèrent prendre une des voitures qui stationnaient dans la cour de la gare.

L'un de ces hommes portait toute sa barbe et l'autre de longs favoris comme un Anglais. Chacun avait sur son paletôt de drap noir, laissant voir le collet, une longue blouse de toile bleue luisante. Ils étaient coiffés de chapeaux de feutre à larges bords et de gros souliers ferrés chaussaient leurs pieds. Ils avaient à la main un bâton, à la poignée garnie d'une lanière de cuir, une sorte de gourdin comme en ont habituellement les bouviers.

On pouvait les prendre, en effet, pour deux maquignons ou deux bons paysans de la Picardie ou de l'Artois, venant faire une visite à la capitale.

Or, ce qui avait causé la surprise du comte de Montgarin, c'est que dans ces individus il avait cru reconnaître le comte de Rogas et Jérôme son valet de pied.

Cette double ressemblance et cette coïncidence extraordinaire avaient frappé Ludovic. De là sa surprise et sa stupéfaction.

Cependant, les deux hommes avaient pris place dans le fiacre et la voiture était déjà loin quand le comte de Montgarin parvint à se remettre de sa surprise.

—Par exemple, voilà qui est étrange

—Mais non, reprit-il, c'est impossible, je me suis trompé, j'ai mal vu. Après une nuit d'insomnie, il n'est pas surprenant que j'aie les yeux fatigués. Allons j'ai été le jouet d'une illusion d'optique.

D'ailleurs, poursuivit-il, continuant tous bas son monologue ; j'ai vu deux paysans et non de Rogas et mon valet de pied. Celui que j'ai pris pour le comte a des favoris et de Rogas ne porte que la moustache. L'autre a une forte barbe et mon valet de pied est constamment rasé. Allons, tout cela n'a pas le sens commun, n'y pensons plus.

Mais en dépit des efforts qu'il faisait, son esprit continuait à être occupé par l'étrange ressemblance.

Au bout d'un instant, il reprit.

—Je ne parlerai de ceci à personne, pas même à de Rogas, car on aurait le droit de supposer que j'ai quelque chose de dérangé dans le cerveau.

Pendant que Ludovic se livrait à ses réflexions, tout en se promenant le long des bâtiments de la gare, le temps s'écoula.

A onze heures et demie un train venant de Belgique arriva. Ludovic se précipita dans la grande salle d'attente. Mais il eut beau ouvrir les yeux, il ne vit ni le marquis de Coulange ni son fils.

—A quelle heure y a-t-il un train venant de Belgique ? demanda-t-il à un employé.

—Ce soir, à quatre heures, sauf le retard possible, lui fut-il répondu.

Ludovic n'avait plus qu'à se retirer. Midi sonnait. Comme on ne l'attendait pas chez lui, il déjeuna dans un restaurant du passage de l'Opéra.

A deux heures et demie il était à l'hôtel de Coulange. Comme il en était à peu près certain, le marquis et le comte de Coulange n'étaient pas arrivés.

—Nous avons lu le journal que vous vous êtes donné la peine d'apporter vous même, dit la marquise à Ludovic, je vous remercie sincèrement de cette attention.

Le jeune homme apprit à la marquise que, le matin, il avait vainement attendu le marquis et son fils à la gare du Nord.

—Ils n'arriveront que ce soir à quatre heures, répondit madame de Coulange ; nous avons été prévenues par une dépêche de mon mari que nous avons reçue à onze heures.

—Si madame la marquise le désire, je me trouverai de nouveau à la gare à quatre heures.

—Merci, monsieur le comte ; mais nous irons, Maximilienne et moi, au-devant de nos chers voyageurs ; j'ai donné des ordres pour que la voiture soit prête à trois heures.

Au moment de partir pour la gare, la marquise dit à Ludovic.

—Monsieur le comte, je ne vous engage pas à revenir ce soir ; après les violentes émotions qu'ils ont éprouvées, ces messieurs seront certainement très fatigués, et ils ne demanderont qu'à se reposer. Mais, ajouta-t-elle avec son doux sourire, nous aurons tous le plaisir de vous voir demain.

Ludovic monta dans un coupé de remise pour se faire conduire chez lui.

Au moment où le coupé s'arrêtait devant la porte cochère de son hôtel, une voiture à quatre places, avec galerie de fer, s'en éloignait. La porte cochère était encore ouverte, et en mettant pied à terre, Ludovic put voir deux de ses domestiques qui entraient dans l'hôtel portant une malle qui paraissait assez pesante.

—C'est de Rogas qui vient d'arriver, pensa-t-il.

Il ne se trompait pas.

Un instant après le Portugais l'embrassait avec effusion et le serrait dans ses bras à l'étouffer.

José Basco portait un élégant costume de voyage et sur sa figure il n'y avait pas de trace de favoris à la mode anglaise. Quant à Jérôme, — c'est le nom que s'était donné Armand Des Grobes pour remplir son nouveau rôle, — quant il vint un instant après, saluer son maître et lui demander ses ordres, Ludovic le vit tout frais rasé comme à l'ordinaire, et il fut forcé de reconnaître que ni de Rogas, ni son domestique ne ressemblaient aux deux paysans de la gare du Nord.

—Illusion d'optique ou hallucination, je me suis trompé, se dit-il. C'est absurde, ne pensons plus à cela.

Il reprit à haute voix :

—Eh bien, de Rogas, avez-vous fait un bon voyage ?

—Mais oui, mais oui.

—Alors vous êtes satisfait ?

—Oui, mon cher Ludovic, très satisfait, répondit José en ayant l'air de regarder par la fenêtre.

Sa physionomie avait, à ce moment, une expression singulière qui démentait ses paroles.

—A quelle heure êtes-vous arrivé ? reprit Ludovic.

—J'arrivais comme vous rentriez. Est-ce que vous n'avez pas trouvé la porte cochère ouverte ?

—En effet, elle était ouverte.

—Vous avez dû voir sortir le fiacre qui nous a amenés de la gare de Lyon ici.

Alors, de l'air le plus naturel du monde, José demanda à Ludovic des nouvelles du marquis de Coulange, de la marquise, de Maximilienne et d'Eugène.

—Mais vous ne savez donc rien ? fit le jeune homme.

—Mon cher comte, vous n'effrayez ; que voulez-vous dire ?

—Je vois qu'aucun journal ne vous est tombé sous la main, autrement vous sauriez que le marquis et son fils ont miraculeusement échappé à la mort.

—Que m'apprenez-vous là ? s'écria le Portugais.

Il avait l'air d'attendre un récit. Ludovic s'empressa de le satisfaire. Il lui raconta ce qui s'était passé la veille à l'hôtel de Coulange et ce qu'il avait vu le matin dans les journaux belges.

—Enfin, dit José, du moment qu'ils sont sauvés, nous n'avons plus qu'à nous réjouir.

Ludovic garda le silence. José reprit :

—Je ne vous demande pas où vous en êtes avec la charmante Maximilienne ; je suis convaincu que la situation est toujours la même. En vérité, mon cher comte, j'admire votre patience.

—En manquer ne m'avancerait à rien. D'ailleurs, je ne suis pas si malheureux que cela. Pourquoi me plaindrais-je ? J'aime et je sais que je suis aimé ! Et puis, de Rogas, vous devez savoir qu'on savoure mieux le bonheur qu'on a longtemps attendu et désiré.

Certain que le bonheur qui lui était promis ne pouvait lui être enlevé, le comte de Montgarin était patient ; pour des raisons majeures, qu'il ne pouvait faire connaître à son associé, José Basco, au contraire était pressé d'arriver au but.

—Décidément, se dit-il, pendant qu'un sombre éclair sillonnait son regard, je vois qu'il faut absolument que je jette ma note dans ce duo d'amoureux.

Malgré son adresse et sa grande habileté, dans son impatience et pour la première de ces raisons qu'il cachait à Ludovic, José Basco allait tenter un coup audacieux et commettre en même temps une faute énorme.

V

Cinq jours plus tard, entre deux et trois heures, une dame blonde, jeune encore, fort jolie et très élégamment mise se présenta à l'hôtel de Coulange.

Le marquis et la marquise venaient de sortir. Eugène était à l'Ecole des mines ; Maximilienne, fort triste depuis quelques jours, travaillait dans sa chambre à un petit ouvrage de broderie.

Tout en entrant, la dame dont nous venons de parler se trouva en présence d'un domestique qui, après l'avoir saluée, lui demanda ce qu'elle désirait.

—Je voudrais parler à madame la marquise, répondit-elle.

—Dans ce cas, madame, vous serez obligée de revenir demain. Madame la marquise et M. le marquis sont sortis, il y a à peine un quart d'heure, et ils ne rentreront pas avant six heures.

L'inconnue laissa voir son désappointement.

—Oh ! je suis contrariée, fit-elle.

—Si madame veut me laisser sa carte, je la remettrai à madame la marquise aussitôt qu'elle rentrera, en lui disant que madame a beaucoup regretté de ne pas la retrouver.

La dame fit semblant de chercher dans ses poches, puis ayant l'air de se raviser :

—Mais non, dit elle, c'est inutile, puisque je suis forcée de revenir demain. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je n'ai pas l'honneur d'être connue de madame la marquise de Coulange.

Elle fit quelques pas dans l'antichambre, marchant vers la porte. Le domestique la suivait. Au moment où il avançait le bras pour ouvrir, la dame se retourna brusquement.

—Pardou, est-ce que mademoiselle de Coulange est sortie avec madame sa mère ?

—Non, madame, mademoiselle n'est pas sortie.

—Ah ! mais alors, je ne suis pas contrariée d'être venue aujourd'hui, car ma visite n'était pas pour madame de Coulange seule ; je désirais voir aussi mademoiselle Maximilienne. Soyez donc assez bon, monsieur, pour faire demander à mademoiselle de Coulange si elle veut bien me recevoir.

—Si madame veut me dire son nom...

—Annoncez simplement une dame qui vient de la part de madame la marquise de Neuville.

Au bout de trois ou quatre minutes Maximilienne entra dans le salon. L'inconnue, qui était restée debout, la salua avec beaucoup de respect. Puis, s'avançant vers elle :

—Mademoiselle, dit-elle, je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir.

—Il est vrai, madame, que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit la jeune fille, mais il suffit que vous veniez de la part de madame la marquise de Neuville.

—Je suis la comtesse Protowska ; vous avez reconnu déjà, sans doute, que je ne suis pas Française.

—Madame la comtesse, dit Maximilienne, en indiquant un fauteuil, veuillez vous asseoir et me dire à quoi je dois l'honneur de votre visite.

—Je désirais voir aussi madame la marquise de Coulange. Apprenant qu'elle venait de sortir, j'allais me retirer lorsque j'eus l'heureuse idée de demander si vous étiez également sortie. Le domestique m'ayant répondu que non, je l'ai prié de me faire annoncer, me réservant de faire demain, ou un autre jour de cette semaine, ma visite à madame la marquise.

Alors, baissant les yeux et adoucissant le timbre de sa voix, la comtesse continua :

Vous avez devant vous une solliciteuse, mademoiselle. Sachant combien vous êtes bonne, vous et madame votre mère ; sachant qu'on ne s'adresse jamais en vain à votre générosité, je n'ai pas hésité à m'adresser à vous.

—Et vous avez eu raison, madame ; c'est toujours une grande satisfaction pour nous que l'occasion de soulager quelque misère.

—Ah ! voilà de bonnes paroles !... Vous n'ignorez pas, mademoiselle, qu'il y a à Paris un grand nombre de réfugiés polonais...

Nous formons ici une sorte de colonie ; nous nous soutenons, nous nous aimons. Malheureusement, il y a parmi nous beaucoup de pauvres et peu de riches. Ceux-ci, autant qu'ils le peuvent, assistent leurs frères malheureux ; mais hélas ! nos ressources sont loin d'être suffisantes. Ah ! mademoiselle, nous avons bien des misères à soulager !

L'année dernière, nous avons fondé un orphelinat de jeunes filles ; je suis une des dames patronesses de cette œuvre de bienfaisance, et c'est pour ces pauvres et chères petites, mademoiselle, que je viens faire appel à votre charité.

—Je regrette que ma mère soit absente, répondit Maximilienne ; mais vous reviendrez ; je suis sûre d'avance qu'elle voudra concourir à votre bonne œuvre. En attendant, je vais d'abord vous donner quelque chose ; heureusement, j'ai ma bourse de jeune fille. Voici pour vos pauvres petites orphelines.

Et elle mit dans la main de la solliciteuse dix pièces de vingt francs.

—Je vous remercie mille fois, dit la dame, le bon Dieu vous le rendra.

Il y eut un moment de silence pendant lequel la comtesse parut réfléchir.

—Mademoiselle, reprit-elle, vous êtes si bonne et vous méritez si bien d'être heureuse, que je vais vous donner un témoignage de ma reconnaissance. Ecoutez, mademoiselle j'ai appris quelque chose que je dois vous dire. C'est de votre famille, c'est de vous qu'il s'agit.

—De ma famille, de moi ? fit la jeune fille étonnée.

Vous avez pour fiancé M. le comte Ludovic de Montgarin, un jeune homme dont on dit le plus grand bien. Dans le monde on parle beaucoup de vous et de lui ; on approuve le choix que vous avez fait ; seulement on s'étonne qu'il ne soit pas encore votre époux, on se permet même de juger votre conduite envers lui d'une façon malveillante.

Maximilienne devint rouge comme une pivoine.

—Je ne savais pas que le monde me fit l'honneur de s'occuper de moi, répliqua-t-elle ; mais je vous prie de croire, madame, et vous pouvez le répéter, que j'ai un profond dédain pour ses interprétations.

C'est à moi et non aux autres qu'il appartient de juger ma conduite ; je fais ce que je crois de voir faire, j'agis selon mon cœur et ma conscience et c'est à mon père et à ma mère seul que j'ai à rendre compte de mes actions.

—Et vous avez bien raison, mademoiselle. Pourtant si j'osais vous donner un conseil...

—Eh bien, madame ? dit la jeune fille d'un ton sec.

—Je vous dirais : dans votre intérêt, dans l'intérêt de tous vos parents que vous aimez, épousez tout de suite le comte de Montgarin.

—Mais, madame ! s'écria Maximilienne.

—Vous trouvez mon langage singulier, n'est-ce pas ? Oh ! je le comprends ! Et vous pouvez vous demander de quoi se mêle une inconnue. Peut-être devrais-je me taire. Mais non, je ne veux pas avoir à me reprocher plus tard d'avoir gardé le silence. Nous sommes seules, c'est le hasard qui l'a voulu, ou plutôt c'est Dieu qui m'a fourni l'occasion de vous avertir du danger qui vous menace.

—Quel danger ? Je ne vous comprends pas, madame ; que voulez-vous dire ?

La dame patronesse poussa un profond soupir.

—Ce danger, mademoiselle, menace vous et les vôtres.

C'est votre bonheur à tous qui peut être détruit.

—Ah ! vous m'épouvantez ! exclama Maximilienne éperdue...

La comtesse ajouta :

—Je ne dois rien vous cacher : c'est aussi l'honneur du nom de Coulange qui est en péril.

Les yeux de Maximilienne s'enflammèrent soudain et elle bondit sur ses jambes. Le buste en arrière, la tête haute et le front superbe, elle s'écria, dans un élan de magnifique orgueil :

—Notre honneur ne redoute rien, madame ; il est au-dessus de toutes les atteintes ; nul ne saurait y toucher, car nous en sommes les gardiens ?

—Vous avez l'âme grande, mademoiselle, et j'applaudis à votre noble fierté, répondit triplement la dame patronesse ; mais, dussé-je m'attirer votre colère, je suis forcée de maintenir ce que je viens de vous dire ; oui, votre bonheur et votre honneur sont menacés. Au moment où vous vous y attendez le moins, vos parents, vous et votre frère pouvez être frappés comme d'un coup de foudre ! Je vous le dis, mademoiselle, le malheur serait irréparable !

La jeune fille laissa échapper un gémissement et retomba lourdement sur son siège.

La terreur commençait à s'enparer d'elle ; sa poitrine se gonflait et le sang battait ses tempes. Elle regardait son interlocutrice avec stupeur.

—Madame, dit-elle, d'une voix frémillante, je ne veux pas vous le cacher, je suis très effrayée.

—Oh ! rassurez-vous, répliqua vivement la comtesse ; sans doute le danger existe, mais vous n'avez pas à la craindre, puisqu'il dépend de vous de le conjurer.

—Mon Dieu, je ne comprends pas... De grâce, expliquez-vous, madame, expliquez-vous.

—Eh bien, mademoiselle, il existe dans votre famille un secret terrible...

Maximilienne tressaillit.

—La révélation de ce secret causerait le malheur irréparable dont je viens de vous parler. Ne vous êtes-vous pas souvent étonnée, quand tout lui souriait, de voir madame la marquise votre mère, triste, songeuse, se condamner en quelque sorte à vivre dans la retraite et l'isolement ? Ne l'avez-vous pas surprise quelquefois versant des larmes ? Eh bien, mademoiselle, la cause de ses tristesses, de son isolement et de ses larmes, c'est la chose terrible dont je viens de vous révéler l'existence...

—Mais vous accusez ma mère ! s'écria Maximilienne, pourpre d'indignation.

—Moi, accuser madame la marquise de Coulange ! répondit la comtesse de sa voix douceuse. Oh ! mademoiselle, vous avez bien mal interprété le sens de mes paroles ; est-ce que je ne sais pas,

comme tout le monde, que madame la marquise est la meilleure, la plus noble, la plus sainte des femmes !... Que vous ai-je dit ? Que votre mère souffrait du secret dont il s'agit, que ce fatal secret pesait lourdement sur son existence, voilà tout. Ah ! Dieu me garde de penser seulement que madame la marquise de Coulange puisse être coupable de quoi que ce soit.

Maintenant de grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de la jeune fille et des larmes qu'elle s'efforçait de retenir roulaient dans ses yeux.

—Je ne puis vous dire quel est ce secret, poursuivit la dame patronesse, je ne le connais point ; je sais seulement qu'il existe ; je sais également que s'il était révélé ce serait pour vous tous un épouvantable malheur, et peut-être pour votre mère un coup mortel.

Or, mademoiselle, une personne que je ne puis vous nommer connaît ce terrible secret. Demain, si elle le veut, l'orage éclatera sur vos têtes. Vous le voyez, mademoiselle, le péril est extrême. Mais, d'un autre côté, cette même personne a de grandes obligations à M. le comte de Montgarin, qui lui aurait rendu, il y a quelques années, un immense service. Ai-je besoin d'ajouter que M. de Montgarin vous sert en quelque sorte d'égide. Le jour où il fera partie de votre famille, on n'osera plus rien tenter contre vous. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure : Si j'osais vous donner un conseil, je vous dirais : Dans votre intérêt, dans l'intérêt de vos parents, épousez tout de suite le comte de Montgarin.

Maximilienne poussa un gémissement, la pauvre enfant souffrait horriblement. Elle était accablée et comme anéantie.

—Oui, reprit impitoyablement l'affreuse femme, si vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, je vous conseille d'épouser le plus tôt possible M. le comte de Montgarin ; car, il faut que vous le sachiez, si, pour des raisons qui me sont inconnues, votre mariage n'a pas lieu d'ici un mois, l'orage que vous pouvez éloigner éclatera subitement. Alors vous ne pourrez plus rien empêcher ; il sera trop tard.

Maximilienne regarda autour d'elle avec égarement. Depuis un instant, un tremblement nerveux la secouait des pieds à la tête.

—Mais c'est odieux, c'est infâme ! exclama-t-elle d'une voix affolée.

—Oui, mademoiselle, c'est odieux et infâme !

—Ah ! que ce soit un homme ou une femme, cette personne est un monstre !

—Je pense absolument comme vous, mademoiselle.

—Mais que lui avons-nous donc fait ? reprit Maximilienne d'une voix déchirante et en se tordant les mains.

—Hélas ! mademoiselle, la vipère mord parce que c'est dans sa nature de mordre, et presque toujours elle se jette sur ceux qui ne l'attaquent point. Il en est de même des méchants ; ils ont du plaisir à faire le mal, comme d'autres éprouvent de la satisfaction à faire le bien ; pour eux, faire souffrir est une jouissance.

La jeune fille tenait sa figure cachée dans ses mains. Elle pleurait.

—Mademoiselle, reprit la dame en se levant, je n'ai plus rien à vous dire ; cependant, je me permets de vous le répéter, la situation est grave, très grave... Réfléchissez. A vous de voir ce que vous devez faire. Je crois que vous ferez bien de garder pour vous ce que je viens de vous confier ; en parler à votre mère serait lui causer une douleur horrible ; si vous en parliez à M. le marquis ou à votre frère, les conséquences seraient terribles.

Après un court silence, voyant que Maximilienne ne disait rien, elle reprit :

—Je me retire, mademoiselle, en vous remerciant encore une fois pour nos pauvres orphelines.

—Adieu, madame, répondit Maximilienne d'une voix étranglée.

—Ah ! murmura sourdement la jeune fille, lorsque la comtesse fut sortie, je n'aurais pas dû recevoir cette femme !

Maximilienne resta un instant, les bras ballants, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux fixés sur le tapis. La pauvre enfant était atterrée. Toutes sortes de sombres pensées se heurtaient tumultueusement dans son cerveau.

Soudain, elle s'élança hors du salon et courut s'enfermer dans sa chambre. Là, à l'abri des regards curieux et indiscrets des domestiques, elle pouvait laisser éclater sa douleur. Elle s'affaissa sur un fauteuil et se prit à sangloter. Peu à peu sa poitrine se dégagait et elle se sentit soulagée. Mais il y avait toujours un grand désordre dans son esprit. La terreur était en elle.

Elle ne se demandait pas si la comtesse Protowska n'était point une aventurière et si c'était réellement dans son intérêt qu'elle l'avait avertie du danger qu'elle courait, elle et les siens.

Maximilienne avait ajouté foi aux paroles de l'inconnue ; elle croyait au danger et voyait leur bonheur à tous anéanti. La dame patronesse avait merveilleusement préparé son attaque et ses paroles perfides avaient produit leur désastreux effet. Hélas ! le doute était entré dans son âme et livrait un combat terrible à ses révoltes intérieures, soutenues par sa fierté et son noble orgueil. Oui, malgré la vive opposition de tous ces sentiments, Maximilienne

commençait à croire que l'honneur de son père était menacé aussi et qu'il pouvait recevoir une souillure.

Allait-elle donc accuser sa mère, sa mère qu'elle adorait, respectait, vénérât et dont elle connaissait les hautes vertus ?

Le doute est un poison qui porte ses ravages dans le cœur et l'esprit ; il suggérait cette pensée à Maximilienne que sa mère pouvait ne pas être sans reproche. Il est vrai qu'elle repoussait aussitôt cette mauvaise pensée avec fureur, au milieu d'un redoublement de sanglots ; mais l'horrible idée, revenant sans cesse, s'incrétait plus profondément.

— Mais c'est épouvantable cela, c'est monstrueux ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Si les paroles de la dame patronesse avaient produit si vite et si facilement un si déplorable effet, c'est que, depuis quelques jours, Maximilienne avait déjà une pensée qui la poursuivait constamment et qui avait violemment surexcité sa jeune et ardente imagination.

Devant elle, dans un moment d'égarement, sa mère avait prononcé ces mots : " Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, pardonnez-moi ! " Sur le moment, Maximilienne n'avait pas fait beaucoup attention à ces paroles incompréhensibles pour elle ; mais son oreille les avait recueillies, et un peu plus tard elle les retrouva dans sa mémoire gravées en lettres de feu.

Alors elle se demanda : " Qu'a donc voulu dire ma mère ? De quoi demandait-elle pardon à Dieu ? " Et comme elle ne trouvait pas, elle continuait à chercher.

C'est dans cette déplorable situation d'esprit qu'elle avait reçu la visiteuse.

Certes, si Maximilienne n'avait pas été frappée par les paroles de sa mère, il est certain qu'elle aurait eu, vis-à-vis de la dame patronesse, une attitude toute différente. Son indignation eut éclaté et elle n'aurait pas eu la patience de l'écouter jusqu'à la fin. Malheureusement chacune des paroles de la comtesse avait eu dans son cœur un écho douloureux, et à mesure qu'elle parlait, la liaison s'établissait entre ce qu'elle lui disait et les mots si fatalement échappés à sa mère.

Voilà pourquoi Maximilienne croyait au danger qui pouvait détruire le bonheur de la famille et porter atteinte, en même temps, à l'honneur du nom de Coulange.

Enfin, après l'avoir vainement cherchée, elle avait l'explication de ces mots : " Seigneur, pardonnez-moi ! "

Et, malgré son cœur et ses sentiments qui résistaient, le doute qui s'était emparé de la malheureuse enfant devenait injurieux à l'égard de sa mère. Aussi avait-elle raison de s'écrier dans son désespoir : " C'est épouvantable, c'est monstrueux ! "

Maintenant quel parti prendre ? Quand il dépendait d'elle de prévenir le danger, quand elle n'avait qu'un mot à dire pour que le bonheur des siens ne fût point troublé, pouvait-elle laisser s'accomplir l'œuvre des méchants ? Non. Ce qu'elle devait faire, on le lui avait dit : à tout prix elle devait empêcher l'orage d'éclater. Pour la tranquillité de tous ceux qu'elle aimait, pour sauver sa mère, peut-être, il fallait suivre le conseil qu'on venait de lui donner : déclarer à son père qu'elle voulait épouser immédiatement le comte de Montgarin. Après tout, le comte lui plaisait, il était son fiancé ; ce n'était pas un sacrifice qu'on exigeait d'elle.

— Oui, se disait-elle, puisqu'il le faut, nous seront mariés dans un mois. Eugène seul pourrait s'opposer... mais il m'aime, et quand je lui aurai dit : " Je veux, " il laissera faire.

Cependant, et bien qu'elle eut pris une décision, elle était toujours en proie à une grande agitation et sous le coup de la terreur qui l'avait saisie.

Il y avait plus d'une heure que la comtesse Protowska s'était retirée et la pauvre Maximilienne continuait à pleurer et à sangloter. Elle était si abîmée dans ses pensées et sa douleur qu'elle n'entendit point qu'on frappait discrètement à la porte de sa chambre.

Ce n'est qu'au bout d'un instant et quand on se décida à frapper avec plus de force, que le bruit arriva à ses oreilles.

Tout en refoulant ses sanglots, elle essuya vivement ses yeux et ses joues qui étaient inondés de larmes. Ensuite elle se dressa sur ses jambes, fit quelques pas vers la porte et, d'une voix encore oppressée, elle demanda :

— Que me voulez-vous ?

— Vous embrasser, lui répondit-on.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant la voix de son institutrice.

— Louise, c'est ma bonne Louise ! s'écria-t-elle.

Elle bondit vers la porte, qu'elle ouvrit d'une main fébrile.

Gabrielle Liénard entra dans la chambre en ouvrant ses bras.

— Ma chère Maximilienne ! prononça-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

La jeune fille se jeta à son cou.

— C'est toi, c'est toi ! dit-elle d'une voix qui venait du cœur, quelle agréable surprise !

— C'est aujourd'hui seulement, à onze heures, qu'une personne de

Coulange m'a appris l'épouvantable malheur de l'ramerics. Aussitôt, je me suis fait conduire à la gare de Nogent et me voilà. J'arrive à l'instant. Un domestique m'a dit : " Madame la marquise est sortie, mais mademoiselle est dans sa chambre. " Vous pensez bien, ma chérie, que je n'ai pas songé à m'asseoir ; j'avais hâte de vous voir et de vous embrasser.

— Ma bonne Louise, ma bonne Louise ! murmura la jeune fille.

— Voyons, Maximilienne, après ce qui s'est passé, pourquoi ne m'a-t-on pas écrit tout de suite ?

— C'est maman qui n'a pas voulu.

— Pourquoi ?

— " Je sais combien madame Louise est impressionnable, a-t-elle dit, ce serait lui causer une violente émotion, qui pourrait la rendre malade. "

— Ah ! oui, je comprends qu'elle a été sa pensée. Votre mère avait raison, Maximilienne ; en effet, l'émotion a été forte, et je ne serai complètement rassurée que quand j'aurai vu monsieur le marquis.

En parlant elle s'était un peu éloignée de la jeune fille. Celle-ci ayant fait un mouvement, son visage se trouva subitement en pleine lumière. Aussitôt sa pâleur, la douloureuse expression de son regard et ses traits contractés frappèrent Gabrielle.

— Mais qu'avez-vous donc, Maximilienne ? s'écria-t-elle. Tout à l'heure vous pleuriez, la douleur et la désolation sont peintes sur votre visage.

Que se passe-t-il donc ici ?

Maximilienne ne put retenir un sanglot qui s'échappa de sa poitrine.

— Ah ! on ne m'a pas dit la vérité, exclama Gabrielle éperdue ; il y a ici un, peut-être deux blessés en danger de mort !

— Non, non, Louise, rassure-toi, répliqua vivement la jeune fille, mon père et mon frère n'ont pas été blessés, et ils sont revenus à Paris en bonne santé ; du reste tu les verras ce soir.

Gabrielle poussa un long soupir.

— Je vous crois, Maximilienne, je vous crois, dit-elle ; mais, hélas ! vous ne me rassurez point complètement. Maximilienne, votre douleur, vos larmes ont une cause ; je vous en supplie, dites-moi d'où vous vient ce grand chagrin.

— Ne m'interroge pas, ma bonne Louise, c'est inutile, je ne peux pas te répondre.

Gabrielle plongea son regard dans les yeux de Maximilienne comme si elle eût voulu lire dans sa pensée et dans son cœur.

— Ainsi, reprit-elle après un court silence, votre mère ignore que vous souffrez, puisque vous vous enfermez dans votre chambre pour cacher vos larmes ! Ah ! Maximilienne, mon enfant, quelque chose me dit que j'ai bien fait de quitter Coulange pour venir à Paris !

La porte de la chambre était restée entr'ouverte. Gabrielle s'en aperçut. Elle alla la fermer. Puis, revenant près de la jeune fille, elle lui prit la main et l'entraîna doucement près d'un fauteuil sur lequel elle s'assit ; ensuite, un de ses bras entoura la taille de Maximilienne et elle l'attira sur ses genoux.

— Maximilienne, dit-elle d'une voix câline, vous rappelez-vous ? C'est ainsi que je vous tenais toujours quand je vous ai appris à lire. Quand un mot difficile se présentait, je vous donnais un baiser, comme celui que je mets en ce moment sur votre joue, et tout de suite, sans effort, vous prononciez le mot. J'aime à me rappeler ce temps-là. Les baisers que je vous donnais, je ne les comptais pas. C'est avec des caresses que j'ai fait votre éducation. Que de fois vous avez dit : " J'aime ma Louise autant que maman ; il me semble que j'ai deux mères ! " Ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire. Vous souvenez-vous de cela, ma chérie ?

— Oui, je me souviens.

— Quand vous disiez cela, vous sentiez combien ma tendresse pour vous était grande.

— Ah ! vous m'aimiez bien, Louise !

— Et je vous aime toujours autant, plus peut-être. Quand vous étiez petite, Maximilienne, vous n'aviez rien de caché pour moi, je connaissais toutes vos pensées. Si vous aviez un petit chagrin d'enfant, vous accouriez dans mes bras, et c'est en vous embrassant que j'y séchais vos larmes. Maximilienne, vous êtes sur mes genoux, dans mes bras, comme autrefois laissez-moi pour un instant redevenir votre institutrice, votre seconde mère, et comme autrefois ne me cachez rien, dites-moi tout.

— Non, non, c'est impossible ! Louise, n'insistez pas, je vous en prie, je ne dois rien vous dire.

— Mais c'est donc bien sérieux, bien grave ?

— Oui, Louise, c'est grave !

Gabrielle regarda la jeune fille avec compassion. Au bout d'un instant, elle reprit :

— Je reviens toujours au passé, Maximilienne ; quand vous étiez petite, il y a des choses que vous ne disiez pas à votre mère et que vous me disiez, à moi. Mon Dieu, j'ai été jeune comme vous et je me souviens que souvent j'ai caché à ma mère certains petits secrets que j'étais heureuse de confier à une amie. Eh bien, Maximilienne,

ne suis-je pas votre amie ? Voyons, ouvrez-moi votre cœur, confiez-moi ce terrible secret.

La jeune fille se serra contre elle avec une sorte de terreur, et Gabrielle s'aperçut qu'elle frissonnait.

—Maximilienne, reprit-elle d'une voix presque impérieuse, si je n'ai pas perdu votre confiance, si vous m'aimez encore, je vous en supplie, parlez !

La jeune fille se redressa brusquement.

—Louise, dit-elle, tu le veux ?

—Mais tu le vois bien, que je le veux !

—Oh ! non, fit la jeune fille, en gémissant, je n'ose pas, c'est trop affreux ! . . .

Elle resta un moment silencieuse, la figure cachée dans ses mains. Puis, relevant la tête, ses yeux enflammés se fixèrent sur Gabrielle.

—Me promets-tu, d'abord, de répondre à une question que je vais te faire ? demanda-t-elle.

—Oui, répondit Gabrielle.

—Il y a longtemps que tu fais partie de notre famille, presque depuis ma naissance ; si je suis pour toi comme une fille, ma mère est pour toi comme une sœur. Ah ! oui, tu as le pouvoir de consoler car je me suis aperçue plus d'une fois que tu consolais ma mère ! . . . Eh bien, Louise, toi, à qui ma mère a dû confier bien des choses, sais-tu s'il existe dans la famille de Coulange quelque terrible secret ?

Gabrielle tressaillit et devint pâle comme une morte.

—Ah ! malheureuse enfant ! mais que sais-tu donc ? exclama-t-elle.

—Louise, répliqua la jeune fille d'un ton douloureux, vous ne répondez pas à ma question.

—Mais, mais . . . balbutia Gabrielle.

—Louise, reprit Maximilienne, votre trouble vous trahit. Si vous voulez que je parle, et je vous promets d'avoir du courage, répondez-moi !

Gabrielle eut un gémissement sourd et répondit d'une voix tremblante :

—Chercher à vous tromper en ce moment serait inutile, et je sens que cela serait dangereux. Oui, Maximilienne, il y a dans la famille de Coulange un secret terrible.

—Ainsi, c'est vrai, c'est vrai ! prononça la jeune fille d'une voix creuse.

Gabrielle se sentait défaillir.

—Louise, reprit Maximilienne avec force, quel est ce secret ?

—Ah ! elle ne sait rien ! exclama Gabrielle.

Et elle poussa un soupir de soulagement.

—Oui, Louise, je ne sais rien, mais vous allez me dire ce que j'ignore.

—Jamais ! jamais !

—Louise, j'ai peut-être deviné.

—C'est impossible. Écoutez-moi, Maximilienne, un jour, probablement, on vous apprendra tout ; mais pendant longtemps encore vous ne devez rien savoir. Croyez-moi, ce serait pour vous un malheur de le connaître aujourd'hui.

—Ainsi, Louise, si cette chose terrible que je dois ignorer était révélée, notre bonheur et notre honneur seraient en danger ?

—Oui, votre bonheur et votre honneur !

La jeune fille laissa échapper un gémissement et courba la tête.

—Je comprends, murmura-t-elle d'une voix étouffée, c'est ma mère . . .

—Votre mère ? fit Gabrielle ; que voulez-vous dire ?

—Hélas ! soupira Maximilienne, bien des choses me sont expliquées aujourd'hui : ma mère a commis une faute . . .

VII

Gabrielle resta un instant comme pétrifiée, la bouche ouverte et les yeux hagards. Elle ne pouvait pas croire qu'elle eût bien entendu.

Soudain, elle bondit sur ses jambes, et la poitrine haletante et les yeux étincelants, elle se dressa en face de la jeune fille.

—Ah ! malheureuse, malheureuse enfant ! s'écria-t-elle avec une douleur profonde, que viens-tu de dire ? quelles effroyables paroles as-tu osé prononcer ! . . . Allons, relève la tête et regarde-moi !

La tête de la jeune fille s'inclina davantage.

—Ainsi, reprit Gabrielle d'une voix rauque, je ne me suis pas trompée, j'ai bien entendu . . . Et c'est toi, mon élève, une Coulange, c'est toi qui soupçonnes, qui accuses ta mère ! . . . Ah ! malheureuse, malheureuse ! Vous avez grandi près de votre mère, vous avez senti pénétrer en vous le feu de son amour maternel, votre cœur est fait de son cœur, votre âme est faite de son âme, et vous ne la connaissez pas !

—Mais je l'aime, je l'aime ! s'écria la pauvre enfant d'une voix déchirante.

—Non, Maximilienne, non, vous ne l'aimez pas, puisque vous pouvez douter d'elle !

Elle continua en pleurant :

—Pauvre femme ! pauvre mère ! pauvre martyre ! . . . Après tant de souffrances imméritées voilà sa récompense ! . . . Après le devoir accompli, après le sacrifice, après avoir immolé son bonheur à elle, pour conserver le bonheur et l'honneur de la famille, on va lui crier : Par vous notre bonheur et notre honneur sont en danger ! Et qui l'accuse, grand Dieu ? Sa fille, sa fille qu'elle adore, sa fille pour laquelle elle a enduré sans se plaindre toutes les tortures ! Eh bien, oui, voilà sa récompense ! Toutes les douleurs du passé devaient n'être rien ; il fallait d'autres épines à sa couronne de martyre ! Il fallait que sa fille lui portât au cœur le coup le plus terrible ! Ah ! elle en mourra !

Maximilienne poussa un cri et tomba sur ses genoux en sanglotant.

—Louise, Louise ! cria la jeune fille les bras tendus vers elle.

—Allez, mademoiselle, dit Gabrielle, en hochant la tête, vous la connaîtrez un jour, cette faute commise par votre mère ; alors, si elle n'est pas morte, la sainte victime, c'est prosternée devant elle comme devant Dieu que vous lui demanderez pardon, et vous n'aurez pas assez de toutes vos larmes pour laver l'injure que vous lui avez faite !

La jeune fille avait joint les mains et se traînait sur ses genoux.

—Oui, Louise, continua-t-elle, vous avez raison, je suis une malheureuse ! . . . Ah ! je ne suis pas seulement une fille ingrate, je suis une misérable ! . . . Mais je me repens, Louise . . . Ah ! si vous saviez . . . Louise, vous avez étouffé en moi la mauvaise pensée qui me faisait souffrir ; il ne me reste plus que la douleur d'avoir pu douter de ma mère, de l'avoir outragée . . . Louise, pardon, pardon !

—Oui, je vous pardonne ! dit Gabrielle.

Elle se laissa tomber sur un siège, en murmurant :

—Ah ! comme j'ai bien fait de venir à Paris !

Puis s'adressant à Maximilienne :

—Allons, relevez-vous et venez vous remettre sur mes genoux comme tout à l'heure.

La jeune fille obéit.

Alors en la serrant contre elle, Gabrielle reprit :

—Croyez-vous maintenant que vous avez bien fait de parler ? Ah ! vous ne saurez jamais tout ce que vous devez à votre noble mère ! C'est plus que du respect, c'est de l'adoration que vous devez avoir pour elle ! Écoutez bien ceci, Maximilienne : quoi qu'on puisse vous dire, que le doute ou le soupçon ne pénètre plus dans votre cœur. Gardez votre bonheur, mon enfant, il est l'œuvre de votre mère, ne le détruisez pas.

Mais madame la marquise va bientôt rentrer, Maximilienne, et je sens que vous avez beaucoup de choses à me dire ; ne perdons pas une minute ; il faut que je sache tout, oui, j'ai besoin de tout savoir.

Aussi brièvement que possible, la jeune fille fit à Gabrielle le récit qu'elle demandait. Ce fut une sorte de confession. Elle lui apprit comment son esprit avait été troublé par ces mots échappés à sa mère : " Seigneur, pardonnez-moi ! " Elle lui parla de sa tristesse, de ses préoccupations, des étranges réflexions qu'elle avait faites et enfin de ses vains efforts pour découvrir le sens des paroles mystérieuses.

Elle expliqua aussi à Gabrielle dans qu'elle situation d'esprit elle se trouvait lorsqu'elle reçut la dame patronesse. Les paroles de celle-ci étaient restées dans sa mémoire ; elle les répéta à Gabrielle presque mot pour mot. Ensuite elle lui fit connaître la décision qu'elle avait prise de hâter la conclusion de son mariage, afin d'écarteler le danger qui menaçait sa famille.

—Lorsque vous êtes arrivée, Louise, dit-elle en terminant, je pleurais depuis plus d'une heure, et je venais de prendre la résolution de déclarer ce soir même à mon père et à ma mère que je désire être mariée d'ici à un mois.

Gabrielle l'avait écoutée avec la plus grande attention et ne l'avait pas interrompue une seule fois.

—Allons, dit-elle enfin, et comme se parlant à elle-même, ce n'est qu'un nuage un peu noir, il passera, comme d'autres ont passé et nous éviterons l'orage !

Puis embrassant fiévreusement Maximilienne.

—Va, dit-elle, tu es excusable et le pardon était dû à ton repentir. Mais que ta mère ne sache rien, surtout ; tu entends, Maximilienne, rien, rien, rien !

—Louise, ne faut-il pas que je lui demande aussi pardon ?

—Gardez-vous-en bien ! Ciel, si vous lui disiez ! . . . Ah ! Maximilienne, vous tueriez votre mère ! . . .

La jeune fille poussa un sourd gémissement.

—Ni à elle, ni à M. le marquis, ni à M. Eugène, vous ne devez parler de la visite de cette comtesse Protowska. Je ne devine pas quel motif a fait agir cette femme, Maximilienne, mais elle ne vous a point témoigné sa reconnaissance en vous parlant comme elle l'a fait. Le véritable intérêt se manifeste d'une autre manière. Je suis convaincue que cette femme est votre ennemie.

—Mais Louise, ce danger dont elle m'a menacé, ce danger existe, vous me l'avez avoué.

—Oui, il existe... Ah ! je frissonne et je sens tout mon sang se glacer dans mes veines en pensant que si au lieu de venir aujourd'hui je n'étais venue que demain, je serais peut-être arrivée trop tard... Enfin, je suis là et je sais : avec l'aide de Dieu, nous nous défendrons et nous ne serons point frappés par de nouveaux malheurs.

Elle s'arrêta un instant et continua :

—Maximilienne, vous m'avez fait votre confidente ; mais ce n'est pas assez, il faut encore que vous suiviez mes conseils.

—Oh ! oui, conseillez-moi, dites-moi ce que je dois faire.

—Reprenez votre gaieté, et que la confiance et la paix rentrent dans votre cœur. D'abord, vous ne devez tenir aucun compte des paroles de la comtesse Protowska ; vous ne direz pas à vos parents que vous voulez vous marier dans un mois.

—Mais la menace, Louise, la menace ?

—Je ne peux pas vous dire toute ma pensée, Maximilienne ; contentez-vous de ces mots : Je veille sur votre bonheur à tous. Vous avez décidé que votre mariage aurait lieu le même jour que celui de votre amie Emmeline, ne revenez pas sur votre première résolution. J'ai des raisons pour vous donner ce conseil et je les crois très sérieuses.

Je ne vous quitte plus, je reste à Paris, ma présence y est nécessaire. Mais quoi qu'il arrive, ne faites rien sans me prévenir, ne prenez aucune détermination avant que je ne l'aie approuvée. Je n'ai plus rien à vous dire, Maximilienne, vous m'avez comprise. Rassurez-vous, raffermissez votre cœur et n'oubliez jamais que vous êtes une Coulange. Le malheur peut vous frapper, mais un honneur comme le vôtre, qui a des siècles d'existence, peut braver tous les attentats.

Ayez confiance, mon enfant ; il y a quelques mois Dieu détournait la balle d'un assassin ; il y a cinq jours il préservait votre père et votre frère, il vous préservera encore. Non, non, Dieu ne détruira point votre bonheur, qui est fait des larmes de votre mère.

—O ma mère ! prononça la jeune fille comme en extase. Il y avait une peine dans mon cœur et vous l'avez guérie, Louise ; il me semble que vos paroles ont versé en moi un baume bienfaisant. Louise, s'il ne me restait le souvenir de l'injure que j'ai fait à ma pauvre mère, je serais consolée, car la confiance en Dieu est rentrée dans mon âme. En vous aussi j'ai confiance, ma bonne Louise. Quelque chose me dit que vous êtes notre protectrice, la gardienne de notre bonheur.

—Si, pour vous le conserver, il ne faut que mon dévouement, je vous promets, ma chérie, que nul n'y touchera jamais, répondit Gabrielle.

A ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et la marquise parut sur le seuil.

Gabrielle et Maximilienne se levèrent en même temps.

—Louise, ma chère Louise ! prononça madame de Coulange.

Les deux mères tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. Cependant, après quelques paroles échangées avec Gabrielle, la marquise s'avança vers sa fille pour lui mettre un baiser sur le front. Elle vit ses larmes.

—Mais tu pleures ! dit-elle ; mon enfant, qu'as-tu ?

Maximilienne allait tomber à genoux. Heureusement, un regard de Gabrielle l'arrêta. Mais elle n'eût pas la force de se contenir, ses larmes coulèrent en abondance.

—Mon Dieu, mais qu'a-t-elle donc ? s'écria la marquise, saisie d'un effroi subit.

Gabrielle vola au secours de l'enfant et s'empessa de faire disparaître l'inquiétude de la mère.

—Ce n'est rien, madame la marquise, dit-elle, ne faites pas attention ; c'est la suite d'une douce émotion. Quand vous avez ouvert la porte, je la tenais dans mes bras, sur mes genoux ; je lui parlais de son enfance, de votre tendresse pour elle et des soins que vous lui avez prodigués.

—Oui, maman, dit Maximilienne, Louise me rappelait combien tu m'as aimée, me disais combien tu m'aimes.

La marquise prit l'enfant dans ses bras et l'étreignit fièvreusement.

—Oui, va, murmura-t-elle, je t'aime... Tu es mon trésor, tu es toute ma vie !

VIII

Avons-nous besoin de le dire, l'arrivée de Gabrielle à Paris fut une fête pour tout le monde à l'hôtel de Coulange.

—Chère madame Louise, lui dit affectueusement le marquis, vous voir est un bonheur pour nous ; mais nous ne sommes pas surpris de votre visite ; nous étions sûrs que le jour où vous apprendriez à quel effroyable danger nous avons échappé, mon fils et moi, vous viendriez ici.

Au dîner, M. de Coulange parla avec enthousiasme de son fils, qui pendant le voyage qu'ils venaient de faire, avait étonné et rempli d'admiration les plus célèbres ingénieurs. Puis, revenant malgré lui au sinistre de Frameries.

—Je lui dois la vie, dit-il ; sans son courage et sa présence d'esprit nous étions écrasés tous les deux.

—Mon père exagère, dit Eugène, c'est la Providence qui nous a protégés.

Les yeux brillants, fixés sur son fils, Gabrielle écoutait avec ravissement. Elle avait de la peine à contenir son émotion. Pauvre mère ! que de force elle avait dépensée et dépensait encore pour ne pas se trahir !

Pour passer de la salle à manger dans le salon, le marquis offrit son bras à Gabrielle.

—J'espère bien que vous allez rester quelques jours avec nous, lui dit-il.

—Gabrielle parut embarrassée ; pourtant elle répondit :

—Je le regrette, monsieur le marquis, mais cela ne se peut pas.

—Comment, vous allez retourner si vite à Coulange ?

—Non, monsieur le marquis, mon intention, au contraire, est de m'installer à Paris pour quelque temps.

—Comment, ma chère Louise, dit la marquise, vous voulez rester à Paris quelque temps et vous pensez aller ailleurs qu'ici ? Vous pensez bien pourtant que la chambre à côté de celle de Maximilienne est toujours la vôtre.

—J'y coucherai cette nuit, madame la marquise ; mais demain je procéderai à ma petite installation. C'est peut-être une fantaisie, j'ai besoin de me trouver un peu seule et libre au milieu de Paris.

—Oh ! Louise ! fit la marquise avec un accent de reproche.

Le marquis reprit la parole.

—N'insiste pas, ma chère Mathilde, dit-il, nous ne devons pas contrarier madame Louise ; nous lui devons trop pour ne pas respecter sa volonté.

Un instant après la marquise dit à l'oreille de Gabrielle.

—Le comte de Sisterne est absent de Paris pour un mois...

—N'importe, répondit Gabrielle, également à voix basse, pour ce que je veux faire à Paris, je ne dois pas être à l'hôtel de Coulange.

A dix heures, la marquise emmena Gabrielle dans sa chambre, et pendant une demi-heure, les deux amies, les deux mères causèrent intimement. Toutefois, Gabrielle ne dit point à la marquise ce qu'elle voulait faire à Paris et celle-ci ne lui parla point de ses pressentiments, de ses appréhensions, de ses cruelles augures. Le nom de Sosthène de Perny ne fut pas prononcé.

Le lendemain, avant que la marquise et Maximilienne fussent levées, Gabrielle sortit de l'hôtel de Coulange.

—Je ne veux pas aller me loger trop loin, murmura-t-elle.

Et elle se mit à marcher, cherchant des yeux un écriteau indiquant une maison meublée. Vers le milieu de la rue Rousselot, l'écriteau qu'elle cherchait frappa sa vue.

—Je serai très bien ici, pensa-t-elle, à deux pas de l'hôtel de Coulange, et cependant suffisamment cachée.

Elle entra dans la maison, puis dans une espèce de bureau où se trouvait une grosse femme occupée à reprendre du linge.

—Madame, lui dit-elle, je désirerais louer un de vos logements.

La femme posa sur une table le linge qu'elle tenait et se leva.

—C'est facile, répondit-elle.

Puis jetant dans la rue un regard rapide :

—Vous arrivez de province, sans doute, reprit-elle ; est-ce que vous n'avez pas une malle, des effets ?

Gabrielle comprit.

—Je n'ai apporté qu'une petite valise que j'irai chercher tantôt, répliqua-t-elle. Mais vous pouvez vous rassurer, madame, continuait-elle en souriant, si votre logement me convient, je vous paierai d'avance un mois de location.

Il me faut deux chambres à côté l'une de l'autre, reprit Gabrielle, et dans chacune un lit.

—J'ai votre affaire, répondit la femme : deux belles chambres sur la rue, avec deux bons lits, glaces, fauteuils canapé, table. La porte de la cloison est condamnée en ce moment ; mais il n'y a qu'à pousser une armoire pour rétablir la communication.

Les deux chambres, ni jolies ni laides étaient à peu près convenables ; Gabrielle se trouva satisfaite. Elle paya le mois de location et prit possession du logement dont, séance tenante, la communication avait été rétablie.

—Voilà une installation qui ne m'a pas demandé beaucoup de temps, se dit-elle.

Puis elle se rendit rue de Sèvres où, chez un libraire elle acheta trois ou quatre cahiers de papier à lettre, une petite bouteille d'encre, un porte-plume et des plumes d'acier.

Ses emplettes faites, elle s'empessa de rentrer chez elle, et écrivit les lignes suivantes :

“ Mon cher Morlot,

“ Je suis à Paris depuis hier. Dès que vous aurez reçu et lu cette lettre prenez vos dispositions pour quitter immédiatement Chesnel et accourez vers moi.

“ Le bonheur de ceux que nous aimons est en danger.

“ Vous me trouverez rue Rousselot, No 11, dans une maison

meublée. Est-il nécessaire d'ajouter que je continue à me faire appeler madame Louise ?

— Venez vite, mon cher Morlot, je suis sur des épines en vous attendant.

— J'embrasse Mélanie comme je l'aime, de tout mon cœur.

— Votre amie,
"GABRIELLE."

Elle glissa le billet dans une enveloppe et écrivit l'adresse. Cela fait, elle tira de sa poche un petit carnet afin d'y enfermer la lettre avant de la mettre dans une boîte de l'administration des postes.

— Ah ! fit-elle, au milieu de mes préoccupations et de mes inquiétudes, j'ai oublié de remettre au cocher de M. le marquis la lettre que la nourrice de son enfant m'a confiée. Je la lui donnerai tout à l'heure.

Elle plaça la lettre adressée à Morlot à côté de celle de la nourrice.

La femme du cocher du marquis était également au service de la maison de Coulange. Elle était chargée de la lingerie et remplissait parfois les fonctions de femme de chambre. De son mariage était né un enfant, une petite fille, dont Maximilienne avait bien voulu être la marraine, et le bébé avait été mis en nourrice au village de Coulange.

Gabrielle se dirigea donc vers l'hôtel de Coulange.

Elle était sortie de l'hôtel le matin à huit heures. Une demi-heure plus tard, le valet de pied du comte de Montgarin y arrivait. Il apportait pour mademoiselle Maximilienne, de la part de son maître, un magnifique bouquet de roses expédié de Nice.

Sa commission faite, Jérôme ou plutôt Armand Des Grolles descendit à l'office où se trouvaient quelques domestiques. Des Grolles jouait son rôle en conscience et par son air bon enfant il avait su capter la confiance et l'amitié de tous les serviteurs de la maison de Coulange.

Son entrée dans l'office fut saluée par de joyeuses acclamations.

Le maître de l'hôtel l'invita à s'asseoir, puis il fit un signe au sommelier. Celui-ci sortit et ne tarda pas à revenir avec deux bouteilles de vin. Lentement, des verres furent mis sur la table, les bouteilles débouchées et on trinqua.

— Je ne vois pas apparaître Nicolas, où donc est-il ? demanda Jérôme.

— Probablement dans son écurie, répondit le maître d'hôtel.

Nicolas était le nom du cocher du marquis.

— Je ne m'en irai pas sans lui serrer la main ; le valet de M. de Montgarin se leva, serra la main de ses camarades et sortit de l'office, en leur disant :

— A bientôt !

Il suivit un cocher de service qui le conduisit dans une cour intérieure, et se dirigea vers l'écurie du marquis où il entra. Des Grolles traversa l'écurie, regardant dans tous les coins. Alors, certain que Nicolas n'était pas là et que personne ne pouvait le voir, il s'approcha de la mangeoire d'un bai cerise, un cheval anglais d'une rare beauté, que le marquis montait de préférence à ses autres chevaux de selle. Rapidement, il sortit de sa poche une petite bouteille contenant une sorte de liquide jaunâtre qu'il répandit sur l'avoine mêlée de son que l'animal était en train de manger.

Il achevait son opération lorsque, tout à coup, une femme parut sur le seuil de l'écurie. C'était Gabrielle.

Des Grolles, effrayé, se jeta en arrière en faisant disparaître précipitamment la bouteille qu'il tenait encore dans sa main.

Gabrielle vit le mouvement ; mais ne connaissant pas tous les domestiques du marquis, et croyant qu'elle se trouvait en présence d'un des palefreniers, elle n'y ajouta aucune importance.

— Je désire voir M. Nicolas, dit-elle, pour lui remettre une lettre de la nourrice de sa petite fille, est-ce qu'il n'est pas ici ?

Ces paroles rassurèrent Des Grolles.

— Elle n'a rien vu, pensa-t-il.

Et il répondit :

— Pas en ce moment ; mais il était là tout à l'heure et il ne peut pas être loin. Voyez dans l'autre écurie ; il cause probablement avec le cocher de M. le comte.

— Merci, dit Gabrielle.

Et elle s'éloigna.

Dans la seconde écurie, qui se trouvait au fond de la cour, elle rencontra en effet, le cocher du marquis. Pendant qu'elle échangeait quelques paroles avec Nicolas, Des Grolles s'empressa de s'esquiver.

La marquise était très casanière. Préférant à tout la sollicitude, elle ne sortait guère que quand elle y était absolument forcée, pour rendre ou faire des visites obligatoires.

Le marquis, qui n'avait pas les mêmes raisons que sa femme pour trouver agréable la vie enfermée entre quatre murs, sortait tous les jours, ce ne fût-ce que pour une heure ou deux.

Depuis que le temps était devenu plus doux et qu'il y avait de belles journées de soleil, le marquis faisait presque chaque jour une promenade au bois, entre trois et cinq heures du soir. A moins qu'il n'emmenât sa fille, ce qui était rare, Maximilienne préférant

tenir compagnie à sa mère, le marquis faisait sa promenade à cheval. Et presque toujours il montait le bai-cerise, devenu son cheval favori.

Or, le jour où nous avons vu Des Grolles s'introduire dans l'écurie du marquis, celui-ci, vers trois heures, fit prévenir Nicolas qu'il se disposait à faire sa promenade habituelle, et lui donna l'ordre, en même temps, de seller Rubis. C'était le nom du bai-cerise.

Quand il descendit un instant après, le marquis trouva Rubis au bas du perron de l'hôtel, tenu par le cocher.

— Voyez donc, Nicolas, dit-il, Rubis ne m'a jamais paru aussi beau.

Certes, le bai-cerise méritait l'éloge de son maître.

Sa belle tête se dressait haute et droite sur les plis gracieux de la partie supérieure de l'encolure. De ses yeux ardents semblaient s'échapper des étincelles. Sous sa magnifique robe brûlée et luisante son corps frémissait. Le même frémissement, plus visible, agitait ses oreilles attentives et gonflait ses naseaux fumants. Bien campé sur ses jambes fines, nerveuses, aux jarrets d'acier, il y avait de la fierté dans sa pose, comme s'il eût eu conscience de sa beauté et de sa valeur.

Le marquis passa sa main sur la crinière de l'animal, saisit la bride et se mit en selle.

Rubis, se sentant à ses flancs les jambes de son maître, se redressa encore, en agitant sa tête. Dans la rue il partit au petit trot. Il descendit le boulevard des Invalides, prit la rue d'Iéna, le quai, traversa la Seine sur le pont des Invalides et gagna l'avenue des Champs-Élysées par l'allée d'Antin.

Alors le marquis commença à remarquer que son cheval n'avait pas son allure habituelle. Rubis était plus ardent, plus impétueux : on aurait dit qu'il marchait sur le feu : il avait des mouvements de tête singuliers, et de temps à autre faisait un soubresaut capable de désarçonner un cavalier moins expérimenté que le marquis de Coulange.

— Eh bien, eh bien, Rubis, qu'est-ce que c'est ? disait le marquis pour rappeler le cheval à l'ordre.

Le noble animal entendait son maître et comprenait. Il faisait mouvoir ses oreilles, reniflait et reprenait une marche plus régulière.

Mais, au bout d'un instant, Rubis recommençait à piétiner, puis à bondir. Deux ou trois fois le marquis fut obligé de se servir de sa cravache.

Sur la place de l'Etoile, comme il faisait le demi-tour de l'Arc-de-triomphe, le cheval se mit à hennir d'une façon bizarre ; c'était une sorte de gémissement.

Cette fois, le marquis étonné, serra la bride pour arrêter l'animal. Rubis fit un saut brusque en arrière et se dressa presque droit sur ses jambes de derrière. Puis reprenant son équilibre, et avant que le marquis eut le temps de sauter à terre, il fit trois ou quatre bonds et, tout à coup, s'élança comme un fût dans un galop furieux.

C'est en vain que le marquis essayait de le retenir, de l'arrêter. Plus Rubis sentait le mors, plus il bondissait. Sa course effroyable n'était qu'une suite de bonds prodigieux. Ce n'était pas seulement un cheval emporté, mais un animal furieux, fou, atteint d'un accès de rage inconnue.

Voyant le danger que courait le cavalier, plus de vingt personnes se jetèrent successivement à la tête du cheval pour l'arrêter ; il renversa les uns et sauta par-dessus les autres.

Il traversa la barrière comme une bombe, s'enfonça dans le Bois et continua son horrible course à travers les arbres, franchissant tout, les taillis, les buissons, les rivières.

Les promeneurs du bois couraient affolés de toutes les côtés en jetant des cris de terreur.

Cependant, les inutiles efforts faits par le marquis pour arrêter son cheval avaient épuisé ses forces. Ce qu'il avait redouté, dès le moment où l'animal s'était emporté, arriva. Bien qu'il fût un excellent écuyer, le cheval finit par se débarrasser de son cavalier.

Le marquis fut lancé violemment à une assez grande distance et il resta étendu sans mouvement sur le sol. Dans sa chute sa tête s'était heurtée à un arbre. Le sang coulait en abondance d'une large blessure.

Bientôt quatre ou cinq hommes accoururent à son secours ; puis d'autres venant encore, il se trouva entouré d'une trentaine de personnes.

On avait reconnu que le cavalier n'était pas mort sur le coup ; mais, comme il ne donnait aucun signe de vie, on pouvait craindre qu'il n'eût plus que quelques instants à vivre. Toutefois, du moment qu'il respirait encore, il y avait lieu d'admettre qu'il n'était pas blessé mortellement. Il était urgent que les soins réclamés par son état lui fussent donnés. Il fallait un médecin.

— Je crois, dit un homme, que ce qu'il y a de mieux à faire est de le transporter à son domicile.

— Soit, répondit un autre, mais il faudrait savoir son nom et où il demeure.

—Ce serait bien étonnant qu'il n'eût pas quelques papiers sur lui.

Une des personnes présentes ne se fit aucun scrupule de fouiller le marquis. Dans la poche de sa jaquette on trouva un portefeuille dans lequel il y avait, avec quelques billets de banque, plusieurs cartes de visite. Sur une des cartes on lut, au-dessous d'une couronne :

*Marquis Edouard de Coulange,
rue de Babylone.*

On connaissait le nom du blessé, on savait son adresse ; mais comment le faire transporter chez lui ? Il fallait absolument qu'on trouvât une voiture.

Un jeune homme, qui était venu faire une promenade au bois de Boulogne avec sa femme, trancha la difficulté, en offrant la sienne, qui était arrêtée à quelques pas, dans une allée.

Trois hommes robustes enlevèrent M. de Coulange et le portèrent dans la voiture.

Deux personnes s'offrirent pour l'accompagner. L'un grimpa sur le siège à côté du cocher, l'autre monta dans le coupé.

A ce moment le marquis poussa un long soupir et rouvrit les yeux. Les secousses données à son corps en le portant lui avaient fait reprendre connaissance. Il regarda autour de lui, se souvint aussitôt, compris ce qu'on venait de faire pour lui, et d'une voix faible, assez forte cependant pour que tout le monde l'entendit, il prononça ce mot :

—Merci !

Quand la marquise vit arriver son mari, presque porté par deux domestiques, et suivi de deux hommes qui lui étaient inconnus, elle poussa un cri rauque, horrible et tomba évanouie dans les bras de Gabrielle. Les serviteurs étaient dans la consternation. Maximilienne, éperdue, folle de douleur, courait de son père à sa mère, donnant des ordres, que nul ne comprenait. A l'exception de Gabrielle, qui donnait des soins à la marquise pour la faire revenir à elle, tout le monde semblait avoir perdu la tête. Le comte de Montgarin, présent à cette scène, était au moins aussi pâle que le marquis. Il restait debout, immobile, atterré, incapable d'articuler un mot.

Le marquis était dans sa chambre, on l'avait couché sur son lit. La marquise commençait à reprendre ses sens.

—Restez près de votre maîtresse et continuez à lui donner des soins, dit Gabrielle à la femme de chambre de madame de Coulange.

Puis s'adressant à un domestique :

—Courez chercher le médecin qui demeure le plus près d'ici, lui ordonna-t-elle.

Elle dit à un autre :

—Courez chez le docteur Gendron, qu'il vienne immédiatement ; ne perdez pas une minute. Allez ?...

Les deux hommes qui avaient accompagné le marquis étaient toujours là.

—C'est vous qui avez ramené monsieur le marquis de Coulange ? leur demanda-t-elle.

—Oui, madame, dans une voiture qui est dans la cour de l'hôtel. Le cocher attend.

—Je comprends, dit Gabrielle.

Elle se tourna vers le maître d'hôtel.

—Allez payer la voiture de monsieur le marquis, ordonna-t-elle ; donnez vingt francs.

Comprenant que les deux hommes n'étaient pas de ceux à qui l'on peut offrir une récompense, elle leur dit :

—Messieurs, veuillez me dire vos noms afin que la famille de Coulange sache à qui elle doit de la reconnaissance. En attendant que monsieur le marquis puisse vous en donner le témoignage, en son nom, au nom de madame la marquise et de ses enfants, messieurs, je vous remercie.

Ils saluèrent Gabrielle et se retirèrent.

Gabrielle se retourna. La marquise était debout, les yeux hagards et blanche comme un suaire.

Oubliant qu'elle n'était pas seule avec l'institutrice ou perdant toute réserve :

—Donne-moi ton bras, dit-elle, pour m'aider à marcher jusqu'à la chambre de mon mari ?

Elles sortirent du salon, la marquise chancelante, s'appuyant sur son amie. Dans l'antichambre de M. de Coulange, la marquise dit à Gabrielle, en lui serrant le bras.

—Un mot avant d'entrer : qu'est il arrivé à mon mari ?

—Je l'ignore, je n'ai rien demandé. Cependant, d'après quelques paroles que j'ai entendues, il paraîtrait que le cheval de M. le marquis s'est emporté et que c'est une chute.

—J'ai vu du sang sur son visage et ses vêtements ; le crois-tu dangereusement blessé ?

—Je n'ose répondre. Attendons le médecin.

—A-t-on couru prévenir le docteur Gendron ?

—Oui. J'ai également envoyé chercher le premier médecin qu'on trouvera.

—C'est bien. Ah ! Gabrielle, je suis brisée, écrasée comme autrefois, à chaque instant toutes mes forces m'abandonnent.

Elle approcha sa bouche de l'oreille de Gabrielle et lui dit tout bas, d'une voix étranglée :

—Gabrielle, c'est la troisième fois qu'on tente d'assassiner mon mari !

La mère d'Eugène tressaillit.

—Oh ! quelle idée ! fit-elle.

La marquise rapprocha sa tête de celle de son amie, avec l'intention de prononcer quelques mots qu'elle avait sur les lèvres ; mais, se redressant brusquement :

—Non, non, gémit-elle, je ne dois rien te dire.

Gabrielle fit semblant de ne pas avoir entendu.

—Venez, venez, dit-elle vivement. En vous voyant seulement, monsieur le marquis sera soulagé.

Les deux mères entrèrent dans la chambre du blessé. A genoux devant le lit, Maximilienne pleurait. Un peu plus loin, debout, le comte de Montgarin regardait tristement M. de Coulange.

A la vue de sa femme, les traits du marquis s'animent et un peu de rose teinta ses joues.

—Mathilde, chère Mathilde ! dit-il d'une voix affaiblie, en lui tendant la main.

La marquise se précipita sur cette main et en sanglotant, elle tomba à genoux à côté de sa fille.

Cette scène muette, mais touchante avait remué le comte de Montgarin jusqu'au fond du cœur. Gabrielle s'aperçut que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Il est bon et il a du cœur, se dit-elle, il est digne de Maximilienne, il la rendra heureuse.

X

Le docteur Gendron, qui demeurait rue Blanche, arriva presque en même temps que le médecin du quartier. Celui-ci s'empressait de donner au blessé les premiers soins nécessaires.

En voyant entrer M. Gendron, il le salua avec une grande déférence et dit :

—Cher maître, je suis à vos ordres.

Le docteur Gendron était très-pâle et tout tremblant.

Nous savons qu'il avait pour la marquise et les siens une affection profonde. Il prit la main de son confrère et répondit :

—Ne vous dérangez pas, continuez.

Puis il s'approcha du blessé. Il l'examina attentivement.

Du regard, la marquise l'interrogeait avec une anxiété que trahissait tous les mouvements de son visage.

Silencieusement, M. Gendron avait pris la main du blessé et il continuait à l'examiner, tout en approuvant par des mouvements de tête ce que faisait son confrère. Le premier soin de ce dernier avait été de faire prendre au marquis une décoction d'arnica. Maintenant après avoir lavé la blessure de la tête, il faisait son pansement. Puis, ayant fait retirer tout le monde, à l'exception de la marquise, les deux médecins se livrèrent à un examen des plus minutieux.

Enfin le docteur Gendron se redressa, la figure toujours calme, mais il y avait de la joie dans son regard. La marquise comprit.

—Ah ! mon ami ! soupira-t-elle.

Et de nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

—Ainsi, reprit-elle d'une voix tremblante, rien de grave ?

—Le choc a été violent, comme le prouvent ces contusions ; mais je ne constate aucune lésion intérieure, il n'existe aucun désordre dans l'organisme. Si, comme je l'espère, comme j'en ai presque l'assurance, rien ne vient aggraver la situation de notre cher blessé, dans quinze jours il ne se sentira plus de sa chute.

La marquise joignit les mains et tourna son regard vers le ciel. Prière muette adressée à Dieu !

Soudain, la porte s'ouvrit. Eugène entra et s'élança vers le lit, en disant :

—Ah ! mon père, mon père !

—Rassure-toi, lui dit le blessé, ce n'est rien. Demande au docteur et à ta mère.

—Mais cher père, reprit le jeune comte, comment ce terrible accident a-t-il pu vous arriver ?

—Docteur, demanda vivement la marquise, n'est-il pas dangereux, en ce moment, de faire parler mon mari ?

—Si M. le marquis ne se sent pas trop oppressé, il peut causer, je n'y vois aucun inconvénient, répondit M. Gendron.

Maximilienne, Gabrielle et le comte de Montgarin étaient près de la porte restée ouverte, ils n'osaient pas entrer.

—Vous pouvez revenir, dit le docteur.

Alors, devant tous, le blessé fit le récit que, dans la crainte de le fatiguer, on ne lui avait pas encore demandé. Il raconta comment, en montant l'avenue des Champs-Élysées, il s'était étonné de l'allure singulière de son cheval ; la façon dont l'animal s'était cabré

sur la place de l'Etoile, puis subitement emporté ; les efforts que des promeneurs courageux avaient faits pour l'arrêter ; enfin comment sa chute avait eu lieu au milieu du bois de Boulogne.

Quand je suis tombé, j'ai été lancé avec une telle violence que je ne m'explique pas comment ma tête n'a pas été broyée contre le tronc d'arbre qu'elle a rencontré. Je restai étendu sur le sol, sans connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans la voiture qui m'a ramené. J'ignore ce qu'est devenu le cheval. Ah pourvu qu'après ma chute il n'ait pas causé d'autres malheurs !

Ce n'est que plus tard, vers neuf heures du soir, qu'on sut ce qu'était devenu le cheval du marquis.

Le secrétaire d'un commissaire de police vint annoncer que Rubis avait été trouvé mort, avec deux jambes cassées, dans une propriété de Saint-James dont il avait franchi le mur de clôture.

En s'en allant, le docteur Gendron dit à madame de Coulange :

—Vous pouvez être complètement rassurée, madame la marquise, tout va bien.

Un instant après leur départ le marquis s'endormit. Son sommeil calme annonçait qu'il passerait une bonne nuit. Néanmoins il fut convenu qu'Eugène veillerait son père et que, sa présence pouvant être nécessaire, Gabrielle coucherait cette nuit encore dans sa chambre d'autrefois.

Il était près de minuit lorsque le comte de Montgarin rentra chez lui. Depuis plus de deux heures José Basco l'attendait, se promenant de long en large dans sa chambre avec une impatience fiévreuse.

—Enfin, vous voilà ! s'écria-t-il en accourant au-devant du jeune homme, que vous est-il donc arrivé ? Vous n'avez pas l'habitude de rentrer aussi tard ; j'étais dans une inquiétude mortelle.

Tout en parlant, son regard interrogeait avidement la physionomie de Ludovic. Il n'y vit point, comme il s'y attendait, l'empreinte de la douleur.

—Eh bien, fit-il, vous ne me dites rien ?

—Que voulez-vous que je vous dise ? La marquise m'a retenu à dîner et j'ai passé le reste de la soirée à l'hôtel de Coulange. Je ne pouvais faire autrement. Quand ceux pour qui on a de l'affection éprouvent du chagrin, c'est un devoir de le partager avec eux.

—Un chagrin ! Que voulez-vous dire ?

—Le marquis a fait une épouvantable chute de cheval.

—Est-il blessé ?

—Est-il nécessaire que vous me le demandiez ? Vous savez bien, de Rogas, ce que c'est qu'un cheval emporté ?

—Ainsi, la vie du marquis est en danger ?

—Non, heureusement ! Il n'a aucune blessure grave et son état n'inspire plus d'inquiétude.

—Ah ! fit Basco d'une voix étrange.

—Il paraît, continua le jeune homme, que le marquis devait être tué sur le coup. Après le danger qu'il a couru à Frameries et l'année dernière, lorsqu'un misérable braconnier a tenté de l'assassiner, il est évident que Dieu le protège !

Des soins immédiats ont été donnés à M. de Coulange par deux médecins qu'on a appelés près de lui, dont l'un, le célèbre docteur Gendron, est un ami intime de la famille. M. Gendron nous a tous rassurés, en disant à la marquise, qu'il était certain que la chute du marquis n'aurait aucune suite fâcheuse.

Maintenant, de Rogas, je me sens très fatigué et je vous demande la permission d'aller me mettre au lit. Bonsoir, à demain ! Sur ces mots, le comte de Montgarin quitta José Basco.

Le Portugais resta un instant immobile, sombre, la tête baissée et comme écrasé. Soudain son front se redressa, un éclair de rage sourde sillonna son regard et il porta furieusement son poing en avant comme s'il menaçait un être invisible.

—Oui, murmura-t-il d'une voix cavernueuse, il a raison ; il faut que quelque génie infernal protège le marquis.

Le lendemain, le comte de Montgarin était levé depuis une heure lorsque son valet de pied Jérôme se présenta devant lui. Armand Des Grolles avait pris une figure piteuse.

—Je prie monsieur le comte de m'excuser, dit-il ; je viens prier monsieur le comte de vouloir bien accepter mon congé. Ma pauvre vieille mère vient de mourir au fond du pays breton et je n'ai que le temps de faire le voyage si je veux assister à son enterrement.

—Alors c'est un congé de quelques jours que vous demandez ?

—Monsieur le comte me pardonnera, mais je ne peux plus rester au service de monsieur le comte. Je quitte Paris pour n'y plus revenir.

J'ai là-bas mon petit héritage, une pâture, quelques champs, une maisonnette et un jardin. Je ne suis pas ambitieux, j'espère pouvoir vivre au pays avec la rente de mes modestes économies à laquelle je joindrai le produit de mon petit bien.

—S'il en est ainsi, Jérôme, je n'ai plus rien à dire, François vous paiera ce qui vous est dû. Allez et bonne chance !

José Basco avait réfléchi et à la suite de ses réflexions il s'était dit :

—Des Grolles ne peut plus rester ici. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Et en attendant que José lui donnât un nouveau rôle à jouer, Armand des Grolles allait rejoindre Sosthène de Perny dans la mesure de la butte Montmartre.

XI

La troisième nuit, Gabrielle avait couché dans sa chambre rue Rousselot. L'état du marquis n'inspirant plus aucune inquiétude, elle avait pu s'éloigner de l'hôtel de Coulange. D'ailleurs, il fallait absolument qu'elle se trouvât chez elle pour recevoir Morlot.

Elle s'était levée de bonne heure, et dès que neuf heures eurent sonné au pensionnat des Oiseaux, elle commença à attendre avec une certaine impatience.

Enfin, un peu avant midi, elle entendit sur le pavé le roulement d'une voiture. Peut-être allait-elle encore avoir une déception. Elle courut à la fenêtre et regarda dans la rue. Elle vit un fiacre sur lequel il y avait deux grosses malles.

—Ce n'est pas lui, pensa-t-elle.

Cependant la voiture s'arrêta devant la maison meublée. La portière s'ouvrit et un homme mit pied à terre. Aussitôt Gabrielle poussa un cri de joie, en reconnaissant Morlot. Elle bondit hors de la chambre et se précipita dans l'escalier.

Sans lui en demander la permission, Morlot l'embrassa sur les deux joues deux fois de suite et lui dit en souriant :

—Pour Mélanie et pour moi.

Le cocher et le garçon de l'hôtel s'occupaient des malles.

—Il paraît que vous m'avez loué une chambre ici ? reprit Morlot.

—Oui. Qu'y a-t-il là dedans ? demanda-t-elle en montrant les deux caisses, qui paraissaient assez pesantes.

—Du linge et plusieurs habillements. C'est Mélanie qui a arrangé cela. Elle m'a dit : — " Si ton séjour à Paris doit se prolonger, il faut emporter tout de suite les choses dont tu pourras avoir besoin. "

Gabrielle lui saisit la main.

—C'est bien dit-elle ; j'étais sûre que, sans vous rien expliquer, vous et Mélanie comprendriez ma lettre.

—Une demi-heure plus tard, Gabrielle et Morlot déjeunaient, assis en face l'un de l'autre à une petite table.

Le repas terminé, le garçon se retira. Maintenant, dit Gabrielle, nous pouvons causer.

—Gabrielle, je vous écoute.

—L'année dernière, quand vous avez appris qu'un coup de fusil avait été tiré sur le marquis de Coulange, qu'avez-vous pensé ?

—J'ai pensé que M. le marquis avait un ennemi aux environs de Coulange et que c'était une vengeance. D'ailleurs, Gabrielle, je n'ai jamais bien su ce qui c'était passé.

—Moi non plus. M. le marquis a étouffé l'affaire autant qu'il a pu. Vous avez eu connaissance des explosions des Frameries.

—Oui. J'ai su par les journaux que M. le marquis et votre fils, Gabrielle, avaient failli périr dans la mine.

—Eh bien, mon cher Morlot, avant-hier encore, après vous avoir écrit, le marquis de Coulange a été en danger de mort.

—Est-ce possible ? s'écria Morlot, en faisant un mouvement brusque.

—Ce n'est que trop vrai, mon ami. Voilà donc trois fois que la vie de M. le marquis est menacé. Morlot, ne trouvez-vous pas cela bien étrange.

—Oui, Gabrielle, oui, c'est étrange !

—Et, maintenant, qu'est-ce que vous pensez ?

Le front de l'intendant se plissa et un double éclair jaillit de ses yeux. Après être resté un moment silencieux.

—Gabrielle, dit-il, voulez-vous m'apprendre ce qui est arrivé avant-hier à M. le marquis ?

Gabrielle lui raconta l'accident dans tous ses détails, en répétant souvent les paroles même du marquis ?

—Remarquez bien, ajouta-t-elle, que Rubis était le cheval favori de son maître, qui l'avait dressé lui-même et qui le montait journalièrement. Comme tous les chevaux de sang, il était un peu fougueux ; mais, loin d'être capricieux et rétif, il avait au contraire une grande docilité. " Rubis avait l'habitude d'obéir à ma voix, nous a dit M. de Coulange ; il était très doux ; je n'avais jamais été forcé de lui donner un coup de cravache. "

Morlot était devenu très-sombre.

(A suivre.)

Madame Cyprien demande à madame Firmaine : Comment est votre bébé, je ne vois plus la lumière chez vous la nuit. Chère dame, il est très bien depuis que je lui donne le *Menthol Soothing Syrup*, il dort toutes les nuits comme un ange, c'est une vraie bénédiction.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Les Noces de Jeannette

(Suite.)

C'è-tait bien la pei - ne de l'ai - mer ain - si -

Lors, qu'on nous fit as - seoir en fa - ce du no - tai - re

J'ou - rais sans fa - çon pu ré - pon - dre non - en ré - pon - dant

oui - j'a - vais cru bien fai - re en ré - pon - dant oui -

Molto rit Plus vite
j'a - vais cru bien fai - re bé - las quel af - front - l'in - grat me re -

Plus lent a pauvre
- fu - se et de ma mi - ne con - fu - se de - main les méchants ri - roat
tempo

ah' ma pauvre âme est pli - ne d'un mor - tel sou - ci -

Polka-Marche par ANTOINE ZEVACO

Burla

The musical score is divided into two main sections. The upper section contains the vocal melody with French lyrics: "c'était bien la pei . ne de l'ai . mer ain . si c'était bien la pei . ne" and "c'était bien la pei . ne de l'ai - mer ain - si c'était bien la pei - ne". The tempo markings "Lentement" and "Plein vent" are present. The lower section is a piano accompaniment for the same piece, marked "Allegro" and "Trío". It includes various musical notations such as dynamics (p, f, sf), articulation (acc, stacc), and performance instructions like "Finis" and "Finis S. TRIO".

UNE AVENTURE DE CLUB



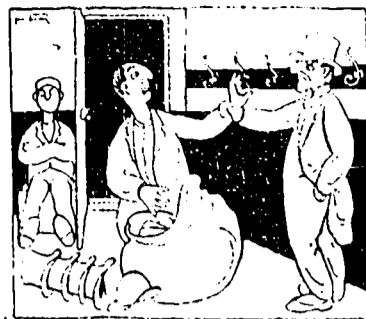
I
Communsinge. — Encore le portier endormi ! En voilà un club bien gardé ; ça n'est pas étonnant que les paletots et les chapeaux disparaissent si souvent...



II
...Tiens, qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? il a la tête d'un filou. Dissimulons-nous. (Et Communsinge se suspendit à un crochet comme un simple capot.)



III
Le nouveau venu était un filou, effectivement, qui, ayant empilé dans son sac toutes les frusques du vestiaire, se préparait à en faire autant du chapeau, du paletot et de Communsinge lui-même,



IV
...quand celui-ci, comme la statue du commandeur, vint l'arrêter sur la pente fatale.

LA CRÉATION D'ÈVE

Quand Adam fut créé, tout seul il s'ennuy
Dans de vagues pensées trop souvent absor
Il suppliait son Dieu de les faire ces
Dieu crut à ses désirs devoir enfin cé
L'homme en fut pour sa côte. Ève alors fut créé
Ève était séduisante et belle au premier ch'
Depuis ce moment-là, sa race a peu chan
Et de plaire et séduire elle s'est fait la t'
A force de s'aimer le monde s'arrond
L'amour, ce doux plaisir, cette douce maj
Ne donnait que bonheur et jamais de tra
La femme était contente et le mari fid
Que faire ? Ils étaient seuls, il faut bien qu'on s'
Pas de rivaux d'amour, pas d'ennui, pas de h'
Oh ! c'était le beau temps du plaisir, du rep
Tandis que de nos jours on voit l'homme occu
Courbé sous le destin, par le besoin vain
Et pour qui le travail devenu nécess
S'assied à son chevet le poursuivant sans c'
Eh bien, soit ; travaillons et vive la gai
Que jamais le chagrin ne nous trouve abatt
J'ai vu soixante hivers, je crois avoir trou
Des amis que je tiens en réserve à beau f'
Moi je crois au bonheur, comme moi croyez
Et qu'un Dieu protecteur nous soutienne et nous

A
B
C
D
E
F
G
H
I
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
U
V
X
Y
Z

KO-KO-FE LE.

LES AVENTURES D'UN FOSSOYEUR

(Pour le SAMEDI)

(Suite et fin)

Le nuage s'étendit sur le tableau et le cacha aux yeux du sacristain.

"Que penses-tu de cela ?" dit le lutin.

Nicolas murmura quelque chose comme pour dire que ce qu'il venait de voir était beau, et devenait honteux à mesure que le lutin le regardait de ses yeux enflammés.

"Miserable !" s'écria le lutin, sur un ton excessif de mépris. "Toi !... Il sembla vouloir ajouter plus, mais l'indignation l'éteuffa. Il passa derrière Nicolas et lui administra à la partie la plus sensible de son individu un formidable coup de pied qui le souleva à deux pieds de terre ; après quoi, les lutins défilèrent tous un par un par derrière le bedeau et lui donnèrent chacun un coup de pied, suivant la coutume invariable des courtisans de ce monde qui frappent tout ce que la royauté frappe et qui embrassent tout ce que la royauté embrasse.

"Montrez-lui autre chose !" dit le roi des lutins.

A ces mots, le nuage se dissipa et mit à jour un riche et magnifique paysage. Le soleil luisant dans le firmament azuré, dardait de ses rayons majestueux les eaux limpides d'une rivière qui coulait à distance ; les arbres semblaient reverdir sous l'influence de ses rayons magiques, et les feuilles bruisaient sous l'empire d'un vent léger ; des oiseaux étaient perchés sur les branches et l'alouette gazouillait au bord des eaux comme pour saluer l'arrivée du matin. C'était en effet le matin, un brillant et embaumé matin d'été ; la plus petite feuille, le plus petit brin d'herbe semblait vivre. La fourmi rampait à son travail journalier ; le papillon voletait sur les fleurs en se dandinant sous les rayons chauds du soleil ; des myriades d'insectes étendaient leurs ailes transparentes et se divertissaient dans leur brève mais heureuse existence. Le monde circulait, énorgerilli de cette scène terrestre. Tout n'était qu'éclat et splendeur.

"Miserable !" s'écria le roi des lutins d'un ton

encore plus méprisant qu'auparavant. Et pour une seconde fois il administra au bedeau un redoutable coup de pied que toute la bande s'empressa d'imiter.

Les tableaux enseigna plus d'une leçon à l'infortuné fossoyeur, qui malgré les douleurs atroces que lui faisaient ressentir les fréquentes applications de coups de pied des lutins, regardait toujours d'un intérêt de plus en plus palpitant, à mesure qu'elles se déroulaient devant lui, ces scènes de la vie réelle.

Il vit là, heureux et contents, ceux qui travaillent ardemment pour gagner honnêtement leur pain quotidien. Il vit, portant sur leur figure souriante, le bonheur, le contentement et la paix, ceux qui autrefois avaient été dans l'aisance, mais qui maintenant, étaient devenus pauvres, parce qu'ils acceptaient avec résignation la souffrance des privations d'ici bas. Il vit que la femme, la plus tendre et la plus fragile des créatures de Dieu, endurait avec le plus de patience les adversités de ce monde, parce qu'elle portait dans son cœur une source inépuisable d'affection et de dévotion. Mais il vit, par-dessus tout, que des hommes comme lui, qui maudissaient la gaieté des autres, étaient les hommes les plus idiots et les plus malheureux que la terre portât. Et se prenant à réfléchir, il en vint à la conclusion que ce monde-ci était respectable et décent, après tout. Ne se fût-il pas aussitôt formé cette idée, que le nuage qui cachait le dernier tableau sembla s'établir sur sa raison et l'inviter au repos. Un par un les lutins s'éloignèrent, et au moment où le dernier disparaissait, Nicolas s'endormit.

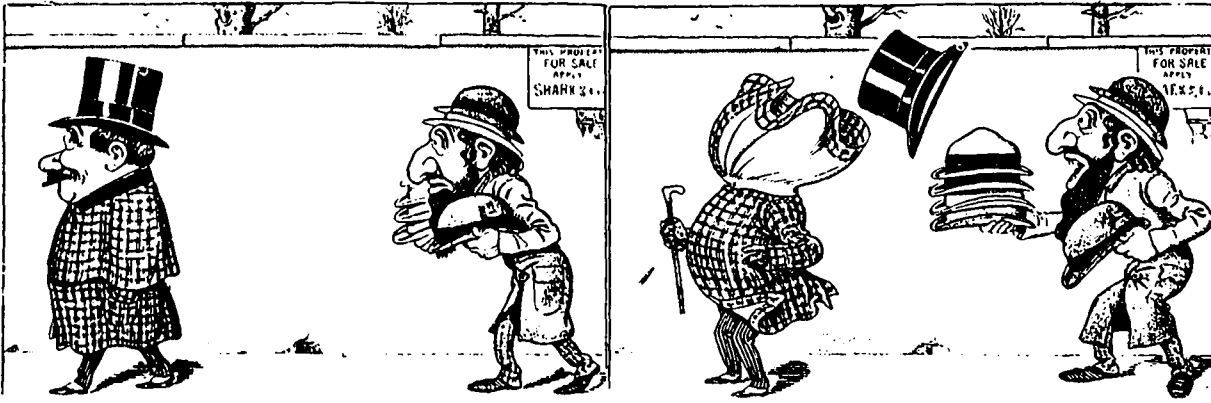
Lorsqu'il se reveilla il faisait grand jour. Il était couché de tout son long sur la pierre plate dans le cimetière ; sa gourde était vide à côté de lui, et son paletot, sa pelle et sa lanterne, tous blancs du frimas de la dernière nuit, étaient dispersés sur la neige. La pierre sur laquelle il avait vu le lutin assis, était debout devant lui, et la fosse qu'il avait creusée le soir précédent n'était pas loin. En premier lieu il douta de la réalité de ses aventures ; mais aux douleurs qu'il ressentit quand il se

UNE INVITATION FORCÉE



Madame Grosbidon. — Veux-tu t'asseoir sur mes genoux, ma chérie ?
La petite Henriette. — Mais où qu'ils sont donc vos genoux ?

A AJOUTER AU CHAPITRE DES CHAPEAUX



I
Mr Klondyke. — Un bon vent sec, ce que j'aime le mieux après mon diner.
Aaron. — Pierre te pierre, ze gue za bince, ze matin.

II
Mr Klondyke. — Aie... mon chapeau !...
Aaron. — Tieu t'Araham, guelle aupaine !

leva, il fut convaincu que les coups de pied qu'il avait reçus n'étaient certainement pas de l'idéal. Il hésita cependant, lorsqu'il ne vit sur la neige aucune trace des pas de ces êtres qui avaient joué à la grenouille parmi les tombeaux ; mais il se rendit vite compte de cette circonstance lorsqu'il se rappela qu'étant des esprits, les lutins ne laissent aucune trace visible de leur passage. Ainsi Nicolas se remit sur ses pieds aussi bien qu'il pût, et secouant les frimas dont son paletot était couvert, il l'endossa et se retourna du côté du village.

Mais il était devenu un tout autre homme. Il ne put supporter l'idée de retourner dans un lieu où l'on se moquerait de son repentir et où on ne croirait pas à sa réformation. Il hésita un instant, puis s'armant de courage, il prit d'un air triste et désolé le chemin du hasard et s'éloigna de ce lieu de mésaventure pour aller vivre dans un pays nouveau.

La lanterne, la pelle et la gourde furent trouvées ce jour-là dans le cimetière. Il y eut d'abord beaucoup de commentaires sur le sort du malheureux fossoyeur, mais on en vint vite à la conclusion qu'il avait été enlevé par les esprits. Quelques-uns cependant l'avaient vu s'éloigner à travers les champs, transformé en une boule de feu. D'autres, revenant ce soir-là de la messe de minuit, l'avaient vu traverser le cimetière et s'enfuir vers la mer dans un canot d'écorce conduit par des personnages fantastiques. Mais le récit qui prévalut fut celui fait par le neveu du curé qui l'avait vu distinctement s'élever dans les airs, tout comme le prophète Elie, mais cette fois sur un cheval borgne ayant les pattes de derrière d'un lion et la queue d'un chat ; et le nouveau sacristain se plaisait à montrer au curieux un morceau de la girouette de l'église qui avait été emporté accidentellement par le susdit cheval dans sa fuite aérienne, et que lui-même avait trouvé, une année plus tard, dans le cimetière, tout près de la pierre sur laquelle Nicolas avait l'habitude de se reposer.

Malheureusement ces histoires furent quelque peu anéanties dix ans plus tard par la réapparition soudaine et inattendue de Nicolas, en chair et en os, déguenillé et plein de rhumatismes. Il raconta son histoire au curé et au maire ; on y crut et tout rentra dans le statu quo.

Il y en eut cependant quelques-uns, parmi ceux qui avaient cru d'abord à l'histoire de la girouette, qui dirent que Nicolas, ayant trop bu ce soir-là, s'était endormi dans le cimetière et avait rêvé.

Mais Nicolas lui, a toujours eu jusqu'à sa mort la conviction qu'il était allé se promener au pays des lutins et que c'était tout ce qu'il avait vu là qui l'avait rendu meilleur.

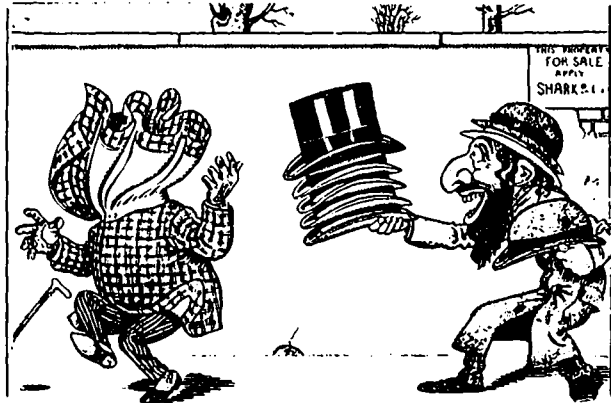
Le cimetière existe encore aujourd'hui, mais le village a subi une transformation, et est maintenant devenu grand et prospère. Chacun de ses habitants connaît l'histoire du sacristain et a vu la pierre qui n'a jamais changée de place ; et quant un onfant de l'endroit veut désobéir et être méchant, on lui dit qu'on va lui faire subir le même sort que Nicolas en l'envoyant s'asseoir sur la pierre plate, dans le cimetière, pour lui apprendre à devenir meilleur.

A. GUÉRETTE.

TRÈS PROFOND

Emilienne. — Quand pouvez-vous dire, sûrement, qu'un homme est vraiment amoureux ?

Lucille. — Un homme est vraiment amoureux quand il est persuadé qu'il ne mange ni dors.



III
Mr Klondyke. — Aie... au feu... aie...
Aaron. — Ça, z'est bour le baufre juif.

me quereller pour cela. Tu me disais souvent, avant notre mariage, que tu adorais la propreté.

Mr Jeunemarié (furieux). — Pardieu, oui, mais pas jusqu'au point d'employer la femme de journée à laver tous les jours le fond de la boîte à charbon.

RÉPARTIE TROP VIVE, MAIS FRAPPANTE

Un soldat français revenait de Rome, où il avait tenu garnison ; il voyageait tranquillement sur un bateau à vapeur du Rhône. Un mauvais plaisant l'accoste, l'appelle dédaigneusement soldat du Pape, et se permet à ce sujet mille plaisanteries de fort mauvais goût. Le soldat tenait bon ; mais l'entourage riait, et graduellement le front du militaire se colorait ; on voyait bien qu'il avait peine à se contenir.

Son interlocuteur, se sentant en veine, ne tarissait point : " N'est-ce pas, dit-il à la fin, n'est-ce pas que le pape vous a donné le droit de confesser, de dire la messe et de donner des indulgences ?..." Chacun commençait à rire ; le soldat semble affecter le plus grand sang froid, s'approche insensiblement et lui répond : " Oh ! oh ! il m'a donné bien d'autres pouvoirs, le pape ! je puis non seulement vous confesser, mais aussi vous confirmer. " Et aussitôt entrant en fonction d'une manière un peu militaire, il allonge au railleur une confirmation vigoureuse. " Bien touché ! " s'écrièrent sur le champ quelques rieurs, qui commençaient à sentir l'inconvenance de tous ces propos.

L'argument était touchant en effet ; mais il est du genre de ceux que l'on n'emploie qu'à la dernière extrémité, et dont on ne doit pas faire abus, même sous forme de défense ou de plaisanterie.

A AJOUTER AU CHAPITRE DES CHAPEAUX — (Suite)



IV
Mr Klondyke. — Atshi... bon, je vais... atshi... m'enrhumer pour sur... atshi.
Aaron. — Jabeaux... Jabeaux à fentre !

V
Mr Klondyke. — C'est que je ne le vois nulle part ! Où a-t-il pu passer ?

LA CHIROMANCIE

Lui. — Croyez-vous à la chiromancie, mademoiselle ?

Elle. — A la chiromancie ?

Lui. — Oui, à l'art de lire l'avenir par la main ?

Elle. — Certainement que j'y crois.

Lui. — Vous avez eu des preuves de l'accomplissement de certaines prédictions ?

Elle. — Non, mais je sais que si j'avais seulement un jonc à certain doigt de la main gauche, toutes mes amies diraient de suite que je suis engagée.

NATURELLEMENT

Isaac. — Comment, Chacop, du fas de bayer un goffre fort ?

Jacob. — Barfaidement !

Isaac (ricanant). — Et gue fas du mettre tetans ?

Jacob. — Mes brêteurs, barpleu !

COMME SES FLEURS

Lui (lyrique). — Louise, mon amour pour vous c'est comme les fleurs que vous avez dans la chevelure, c'est...
Elle. — ... Artificiel !

PROPRETÉ EXAGÉRÉE

Madame Jeunemarié (pleurant). — Oh ! Paul, comment peux-tu avoir le courage de

A AJOUTER AU CHAPITRE DES CHAPEAUX -- (Suite)



VI

Aaron.—Gartessus le mur, mozieu.

VII

Aaron.—Denez, mozieu, foilà un peau japeau neuf qui vient de mozieu Allan. Che vous le fendrai pour drois biasdres.
Mr Klondyke.—C'est tout ce qu'il me faut. Merci.

Enfin, à onze heures du soir la première voiture circulait sur la voie, soit 22 heures après le commencement des travaux. Ainsi donc, voici une ligne susceptible d'être en plein rapport du jour au lendemain et il y a là un enseignement dont nous pourrions profiter. C'est là le côté intéressant que nous voulions signaler, abstraction faite, bien entendu, des luttes à main armée pour la conquête d'une route au profit d'une Compagnie.

IL A ÉTÉ ACQUITTÉ

L'avocat (d'une voix touchante).—Ah! messieurs les jurés, notre défense sera facile et vous acquitterez mon client.

INFORMATIONS

CONSTRUCTION D'UNE LIGNE DE TRAMWAYS ÉLECTRIQUES EN VINGT-QUATRE HEURES

Nous lisons dans l'Electrical Engineer des détails fort intéressants concernant un travail gigantesque, si l'on songe au peu de temps employé à le réaliser, qui vient d'être effectué, en vue de relier, au moyen d'un tramway électrique, Bound Brook à Somerville, aux États-Unis; ces deux points sont distants d'environ 4 km.

La construction, entreprise le samedi 23 octobre, à minuit, était terminée le dimanche avant minuit, de sorte que la première voiture circulait sur la ligne vingt-quatre heures après que les travaux furent commencés. C'est à la Compagnie J. G. White, à laquelle s'était adressée la "New-York and Philadelphia Traction Company," que revient l'honneur du tour de force dont nous allons signaler les points essentiels. La difficulté était d'autant plus grande que la "New-York and Philadelphia Traction Company," se trouvant en concurrence avec la "New-Brunswick Traction Company," ne voulait pas que ses projets de construction immédiate pussent être soupçonnés; elle n'avait donc fait aucun préparatif le long de la route à parcourir et il fallait opérer avec une rapidité extrême pour que la compagnie "New-Brunswick" ne vint pas s'opposer à l'établissement de la voie. Des dispositions furent prises pour amener de Baltimore, par train spécial, deux cent cinquante hommes, plus six voitures d'outils et de provisions; à Philadelphie, on devait prendre encore trois cents ouvriers italiens. Le train, emportant les ouvriers choisis, quitta Baltimore le samedi à 5 heures 1/2 du soir et, en cours de route, chaque homme reçut un numéro qu'il devait placer d'une façon très apparente à sa coiffure; ce numéro désignait la place qui avait été assignée à chaque ouvrier. Un peu avant l'arrivée des ouvriers, on avait débarqué d'un train de puissants appareils à incandescence destinés à éclairer la route sur laquelle la ligne devait être construite; ces appareils furent placés à 60 m. les uns des autres.

En outre, on disposa tous les 30 m de fortes lampes à gazoline; cette opération ne demanda qu'une heure et demie. Si l'on ajoute à cela les lanternes dont étaient porteurs les travailleurs, on conçoit que la route se trouvait suffisamment illuminée.

Aussitôt que les hommes purent descendre du train, on débarqua les chevaux et les outils, et le travail de la construction proprement dite fut attaqué à une heure du matin. A cet instant, un incident faillit arrêter l'entreprise, car on vint apporter un acte enjoignant la cessation complète des travaux; on passa outre, prétextant que cette opposition était tardive, et le travail se poursuivit sans interruption.

La préparation du sol était achevée à dix heures du matin, et une heure après commençait la pose de la voie. Au fur et à mesure que les rails étaient mis en place, des ouvriers les assemblaient; concurremment les fils des trolleys étaient posés. Des vivres, amenés sur place, permettaient aux hommes de se restaurer sans perte de temps. Dans l'après-midi, la "Compagnie New-Brunswick Traction" envoya une centaine d'Italiens avec mission de détruire le travail fait. Une lutte s'engagea au cours de laquelle un coup de revolver fut tiré, mais heureusement personne ne fut atteint; les Italiens furent repoussés et le travail put être continué malgré une pluie torrentielle qui se mit à tomber.

Ce n'est pas un criminel, c'est un fou, et un fou ne peut être rendu responsable, n'est-ce? Songez que pendant quatre longs mois, le malheureux a été juré, et que, tout ce temps-là il a entendu tous les jours, du matin au soir, des témoins, des experts, des avocats...

ON APPREND À TOUT AGE

Le brave fermier Penoute croyait, grâce à son âge, savoir à peu près tout ce qui peut se connaître. Il a été bien étonné, il y a quelques jours, quand sa petite fille, au moment où il revenait de traire ses vaches lui dit: — Grand papa, comment fais-tu quand tu a tiré du lait d'une vache, pour la refermer?

A QUOI BON SE DÉSOLER

Le laitier (mettant philosophiquement sa canistre à lait sous la pompe). — Ah quoi ça sert-il de se désoler sur du lait renversé! Un homme est un homme après tout et l'eau n'est-elle pas là pour le remplacer.

LES LAPINS

Dans une moitié de futaille, Lenoir et Legris, les pattes au chaud sous la fourrure, mangent comme des vaches. Ils ne font qu'un seul repas qui dure toute la journée.

Si on tarde à leur jeter une herbe fraîche, ils rongent l'ancienne jusqu'à la racine, et la racine même occupe les dents.

Or, il vient de leur tomber un pied de salade. Ensemble Lenoir et Legris se mettent après.

Nez à nez, ils s'évertuent, hochent la tête, et les oreilles trottent. Quand il ne reste qu'une feuille, ils la prennent, chacun par un bout, et luttent de vitesse.

Vous croiriez qu'ils jouent, s'ils ne rient pas, et que, la feuille avalée, une caresse fraternelle unira les becs.

Mais Legris se sent faiblir. Depuis hier il a le gros ventre et une poche d'eau le ballonne. Vraiment il se bourrait trop. Et bien qu'une feuille de salade passe sans qu'on ait faim, il n'en peut plus. Il lâche la feuille et se couche de côté, avec des convulsions brèves.

Le voilà rigide, les pattes écartées, comme pour une réclame d'armurier: On tue net, on tue loin.

Un instant, Lenoir s'arrête de surprise. Assis en chandelier, le souffle doux, les lèvres jointes et l'œil cerclé de rose, il regarde.

Il a l'air d'un sorcier qui pénètre un mystère.

Ses deux oreilles droites marquent l'heure suprême.

Puis elles se cassent.

Et il achève la feuille de salade.

JULES RENARD.

A AJOUTER AU CHAPITRE DES CHAPEAUX -- (Suite et fin)



VIII

Mr Klondyke.—Il vient de m'arriver une singulière aventure, ma chère amie. Un coup de vent n'emporte mon chapeau et le jette pardessus un mur; je suis forcé, moi, Klondyke, d'en acheter un d'occasion à un pedleur; je le paie 33 et il est, ma foi, aussi bon qu'un neuf.

IX

Mme Klondyke après avoir examiné le courrechef).—Tu sais, Jacques, il y a des fous à la Longue Pointe qui ne le sont sûrement pas autant que toi. Mais, mon pauvre homme, c'est ton propre chapeau que tu as acheté! Regarde, ton nom est au fond! (Mr Klondyke ne s'en est pas consolé.)

MODES PARISIENNES



ROBE POUR FILLETTE DE 12 A 13 ANS EN VELOURS COTELÉ VERT CRESSION, GUIPURE CLUNY.—Jupe demi-longue, de forme cloche. Corsage-biouse découpé devant sur un plastron de guipure, garniture de boutons d'acier, manches recouvertes de broderie, petits jockeys de velours bordés de guipure. Ceinture de ruban. Grand béret de velours orné de plumes et de ruban. Matériaux : 5 verges de velours, $\frac{1}{2}$ verge de guipure, 2 verges $\frac{1}{2}$ de dentelle.

Patron "Up to Date"

(Prime du SAMÉDI)



234. Matinée pour dames et demoiselles.

Ce modèle élégant est une des variations diverses de la matinée proprement dite. La matinée ici est en velours à carreaux. Au col, un nœud de satin noir, tandis que, une ceinture noire fermée par une boucle d'argent fait autour de la taille le plus joli fini. Ce genre de matinée est coquet en même temps que très uni. La couture séparant le dos du devant est très ajustée en arrière, tandis que les plastrons en avant sont pliés à la taille et au col. Au bord du plastron de droite on a ajouté un pli plat auquel on a ajouté des boutonnières correspondantes à celles du patron de gauche. La robe est fermée au moyen de boutons au choix. Le joug du dos est peu profond et on en finit les bords en rond. Au bas du joug, l'ampleur du dos se dessine au moyen de trois plis plats plus larges du haut et qui vont se terminer en pointe à la ligne de la taille. C'est ainsi que nous aurons un effet de taille longue, ce à quoi nous devons tendre avant tout.

Les manches sont celles de la matinée ordinaire, c'est-à-dire très modérées, et toujours en suivant les dictées de la mode. Les poignets sont tout droits et bordés d'un ruché fait de l'étoffe même de la matinée. Au col, on a mis une bande droite avec des boutons qui retiennent à volonté le col, blanc ou autre, qu'on voudra y fixer. Au bord du col on ajoutera une disposition d'une nuance plus ou moins tranchée, selon le goût de chacun. Ce même genre de matinée s'applique à tous les taffetas, qu'ils soient unis, carreaux ou rayés ; on emploie aussi le satin noir. Rien de plus joli encore que la flanelle, le cachemire, le challis uni, le drap sicilien, la popeline et le velours.

Pour une taille moyenne il faudra 5 vgs $\frac{1}{2}$ d'une étoffe de 22 pcs de largeur pour la confection de la matinée tel que ci-contre.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

VARIÉTÉS

LA VITESSE — (suite)

IV

Les animaux

La vitesse du Cheval varie selon la durée et la rapidité de sa course.

Il est admis qu'un cheval, monté ou attelé, peut faire sans grande fatigue de 20 à 25 lieues par jour.

La vitesse moyenne du cheval est de 1 kilomètre en 1 minute au trot, et en moins de 3 minutes au galop.

Un cheval de course entraîné peut faire de 10 à 12 lieues à l'heure, mais il ne pourrait garder son allure soutenue et prolongée.

Cette vitesse est encore dépassée si la distance est limitée à quelques kilomètres.

Le Chameau et le Renne font assez facilement 30 lieues par jour.

Un Chameau coureur peut faire jusqu'à 80 lieues dans un jour.

Un Renne attelé peut atteindre une vitesse de 7 lieues à l'heure.

Le Cerf, l'Antilope et d'autres animaux ont une allure plus rapide, mais moins longtemps soutenue.

Le Loup et le Chien de berger résistent longtemps à la fatigue de la course.

Le Lévrier peut faire 25 lieues à l'heure.

Certains Poissons nagent avec une rapidité extraordinaire.

Un naturaliste dit que le Maquereau est le premier marcheur de l'Océan.

La Truite nage très vite, remonte les courants, les rapides, et les écluses.

La Baleine, alourdie par son poids, ne parcourt guère que 5 lieues à l'heure.

Les Oiseaux défont toute rivalité pour la vitesse et l'endurance.

L'Hirondelle peut faire une lieue par minute, c'est-à-dire que sa course est double de celle d'un Train-éclair, triple de celle d'un express, et quadruple de celle d'un cheval de course.

Le Grand Aigle, le Faucon, le Pigeon-royageur, la Frégate, font environ 20 lieues à l'heure, vitesse d'un express.

L'Autruche, qui court plutôt qu'elle ne vole, fait de 10 à 11 lieues.

La Mouche fait 1 kilomètre à la minute, vitesse d'un express, c'est-à-dire le Tour du monde en moins d'un mois.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

PENDANT QUE MADAME EST SORTIE

Galichard.—Est ce que ton dernier bébé ressemble à ta femme ou à toi ?

Taupin.—Ça dépend. Quand il est sage il me ressemble trait pour trait, mais quand il a de l'humeur, il y a beaucoup de sa mère dans lui.

CHEZ LE LIBRAIRE

—Pardou, m'sieu. Voulez-vous êtes assez bon pour me dire si les œuvres de M. Walter Scott ont été traduites en anglais ? C'est un pari que j'ai fait avec ma femme.

DEVINETTE



—Voyez-vous le vieux Penoute auquel on fait un charivari ?

La Femme, L'Homme, et la Pilule.

C'était une bonne femme. Il l'aimait. Elle était sa femme. La tarte était bonne; sa femme l'avait faite; il l'avait mangée. Mais la tarte ne se digéra pas et il eut un désagrément avec sa femme. Maintenant il prend une pilule après avoir mangé de la tarte et il est heureux. Sa femme aussi. Ce qu'il prend c'est une Pilule d'Ayer.

Morale: Évitez la dyspepsie en prenant

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Chez le juge d'instruction :
—Enfin, il est clair que vous avez empoisonné votre femme avec du laudanum.
—Non, Monsieur le juge, je lui en ai administré une trop forte dose, voilà tout. Poursuivez moi pour exercice illégal de la médecine.

INNOMBRABLES

Tous les témoignages qui prouvent que le *Baume Rhumal* est le roi des guérisseurs. 25¢ partout.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-ithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur Propriétaire.

J. A. CARUFI, Administrateur.

Une Recette par Semaine

Madame X... me demande un remède contre l'affreux mal de mer. Ils ne manquent pas, les remèdes.

Mais le mal de mer tient bon. Essayons de le mater. Voici une formule, due à M. le Dr G. W. Barber.

Chloroforme pur, teinture de noix vomique par quantités égales: dix gouttes. Teinture de lavande composée: 1/7 d'once. Eau: 1 once. Mêler et bien agiter avant de s'en servir. En prendre une cuillerée à café toutes les heures jusqu'à cessation du mal.

En outre, serrez fortement le corps avec un bandage approprié; en cas de vives douleurs, quelques prises de morphine. Alimentation: lait, thé de bœuf, gelée de viande en petites quantités et à courts intervalles; sucer de petits morceaux de glace.

Et maintenant embarquez-vous sans crainte. M. Barber est certain de la guérison. Il est toujours bon d'être certain de quelque chose; la certitude est si peu de ce monde!

B. DE S

TRIO DE PROVERBES

Ami au prêteur, ennemi à rendre.

x

Pour vivre sans manquer de rien, prends le monde comme il vient.

x

L'avare est comme l'hydropique, plus il boit, plus il a soif.

SANCIO PANÇA.

Un aiguilleur de chemin de fer perd sa femme lundi dernier.

A l'heure fixée pour l'enterrement, le chef de gare le trouve à son poste.

—Comment! vous n'êtes pas à l'enterrement de votre femme?

—Non, Monsieur, le service d'abord, le plaisir ensuite.

BRONCHITE GUÉRIE

Montréal, P. Q., 10 oct. 1896.

Roy & Boire Drug Co., Messieurs. — Après avoir été traitée pour une bronchite aiguë par plusieurs médecins sans beaucoup de résultats, j'ai pris de votre *Sirup de Menthol* et je puis dire que je suis complètement guérie. Je le recommande au public car il est réellement merveilleux.

Madame S. Brault,
181 Rue Brebeuf.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

SUITES DE L'ALCOOLISME



Voici Mr X... pas d'indiscrétion) qui, à la réception de Son Honneur le Maire de Montréal, a pris le casque d'un constable de service au lieu de son chapeau. Pour ce pauvre monsieur il ne reste plus qu'une chose: se rendre chez le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou chez Mr J. H. Charles, 513 Avenue Laval, et les prier de le soigner.

Mlle JEANNE LEGARÉ, de Montréal

Durant trois ans Faible, Malade, Triste et Découragée. Ses amis croyaient qu'elle allait mourir.

Comme beaucoup d'autres femmes, Mademoiselle Legaré doit sa Santé aux

PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Peu importe la maladie, les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont guérie, grâce à leur pouvoir miraculeux!

Mademoiselle Jeanne Legaré est une jolie jeune fille bien connue dans Montréal. C'est une jeune fille intelligente, commode, populaire dans un magasin de chaussures.

Elle nous raconte ainsi son histoire: — Je suis née à Bécancourt, au sud de Trois-Rivières. Je demeure à Montréal depuis 13 ans. Durant ces trois dernières années j'ai souffert presque constamment de faiblesse féminine due à la pauvreté du sang. J'étais tellement faible que j'avais de la peine à marcher et que je pouvais presque toujours dormir, sans appétit, la digestion ne se faisait pas. J'avais des points dans le dos et dans le tibia. J'étais souvent prise d'étourdissements et de mal de cœur, j'étais bien triste et découragée.

Tous mes amis me plaignaient, voyant que j'allais mourir; cela m'affrayait beaucoup. Les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont guérie de toutes ces maladies. Je suis aujourd'hui parfaitement bien, je dors bien, ma digestion est bonne, je suis bien plus forte. Je suis commode dans un magasin de chaussures et les heures sont très longues et mon ouvrage ne me fatigue pas du tout. Je prends encore des Pilules Rouges du Dr Coderre, car elles continuent à me renforcer, je les ai recommandées à plusieurs de mes amis qui s'en sont bien trouvés. Mademoiselle Jeanne Legaré, 389 rue St-Timothée, Montréal.

Nous n'exagérons rien, quand nous disons que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent les femmes, c'est que nous sommes convaincu qu'elles guérissent les irrégularités, les pertes blanches, le beau mal, les périodes douloureuses, les douleurs dans le bas ventre, dans les hanches, le mal de reins, le mal de côté, les palpitations du cœur, les douleurs entre les épaules, les tiraillements d'estomac, étourdissements, pertes de mémoire, mal de tête et les maladies du retour de l'âge. Elles rendent les femmes faibles fortes, elles donnent des forces aux organes affaiblis, enrichissent le sang, donnent du ton au système, embellissent le teint, en assurant la parfaite régularité des périodes mensuelles. Elles sont très efficaces prises avant ou après la naissance de leur enfant.

Nous avons à notre disposition un médecin d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire pour des conseils. Vous pouvez le consulter absolument pour rien. Écrivez-lui, et donnez tous les détails de votre maladie, de

vos souffrances, ne lui enchez rien, il étudiera votre cas avec toute l'attention dont il est capable, il vous dira clairement ce qui vous fait souffrir. Il vous donnera en même temps le meilleur moyen de vous guérir vous-même, le plus promptement possible. C'est une chance exceptionnelle que nous vous offrons, si vous souffrez, écrivez aujourd'hui pour moi prolonger un élément de martyre de tous les jours. Tout de lui est dangereux. Toutes les lettres doivent être adressées au Département Médical, B. P. 2306, Montréal. Ces lettres sont ouvertes par le médecin et tenues confidentielles par lui.

Nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement. Nous donnons l'adresse complète afin de prouver à celles qui veulent aller

voir ces femmes que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont reconnues pour leur efficacité. Dites vous des remèdes annoncés pour guérir tous les maux. C'est absurde, aucun remède ne guérit tous les maux. Seules les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent toutes les maladies particulières aux femmes.

Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté des Pilules Rouges à la douzaine, au cent ou d'autres manières, et qu'elles ne leur ont fait aucun bien. Mesdames, mettez-vous, ce sont des imitations et ces pilules sont dangereuses à votre santé. Les marchands si peu scrupuleux qui vous offrent ces pilules n'ont d'autre but que faire plus d'argent sur vos malades.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues par petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges pour 50 cents. Elles ne sont jamais vendues autrement. Si votre marchand n'en a pas, envoyez-nous 50 cents en timbres-poste, pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou par mandat postal pour 6 boîtes. Vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, les seules qui guérissent infailliblement.

Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis sur réception du montant. Lorsque vous écrivez, ayez soin de nous donner votre adresse complète, afin d'éviter tout retard.

A l'adresse:

Cie Chimique Franco-Américaine.

Département médical.

Boîte Postale 2306. MONTRÉAL, Qué.

La jeune Henriette, qui est depuis peu en pension, écrivait hier à sa maraine:

«Dimanche, en venant me voir, apportez-moi deux livres: un de lectures récréatives et l'autre de chocolat praliné.»

**

Aux assises:

Le président. — Vous niez le meurtre de la veuve Martin?

L'accusé. — Elle est morte d'un refroidissement.

Le président. — Sans doute; mais c'est vous qui l'avez refroidie!

Les Pilules C. T. C. font toujours effet sur la migraine et les maux de tête.

Les Pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 cts la boîte.

Sollicitude: D'un cocher la santé m'est chère; J'ai trouvé sa femme à la porte: — Dis, comment ton mari se porte, Cochère?

BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Amusements

PARC BOHMER

Chaque dimanche, notre concert favori donne de splendides divertissements, très suivis du public, en attendant la réouverture de la saison qui aura lieu au mois de mai.

Quelles que soient les rigueurs de la température, les séances du jour, comme celles du soir, sont des plus intéressantes et la vaste salle, parfaitement chauffée, est le rendez-vous de tous les amateurs de bonne musique et de numéros sensationnels.

Ajoutons que le programme, toujours extrêmement varié, est complètement renouvelé chaque semaine.

X..., l'incorrigible ivrogne, est malade depuis huit jours.

Un de ses amis va le voir hier et s'inquiète de son état.

— Cela va un peu mieux, dit-il.

— Qu'est-ce qu'on te fait prendre ?

— Une espèce de mauvais bitter qu'on appelle du laudanum.

* *

Entre apprentis cyclistes :

— Eh, bien, fais-tu des progrès ?

— Oh ! oui.

— Tu commences à tenir d'aplomb ?

— Pas encore, mais je tombe presque sans me faire mal !

* *

Cueilli dans un journal d'une agence matrimoniale :

« Demoiselle à marier, fort instruite, connaissant à fond sept langues, et sachant, au besoin, retenir la sienne. »

* *

A table, en famille :

— Allons, bébé, mange ta soupe ?

— J'ai peur !

— On peut toujours ce qu'on veut...

— Oui, mais je veux pas !

* *

M. Toto s'arrête en contemplation devant une nourrice qui allaite un bébé, puis, tirant sa maman par la manche :

— Oh ! maman, regarde donc... Un petit enfant qui mange sa bonne !

* *

Au commissariat :

— Votre belle-mère s'est jetée par la fenêtre, et vous n'avez rien fait pour la retenir ?

— Je vous demande pardon, Monsieur le commissaire, je suis descendu à l'étage au-dessous pour la rattraper, mais elle était déjà passée.

Sans doute le *Menthol Soothing Syrup* est la plus grande découverte du siècle ; il est indispensable dans toutes les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

AUGMENTATION DE FAMILLE



Mr Loustic. — Me voilà obligé de prendre une plus grande maison par suite de l'augmentation de ma famille.

Mme Pasfinc. — Ah ! Un garçon ou une fille ?

Mr Loustic (avec un soupir). — Non, un gendre.

Il existe de grandes rivalités, parfois, entre dames de charité de différents mondes, et les assistés en reçoivent souvent le contre-coup.

Aussi les malins se montrent prudents.

Une brave bourgeoise monte chez un pauvre diable qu'on lui a indiqué.

Celui-ci, qui reçoit déjà des secours de rivales plus fortunées, repousse dédaigneusement l'aumône :

— Merci, madame, je ne peux accepter... J'ai mes riches !

* *

Petite conversation authentique, entendue entre un père et son petit garçon, retournant au lycée après les congés du jour de l'An.

— J'espère que tu vas bien travailler, hein ? Tu a été troisième avant les vacances... Tu as montré que tu étais capable de bien faire... Je compte bien que tu vas continuer.

— Allons bon ! Parce que j'ai eu le malheur d'avoir eu une bonne place, je ne vais plus avoir un moment de tranquillité !

TOUT L'UNIVERS

En Amérique, en Europe, en Chine, en Afrique, partout du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, vous trouvez le témoignage des bienfaits produits par le *Baume Rhumal*. 34

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Lu sur l'album d'un vieux beau, resté dans l'impénitence du célibat :

— « Les femmes qui ne veulent pas qu'on sache leur âge, oublient toujours qu'on a su l'âge qu'elles avaient. »

* *

Le colonel passe la ronde. Arrivé aux cuisines :

— La viande est-elle fraîche ?

— Oui, mon colonel, répond le cuisinier ; mais c'est le pain de la soupe qui n'est pas fameux : il vous empâte la gueule.

— Vous dites ?

— Oh ! mon colonel, je ne parle pas de la vôtre, mais de la mienne !

* *

Innovation inattendue et tout ce qu'il y a de plus moderniste.

Un monsieur vient de prendre un brevet pour une découverte ainsi formulée :

« Ascenseur vocal permettant d'atteindre sans fatigue les notes les plus élevées. »

* *

Un Monsieur, venant depuis quelques mois, reçoit la visite d'un ami. Et comme celui-ci lui adresse des compliments de condoléances.

— Ah ! réplique-t-il, le mal est réparé.

— ???

— Oui, je suis remarié !

Madame Sangéne, comment est votre bébé ? — Il est beaucoup mieux depuis que je lui donne le *Menthol Soothing Syrup*. On le trouve en vente partout, 25 cts la bouteille.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet étonnant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE
TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE
No 516 Rue Craig
MONTRÉAL

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No 234

Matinée pour Dames et Demoiselles.

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI- INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTRÉAL.

AMÉNITÉS CONJUGALES

La femme.—Tu sais, tu peux parler à ton aise, je t'écoute.
Le mari.—Ah non, pas tant que tu sera ici.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 118



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes E. Chalifoux, A. Roy; Melles E. Amoy, A. Aubertin, A. Chénangue, P. Bigras, J. Lachance, V. Leblanc, A. Lemay, A. Rheume, MM A. Bisailon, A. Bisson, E. Bois, S. B. Brunette, E. J. Chartier, J. Desjardins, J. Demers, J. Fortin, A. I. Labelle, C. Paquin, A. Payette, R. Perrault, D. Poliquin, J. Rivest, C. St-Onge, J. St-Onge, J. Teller (Montréal, Qué.), Mlle E. Bélanger (Béville, Lévis, Q.), N. Bessette (Farham, Q.), A. Mallette (Howick, Q.), J. M. Bélanger (Béville, Q.), Mlle L. Charlebois (Lachute Mills, Q.), Mlles E. Marnet, L. Roy; A. Bégin, J. L. E. Bernier, A. Bouchard (Lévis, Q.), F. X. Castonguay (Magog, Q.), Mlle G. Paré (Notre-Dame de Lévis, Q.), Mme L. Robitaille; W. Deschamps (Québec, Q.), T. Denny (Smith's Falls, Ont.), Mlles E. Laporte, E. Lussier (Sorel, Q.), Mlle E. Rochelleau (St-Basile-le-Grand, Q.), A. Larivee (Ste-Clémentine, Q.), Mme J. Potvin (St-Félicien, Lac-St-Jean, Q.), A. Hamel (St-Félix du Cap Rouge, Q.), R. Charbonneau, E. Piché (St-Henri, Montréal), Mlle A. Chénut (St-Hyacinthe, Q.), H. Valade (St-Laurent, Q.), Mlle A. Dupont (St-Louis de Terrebonne, Q.), Mlle M. A. Bouché (St-Roch de Québec), Mlle M. T. Béthier (St-Scholastique, Q.), Mlles A. Beauchêne, M. L. Descoeurs, M. Freynet, J. J. Rivière, C. L. Vaudeville, Q.), H. Daudelin (West Farham, Q.), Mlle C. Boivin (Phase-Inconoue), Mme A. Bétié; A. H. Dubaine, E. Groulin (Angusta, Me.), A. Routier (Berlin, N.H.), Mlle E. Lévesque (Biddeford, Me.), Mlle A. Lavigne; E. Desrosiers, O. Thiberge (Brunswick, Me.), Mme P. Sauvageant (Central Falls, R.I.), Mme M. Lorange (Esping, N.H.), Mlle E. Paquet; A. Bélanger, E. Boucher, A. Hurel, M. Loham, E. A. Pelletier, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), A. Couture (Haverhill, Mass.), G. Lajoie, M. Lépine (Holyoke, Mass.), Mme P. Gosselin, Mlle J. Pelletier; J. Gauvin, J. Lavoie (Lewiston, Me.), Inconnu, Mmes J. Couture, J. N. Denis, O. St-Hilaire, Mlles A. Elie, A. Pagé; P. Blais, A. Gervais, M. Lafortune, F. Latendresse, G. Lavergne, O. Leduc, H.

Ménaud, E. Sarazin (Lowell, Mass.), Mme E. Bellemare; R. Boucher, H. F. J. Duchêne, N. Gamelin, L. Goussseau, J. St-Hilaire (Manchester, N.H.), M. Gagner (North Adams, Mass.), Mme A. Morissette, Mlle M. Caron (Nashua, N.H.), Mlle M. Labelle; J. B. Paquette (New Bedford, Mass.), X. Talbot (Newmarket, N.H.), Mlles E. Benoit, B. Mammis, S. Puyau; J. M. Dossat, G. et P. Sarraz, H. Werhmann, W. White (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle A. Richard; A. Larue (Pawtucket, R.I.), Mme H. Pelletier; A. Lefebvre (Salem, Mass.), J. Z. LePage (Southbridge, Mass.), J. Hamelin (Woonsocket, R.I.), H. Christin, E. Paquet (Montréal), A. Potvin (Hull, Q.), Mlle M. L. Tardif (Pointe-Gatineau, Q.), H. Pessier (Nashua, N.H.), J. Derbes (Nouvelle-Orléans, La.), J. Desjardins (Waitsfield, Vt.), J. Lapierre (St-Antoine, Q.), Mlle I. Pariseau (Milton East, Q.), Mlle A. Métyer (Angusta, Me.), Michel Picard, jr. (Béville, Lévis), Mlle Albertine-Cusson (Ottawa, Ont.), Clélie Desjardis (Pont-Rouge, Q.), Mlle Honorine Létourneau, Philippe Gourdeau, Frs Robitaille (Québec), Mlle Bertha Lacroix (Trois-Rivières, Q.).
Le tirage au sort a fait sortir les noms de R. Perrault, (132 St-Hubert, Montréal), Mme J. Potvin (St-Félicien, Lac-St-Jean, Q.), H. Valade (St-Laurent, Q.), O. Thiberge (Box 922, Brunswick, Me.), O. Leduc (64 Merrimack, Lowell, Mass.).
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du Samedi.

Faites-le Disparaître

Ne badinez pas davantage avec ce rhume. Un Bain Turc avec le concours de la chambre à vapeur russe, aux Bains Laurentiens, délogera votre rhume. Un ou deux bains de plus, le feront complètement disparaître.
Bains durant le jour, 75c.
Le soir, 50c.

OUVERT JOUR ET NUIT
Et le Dimanche matin jusqu'à 10.30
Jours des Dames le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Vieil oncle remarquable par sa corpulence.—Dis donc, ma Jeannette, ta poupée me paraît bien triste ce matin.
Jeannette.—Vous seriez triste, vous aussi, si vous perdiez votre son comme elle.

On présente à bébé, au dessert, une assiette de gâteaux.
L'enfant avance la main, hésite, puis la retire vide et se met à fondre en larmes.
—Pourquoi pleures-tu ? lui demande sa mère.
—Parce que tu vas me gronder... quand j'aurai choisi le plus gros !

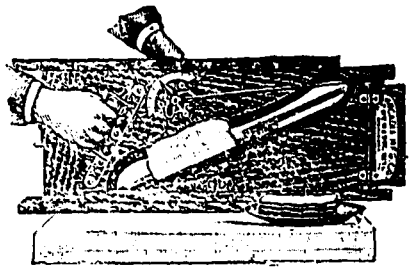
Un marchand d'olives, installé dans une baraque, voyant deux dames jeter un coup d'œil sur son étalage, se mit à dire gracieusement :
—Mangez des olives, mesdames ; les dames qui mangent des olives restent toujours jolies...

Mais les dames passant sans acheter, le marchand ajoute aussitôt, d'une voix beaucoup moins aimable :
—... Restent toujours jolies... à la condition de l'avoir été.

—Comment trouvez-vous les produits de X...
—Supérieurs, mais d'un prix inabordable.
—Ne vous étonnez point, il est du département du Cher.

A QUOI BON

Courir d'un remède à l'autre sans rime ni raison, quand vous avez le *Baum Rhumal* qui soulage de suite et guérit en un rien de temps.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Dans Broadway :
—Est-ce que tu es content de ton dentiste ?
—Très content. C'est un véritable artiste. Ses fausses dents sont de véritables bijoux.
—On ne s'aperçoit de rien ?
—C'est la nature prisé sur le fait. Il y en a même une qui est si bien imitée, qu'elle me fait mal !

BON A SAVOIR

Que le *Menthol Cough Syrup* est en vente dans toutes les pharmacies et épiceries. Demandez le meilleur et on vous servira le *Sirope Menthol* ; si vous demandez le *Sirope Menthol* soyez certain que vous aurez le meilleur.
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

La Société des Ecoles Gratuites des Enfants Pauvres, (Limitée)

146 RUE SAINT-LAURENT

LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES fait des distributions de peintures et d'objets d'art et cela tous les jours.

Le prix des billets est de 2 cts à \$1.00

A partir du 31 Janvier courant, la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES ouvrira, suivant son programme, des

CLASSES DU SOIR

en faveur des jeunes gens, travailleurs ou apprentis, dont les occupations le jour ne laissent libre que la soirée.

Les inscriptions sont reçues, dès ce jour, aux bureaux de la SOCIÉTÉ DES ÉCOLES GRATUITES.

146 RUE SAINT-LAURENT, - MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUK ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électrolyté et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Un Normand se présente ce matin à la poste avec une lettre non affranchie.

— C'est pour annoncer à Jean Pierre que je vais lui envoyer le cochon qu'il m'a demandé.

— Mais il faut affranchir votre lettre, lui dit-on.

— Pourquoi ?

— Parce que, comme cela, Jean Pierre ne payera pas le port.

— Ah ! il ne payera pas le port ! Je m'en étais bien douté. Eh ben ! j'vais pas l'y envoyer alors !

Bouches-du-Rhône :

— En rentrant chez moi cette nuit, racontait un... Marseillais, j'ai été assailli par cinq vauriens dont je suis venu à bout.

— Et comment avez vous manœuvré contre cinq ?

— J'ai commencé par les envelopper...

Reçu cette bizarre invitation à dîner :

“ Cher ami, nous déménageons le 30. Venez donc mardi “dépendre” la crémaillère.”

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Spécialité : Chirurgie

378 et 380 Rue Craig
 MONTREAL

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU D^r CODERRE**

PILULES **DE** **Noix Longues**
 (Composées)

De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
 MONTREAL

Un nommé Léon Noël ayant à faire une déclaration à la cour, décline son nom à l'employé.

N'ayant pas entendu, celui-ci le fait répéter :

— Léon Noël... et vous pouvez l'écrire à l'envers si cela vous est plus commode.

Entre papas :

— Croiriez-vous que, l'an dernier, j'ai commis l'imprudencé de donner à ma fille un piano pour ses étrennes !

— Et cette année ?

— Oh ! cette année, je le lui ai racheté !

— Donnez-lui cent sous à ce malheureux.

— Non, il irait encore les boire.

— Un ancien ami.

— Que m'importe.

— Il se jetterait à l'eau pour vous sauver.

— Qu'est-ce que cela me fait ! je ne me noie jamais et il boit toujours.

ETABLI EN 1888.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,

... A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux

Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

M. Prudhomme marchande à un matelot, de retour des îles, un magnifique perroquet :

— Mais il ne parle pas, votre perroquet ?

— Faites pas attention, bourgeois, c'est l'émotion du voyage, mais quand il aura passé huit jours avec votre femme, on ne pourra plus le faire taire.

Un philanthrope s'arrête, dans la rue devant une vieille mendicante qui, sur le seuil d'une porte cochère, tend la main :

— Quel âge avez-vous, ma pauvre femme ? lui demande-t-il.

— Soixante-quinze ans, monsieur...

— On ne vous les donnerait pas...

— Aussi, n'est-ce ça pas que je demande ; c'est la charité !

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Dr BERNIER

DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Un jeune homme demande la main de sa fille à M. Calino qui refuse net. — Laissez-moi espérer, implore l'amoureux, que votre décision n'est pas irrévocable.

Calino, d'un ton ferme : — Elle est irrévocable... tout au moins provisoirement !

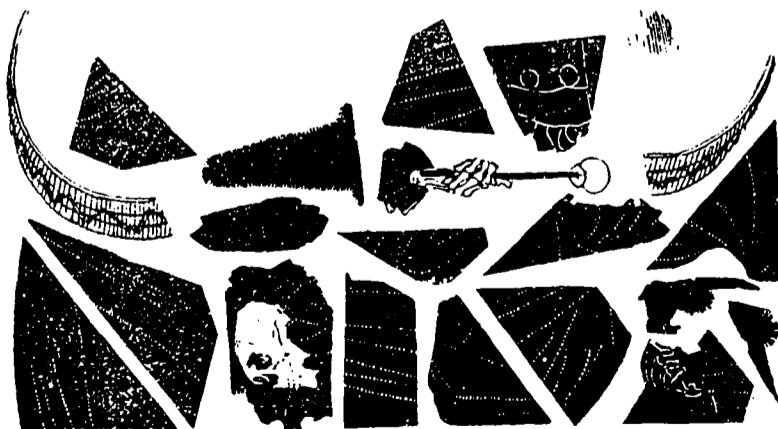
Un courtier d'assurance écrit à un monsieur pour le remercier d'un service rendu. Il termine sa lettre par la formule habituelle :

“ Veuillez agréer l'assurance...”

“ Puis, entraîné par la force de l'habitude, il continue :

“... dont vous trouverez la police ci-jointe.”

Casse-tête Chinois du “ Samedi ” — No 120



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces peintes en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, LE CLOWN AU TAMBOUR.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à “ Sphinx ” journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 9 mars, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

“ Ourling Oigar, ” fait à la main valant 10c pour 5c.